

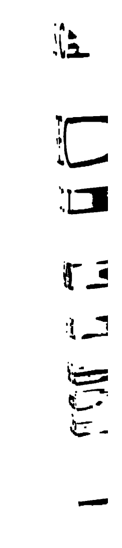
LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES,
OU
LES MŒURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes sur ces deux Ouvrages, & de la DE'FENSE de LA BRUYERE, & de ses CARACTERES,

Par M. COSTE.

TOME SECOND.



LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MŒURS DE CE SIECLE,

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes sur ces deux Ouvrages, & de la DE'FENSE de LA BRUYERE, & de ses CARACTERES.

Par M. COSTE.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MICHEL-ETIENNE DAVID, Quai des Augustins, à la Providence, & au Roi David.

M. DCC. L.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

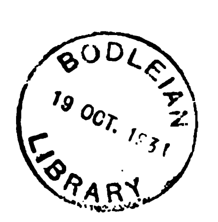


TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

SUITE DES CARACTERES
DE CE SIECLE,

ij TABLE DES MATIERES.

La Table des Matiéres de cette DEFENSE *est à la fin de l'Ouvrage.*



LES



LES

CARACTERES
OU
LES MŒURS
DE CE SIECLE.

CHAPITRE XI.

De l'Homme.

Chap XI.



E nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

* Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienséances ; ils changent de goût quelquefois : ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes & constans dans le mal, ou dans l'indifférence pour la Vertu.

* Le Stoïcisme est un jeu d'esprit & une idée semblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis ; regarder froidement la mort, & comme une chose indifférente qui ne devoit ni réjouïr, ni rendre triste ; n'être vaincu ni par le plaisir, ni par la douleur, sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ni jetter une seule larme : & ce phantôme de vertu & de constance ainsi imaginé, il leur a plu de l'appeller un Sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, & n'ont presque relevé aucun de ses foibles. Au lieu de faire de

ses

ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un héroïsme dont il n'est point capable, & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le Sage qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement & par lui-même au-dessus de tous les évenemens & de tous les maux, ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aigue ne sauroient lui arracher une plainte : le Ciel & la Terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chûte ; & il demeureroit ferme sous les ruïnes de l'*Univers*, pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se désespere, étincelle des yeux & perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en pieces. CHAP. XI.

* Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite : tous vices de l'ame, mais différens ; & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

* Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheu-

reux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de manieres différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bien-tôt ce qu'il n'a jamais été, il se succéde à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? est-ce *Eutichrate* que vous abordèz ? aujourd'hui quelle glace pour vous ! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnoît-il bien ? dites-lui votre nom.

* *Menalque* (a) descend son escalier,

(a) Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distractions : ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différens, on a à choisir.

lier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit; & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons, & que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac, ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut-être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, & tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage, se reconnoître à peine, & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un aprés l'autre, *on lui perd tout, on lui égare*

De l'Homme.

& découche la nuit de ses nôces : & quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obséques ; & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte, pour un pilier, & sa tasse pour le benitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, & qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce & fait des efforts pour crier : Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étendues qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche, il se retire confus & va s'agenouiller ailleurs : il tire un livre pour faire sa priere, & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses Heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'Eglise qu'un hom-

homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de Monſeigneur; Menalque lui montre la ſienne, & lui dit : *Voilà toutes les pantoufles que j'ai ſur moi* : il ſe fouille néanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de ſon feu, & dont avant de prendre congé de lui, il a ramaſſé la pantoufle, comme l'un de ſes gants qui étoit à terre ; ainſi Menalque s'en retourne chez ſoi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui eſt dans ſa bourſe, & voulant continuer de jouer, il entre dans ſon cabinet, ouvre une armoire, y prend ſa caſſette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a priſe : il entend aboyer dans ſon armoire qu'il vient de fermer, étonné de ce prodige il l'ouvre une ſeconde fois, & il éclate de rire d'y voir ſon chien qu'il a ſerré pour ſa caſſette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte, c'eſt à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, & un verre de l'autre, & comme il a une grande ſoif, il avale les dez & preſque le cornet, jette

CHAP. XI.

De l'Homme.

le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il joue: & dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, & il demande quelle heure il est: on lui présente une montre, à peine l'a-t-il reçue, que ne songeant plus ni à l'heure, ni à la montre, il la jette dans la riviere, comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette toujours la poudre dans l'encrier: ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, & après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse: un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux lettres, & en l'ouvrant il y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez pas si-tôt la présente reçûe, de m'envoyer ma provision de foin....* Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la fait lire: on y trouve, *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur....* Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, & après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie,

gie, il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte*, & il sait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'est vous que je cherche*: il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas : il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure. Il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il est déja bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre : ou bien il vous demande en courant comment se porte votre pere, & comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien-aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin : *Il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose*, il contemple votre main, vous avez là, dit-il, un beau rubis, est-il Balais ? il vous quitte & continue sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un, qu'il

De l'Homme. le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau : il tient à d'autres d'autres discours, puis revenant à celui-ci, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il baaille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de coûteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouïr long-tems. On a inventé aux tables une grande cueilliere pour la commodité du service : il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, & il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'il s'en souvient, &

qu'il

qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite : il boit le reste tranquillement, & ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité : on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent ; & en leur présence il souleve sa couverture & crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux, on lui fait voir un Cloître orné d'Ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre : le Religieux qui les lui explique, parle de saint BRUNO, du Chanoine & de son avanture, en fait une longue histoire & la montre dans l'un de ces tableaux : Menalque qui pendant la narration est hors du Cloître, & bien loin au-delà, y revient enfin, & demande au Pere si c'est le Chanoine ou S. Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort ; cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleu-

pleure, ſanglotte, & ne laiſſe pas de reprendre tous les détails de la maladie de ſon époux, qu'elle conduit depuis la veille de ſa fievre qu'il ſe portoit bien, juſqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là ?* Il s'aviſe un matin de faire tout hâter dans ſa cuiſine, il ſe leve avant le fruit, & prend congé de la compagnie : on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait ſortir à pied, de peur que ſon caroſſe ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ſes domeſtiques ; il eſt étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il ? que fait-il ? qu'eſt-il devenu ? qu'il ne ſe préſente plus devant moi, je le chaſſe dès à cette heure : le valet arrive, à qui il demande fierement d'où il vient, il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & lui rend un fidéle compte de ſa commiſſion. Vous le prendriez ſouvent pour tout ce qu'il n'eſt pas, pour un ſtupide, car il n'écoute

écoute point, & il parle encore moins; CHAP. XI.
pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier & incivil, car vous le saluez, & il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsideré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache, d'exécution & d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté, de roture devant les roturiers qui sont riches, & qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel, sous le nom & le personnage d'un valet; & quoiqu'il veuille le dérober à la connoissance de sa femme & de ses enfans, il lui échappe de l'appeller son fils dix fois le jour: il a pris aussi la résolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, & il ne laisse pas de dire de tems en tems en parlant de sa maison & de ses ancêtres, que les Menalques ne se sont jamais mésalliés. Enfin il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie, à ce qui fait le sujet de la conversation: il pense, &

De l'Homme. & il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle, eſt rarement celle à laquelle il penſe, auſſi ne parle-t-il guéres conſéquemment & avec ſuite : où il dit, *Non*, ſouvent il faut dire *Oui*, & où il dit, *Oui*, croyez qu'il veut dire *Non* : il a en vous répondant ſi juſte, les yeux fort ouverts, mais il ne s'en ſert point, il ne regarde ni vous ni perſonne, ni rien qui ſoit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui, & encore dans le tems qu'il eſt le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce ſont ces mots : *Oui vraiment. C'eſt vrai. Bon! Tout de bon? Oui dà! Je penſe qu'oui, aſſurément. Ah! Ciel!* & quelques autres monoſyllables qui ne ſont pas même placés à propos. Jamais auſſi il n'eſt avec ceux avec qui il paroît être : il appelle ſérieuſement ſon laquais *Monſieur*; & ſon ami, il l'appelle *la Verdure* : il dit *Votre Reverence* à un Prince du Sang, & *Votre Alteſſe* à un Jéſuite. Il entend la Meſſe, le Prêtre vient à éternuer, il lui dit : *Dieu vous aſſiſte.* Il ſe trouve avec un Magiſtrat : cet homme grave par ſon caractère, vénérable par ſon âge & par ſa dignité, l'interroge ſur un évé-

événement, & lui demande si cela est ainsi : Menalque lui répond, *Oui Mademoiselle*. Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler, & y réussissent, ils descendent de son carosse, ils lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, & il la rend : arrivé chez soi, il raconte son avanture à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient.*

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste : il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

* Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer sans y penser que de si grands

De l'Homme.

grands défauts sont irrémediables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes : ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union & de commerce, c'est-à-dire, à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse : elle ne leur manque jamais ; & elle leur sert de piége pour surprendre les simples, & pour faire valoir leurs artifices : l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans, & qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

* Le commun des hommes va de la colere à l'injure : quelques-uns en usent autrement, ils offensent & puis ils se fâchent : la surprise où l'on est toujours de ce procedé ne laisse pas de place au ressentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir. Il semble que l'on n'en-

n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger, & n'en rien faire. La chose la plus prompte & qui se présente d'abord, c'est le refus; & l'on n'accorde que par réflexion.

* *Sachez précisément ce que vous* pouvez attendre des hommes en général, & de chacun d'eux en particulier; & jettez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere.

* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit: un génie qui est droit & perçant conduit enfin à la régle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens & de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux: l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satyre qui le désignent aux autres, & où il ne se reconnoît pas lui-même: ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons

vons à personne, que nous apportons en naissant, & que nous fortifions par l'habitude : il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance & tout le desir de plaire : mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est bien-tôt jetté hors de ses mesures, & même de son naturel, l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne se connoissoit point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

* L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule Nation, & n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes Loix, convenir entr'eux des mêmes usages & d'un même culte : & moi pensant à la contrarieté des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toît, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

* Il

* Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort. CHAP. XI.

* Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs & les manieres de la plûpart des hommes. Tel a vêcu pendant toute sa vie, chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, interessé, qui étoit né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité, forcent la nature & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fonds & en lui-même ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui, l'alterent, le changent, le bouleversent, il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être.

* La vie est courte & ennuyeuse, elle se passe toute à desirer : l'on remet à l'avenir son repos & ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déja disparu, la santé & la jeunesse. Ce tems arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là, quand la fievre nous saisit & nous

éteint :

éteint : si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour desirer plus long-tems.

* Lorsqu'on desire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espere : est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien, d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu, puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette derniere ressource.

* Quoi que j'aye pû dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort : les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur & la pauvreté : peu en échappent ; & comme toute disgrace peut leur arriver, ils de-

vroient

vroient être préparés à toute disgrace. CHAP. XI.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper, & si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, & si bas ce qui appartient aux autres, que j'avoue que je ne sai par où, & comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la treve, les Traités, les Alliances.

* A quelques uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté; & la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croyent aisément que les autres le sont: ils ne peuvent guéres être trompés; & ils ne trompent pas long-tems.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide & passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoute la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, & de ceux qui

De l'Homme. qui tirent autant de vanité que de distinction, d'avoir sû pendant tout le cours de leur vie tromper les autres : comment voulez-vous qu'*Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits, de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi & de son industrie ?

* L'on n'entend dans les places & dans les rues des grandes Villes, & de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse* : est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité ? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent ?

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes Villes ! Les besoins & la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

* Rien

* Rien n'engage tant un eſprit raiſonnable, à ſupporter tranquillement des parens & des amis, les torts qu'ils ont à ſon égard, que la réflexion qu'il fait ſur les vices de l'humanité; & combien il eſt pénible aux hommes d'être conſtans, généreux, fidéles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénétrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a ſi peu de vertu : mais il excuſe les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés; & il s'étudie à mériter le moins qu'il ſe peut une pareille indulgence.

* Il y a de certains biens que l'on deſire avec emportement, & dont l'idée ſeule nous enleve & nous tranſporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les ſent plus tranquillement qu'on ne l'eût penſé : on en jouït moins, que l'on aſpire encore à de plus grands.

* Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'oſe penſer, & dont la ſeule vûe fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on ſe

De l'Homme. trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins sentir une grande perte.

* Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter : si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

* *Irene* se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son Temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle

est

eſt laſſe & recrue de fatigue : & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle eſt le ſoir ſans appetit : l'Oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle eſt ſujette à des inſomnies ; & il lui preſcrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient peſante, & quel reméde ? L'Oracle répond qu'elle doit ſe lever avant midi, & quelquefois ſe ſervir de ſes jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui eſt nuiſible ; l'Oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigeſtions ; & il ajoute qu'elle faſſe diéte. Ma vûe s'affoiblit, dit Irene : prenez des lunettes, dit Eſculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, je ne ſuis ni ſi forte ni ſi ſaine que j'ai été : c'eſt, dit le Dieu, que vous vieilliſſez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, Irene, c'eſt de mourir, comme ont fait vôtre mere & votre ayeule. Fils d'Apollon ! s'écrie Irene, quel conſeil me donnez-vous ? Eſt-ce là toute cette Science que les hommes publient, & qui vous fait révérer de toute la Terre ?

CHAP. XI.

De l'Homme.

re ? Que m'apprenez-vous de rare & de myltérieux ; & ne savois-je pas tous ces remédes que vous m'enseignez ? Que n'en usiez-vous donc, répond le Dieu, sans venir me chercher de si loin, & abréger vos jours par un long voyage ?

* La mort n'arrive qu'une fois, & se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

* L'inquiétude, la crainte, l'abbatement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le tems qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.

* Pensons que comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, & ne reviendra point ; la caducité suivra, qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore, & que nous n'estimons pas assez.

* L'on craint la vieillesse, que l'on n'est

n'eſt pas ſûr de pouvoir atteindre. CHAP. XI.

* L'on eſpere de vieillir & l'on craint la vieilleſſe, c'eſt-à-dire, l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

* C'eſt plutôt fait de céder à la nature ou de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raiſons & de réflexions, & être continuellement aux priſes avec ſoi-même, pour ne pas la craindre.

* Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce ſeroit une déſolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie ſemble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un ſoulagement & à ceux qui meurent & à ceux qui reſtent.

* A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui eſt de mettre fin à la vieilleſſe.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déja vêçu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reſte à vivre, un meilleur uſage.

De l'Homme.

* La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long ; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les unes des autres : ils confondent leurs différens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le tems qu'ils ont vêcu. Ils ont eu un songe confus, informe, & sans aucune suite : ils sentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long tems.

* Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

* Il y a un tems où la Raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct à la maniere des animaux, & dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second tems où la Raison se développe, où elle est formée, & où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion, & par un enchaînement de passions

qui

qui se succédent les unes aux autres, & conduisent jusques au troisiéme & dernier âge. La Raison alors dans sa force devroit produire, mais elle est refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : & ces tems néanmoins sont la vie de l'homme.

* Les enfans sont hautains, dédaigneux, coleres, envieux, curieux, interessés, paresseux, volages, timides, intemperans, menteurs, dissimulés, ils rient & pleurent facilement, ils ont des joies immoderées & des afflictions ameres sur de très-petits sujets, ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire : ils sont déja des hommes.

* Les enfans n'ont ni passé ni avenir; & ce qui ne nous arrive guéres, ils joüissent du présent.

* Le caractère de l'enfance paroît unique : les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes; & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénétre la différence : elle augmente avec la Raison, parce qu'avec celle-ci croissent

De l'Homme. sent les passions & les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux, & si contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déja de leur ame l'imagination & la mémoire, c'est-à-dire, ce que les vieillards n'ont plus; & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils répétent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire, qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste, qu'ils se trouvent à un grand festin & y font bonne chere, qu'ils se transportent dans des Palais & dans des lieux enchantés, que bien que seuls ils se voyent un riche équipage & un grand cortege, qu'ils conduisent des Armées, livrent bataille, & jouïssent du plaisir de la victoire, qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes, qu'ils sont Rois eux-mêmes, ont des Sujets, possedent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable, & ce qu'ils

qu'ils ignorent dans la ſuite de leur vie, ſavent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre félicité. CHAP. XI.

* Il n'y a nuls vices extérieurs, & nuls défauts du corps qui ne ſoient apperçus par les enfans : ils les ſaiſiſſent d'une premiere vûe, & ils ſavent les exprimer par des mots convenables : on ne nomme point plus heureuſement. Devenus hommes, ils ſont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils ſe ſont moqués.

* L'unique ſoin des enfans eſt de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils ſont ſoumis : dès qu'ils ont pû les entamer, ils gagnent le deſſus, & prennent ſur eux un aſcendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait décheoir une premiere fois de cette ſupériorité à leur égard, eſt toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La pareſſe, l'indolence & l'oiſiveté, vices ſi naturels aux enfans, diſparoiſſent dans leurs jeux, où ils ſont vifs, appliqués, exacts, amoureux des régles & de la ſymmetrie, où ils ne ſe pardonnent nulle faute les

De l'Homme. uns aux autres, & recommencent eux mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'Etat populaire, chacun y est le maître ; & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtems, & passent au Monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens & des petites loix qui les composent : les autres lui déférent, & il se forme alors un Gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment ? si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils

qu'ils sont enfans, & sans une longue expérience; & si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

* C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévérement de celles qui sont légéres. Ils savent précisément & mieux que personne ce qu'ils méritent; & ils ne méritent guéres que ce qu'ils craignent : ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie; & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir sû éviter de faire une sottise.

* Le récit de ses fautes est pénible : on veut les couvrir & en charger quelque autre : c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.

* Les fautes des sots sont quelque-

 fois

De l'Homme,

fois si lourdes & si difficiles à prévoir; qu'elles mettent les sages en défaut, & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesses du peuple.

* Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fiévre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes dans leur cœur veulent être estimés, & ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés, parce que les hommes veulent passer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu, tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime & les louanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime & les louanges, ou être vain. Les hommes sont très-vains, & ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi: un homme modeste ne parle point de soi.

On

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle eſt un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'oſe ſe montrer, & qu'elle ſe cache ſouvent ſous les apparences de ſon contraire. CHAP. XI.

La fauſſe modeſtie eſt le dernier raffinement de la vanité : elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, & ſe fait valoir au contraire par la vertu oppoſée au vice qui fait ſon caractere : c'eſt un menſonge. La fauſſe gloire eſt l'écueil de la vanité : elle nous conduit à vouloir être eſtimés par des choſes qui à la vérité ſe trouvent en nous, mais qui ſont frivoles & indignes qu'on les releve, c'eſt une erreur.

* Les hommes parlent de maniere ſur ce qui les regarde qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts ; & encore ceux qui ſuppoſent en leurs perſonnes de beaux talens, ou de grandes qualités. Ainſi l'on ſe plaint de ſon peu de mémoire, content d'ailleurs de ſon grand ſens & de ſon bon jugement : l'on reçoit le reproche de la diſtraction & de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel eſ-

De l'Homme. prit : l'on dit de ſoi qu'on eſt maladroit, & qu'on ne peut rien faire de ſes amis, fort conſolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'eſprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de ſa pareſſe en des termes qui ſignifient toujours ſon déſintereſſement, & que l'on eſt guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de ſa malpropreté qui n'eſt qu'une négligence pour les petites choſes, & qui ſemble ſuppoſer qu'on n'a d'application que pour les ſolides & les eſſentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empreſſement ou par curioſité, qu'il ſe trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poſte très-périlleux, ſans être de garde ni commandé; & il ajoute qu'il en fut repris de ſon Général. De même une bonne tête, ou un ferme génie qui ſe trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquerir, qui a fortifié la trempe de ſon eſprit par une grande expérience, que le nombre, le poids, la diverſité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent ſeulement, & n'accablent

blent point, qui par l'étendue de ses vûes & de sa pénétration se rend maître de tous les événemens, qui bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le Gouvernement & la Politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, & sur qui ces premieres régles ont été faites, qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire, & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions, un homme ainsi fait peut dire aisément & sans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sait rien : un homme dit, je suis vieux, il passe soixante ans : un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

* La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, & qui est une

ver-

vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de lui-même, & ne pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre, (1) elle est une vertu du dehors qui régle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, & qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

* Le monde est plein de gens qui faisant extérieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, & agissent conséquemment.

* Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiettent pas sur ceux qui cédent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

De

(1) Ou plutôt, *c'est une vertu* —— tour d'expression consacré en quelque maniere par l'Usage, & par cela même plus simple, & peut-être plus François.

De même l'on dit, il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne desirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on lui en donne : il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe : l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer, ou refuser.

* Notre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite & faire notre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

* D'où

* D'où vient qu'*Alcippe* me salue aujourd'hui, me sourit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? Je ne suis pas riche, & je suis à pied, il doit dans les régles ne me pas voir : n'est-ce point pour être vû lui-même dans un même fond avec un Grand?

* L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte : l'on aime à être vû, à être montré, à être salué, même des inconnus : ils sont fiers, s'ils l'oublient : l'on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions : quelle bizarrerie!

* Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules : l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, & de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot & inconsideré, & qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous : si vous êtes sage, & que vous ne disiez que des

cho-

choses raisonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de même. CHAP. XI.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou par l'injustice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à notre égard toute sorte d'estime : aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris, & l'une des manieres dont il se fait le mieux entendre : elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux ; & ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, & le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improuver, & de mépriser les autres ; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui

De l'Homme. nous raillent, nous improuvent, & nous méprisent.

* La santé & les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; & les gens déja chargés de leur propre misere sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

* Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; & elle seroit invulnerable, si elle ne souffroit par la compassion.

* Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûe de certaines miséres.

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits : on sait à peine que l'on est borgne : on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gand pour montrer une

une belle main, & elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit : elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents : si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite ; & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul, elle parle toujours, & n'a point d'esprit. CHAP. XI.

* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'esprit. Celui qui dit froidement de soi, & sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidéle, sincére, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles, & la peau douce ; cela est trop beau.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la libéralité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font négliger, la vie & l'argent : aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de soi, & sur-tout sans

ſans fondement, qu'il eſt beau, qu'il eſt généreux, qu'il eſt ſublime. On a mis ces qualités à un trop haut prix : on ſe contente de le penſer.

* Quelque rapport qu'il paroiſſe de la jalouſie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celui qui ſe trouve entre le Vice & la Vertu.

La jalouſie & l'émulation s'exercent ſur le même objet, qui eſt le bien ou le mérite des autres, avec cette différence, que celle-ci eſt un ſentiment volontaire, courageux, ſincére, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte ſouvent au-deſſus de ce qu'elle admire; & que celle-là au contraire eſt un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite qui eſt hors d'elle, qu'elle va même juſques à nier la Vertu dans les ſujets où elle exiſte, ou qui forcée de la reconnoître, lui refuſe les éloges ou lui envie les récompenſes, une paſſion ſtérile qui laiſſe l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de ſa réputation, qui le rend froid & ſec ſur les actions ou ſur les

les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les ſiens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il ſe pique. Vice honteux, & qui par ſon excès rentre toujours dans la vanité & dans la préſomption; & ne perſuade pas tant à celui qui en eſt bleſſé, qu'il a plus d'eſprit & de mérite que les autres, qu'il lui fait croire, qu'il a lui ſeul de l'eſprit & du mérite.

* L'émulation & la jalouſie ne ſe rencontrent guéres que dans les perſonnes de même Art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils Artiſans ſont les plus ſujets à la jalouſie. Ceux qui font profeſſion des Arts libéraux ou des Belles-Lettres, les Peintres, les Muſiciens, les Orateurs, les Poëtes, tous ceux qui ſe mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalouſie n'eſt point exempte de quelque ſorte d'envie; & ſouvent même ces deux paſſions ſe confondent. L'envie au contraire eſt quelquefois ſéparée de la jalouſie, comme eſt celle qu'excitent dans notre ame

De l'Homme.

les conditions fort élevées au-dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le Ministere.

L'envie & la haine s'unissent toujours; & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet: & elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un Ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un Statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces Arts, des régles & une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être susceptible d'envie & même de jalousie contre un Ministre & contre ceux qui gouvernent, comme si la Raison & le Bon-Sens qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à régir un Etat & à présider aux affaires publiques; & qu'ils dussent suppléer aux ré-

régles, aux préceptes, à l'expérience. CHAP. XI.

* L'on voit peu d'esprits entierement lourds & stupides : l'on en voit encore moins qui soient sublimes & transcendans. Le commun des hommes nâge entre ces deux extrêmités : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la République, & renferment en soi l'utile & l'agréable, comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu, celui de la société & de la conversation.

* Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celui qui n'en a point : il n'a nulles vûes, & il est incapable de profiter de celles d'autrui.

* Le premier degré dans l'homme après la Raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perdue : la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque : par-là on feroit l'impossible, on sauroit sans

De l'Homme.

esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité, est sérieux & tout d'une piece, il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle : aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir, & sans que personne s'en soit vengé.

* Quelle mésintelligence entre l'esprit & le cœur ! Le Philosophe vit mal avec tous ses préceptes ; & le Politique rempli de vûes & de réflexions ne sait pas se gouverner.

* L'esprit s'use comme toutes choses ; les Sciences sont ses alimens, elles le nourrissent & le consument.

* Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles : ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la faveur

veur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au contraire que la fortune aveugle, sans choix & sans discernement, a comme accablés de ses bienfaits, en jouïssent avec orgueil & sans modération: leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accès marquent longtems en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens; & ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large & de larges *épaules*, porte légerement & de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre, un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge: ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires: ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent & se brisent: ils parviennent, en blessant toutes les régles de

De l'Homme.

parvenir : ils tirent de leur irrégularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée ; hommes dévoués à d'autres hommes, aux Rois à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernieres esperances, ils ne les servent point, mais ils les amusent ; les personnes de mérite & de service sont utiles aux Rois, ceux-ci leur sont nécessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense : ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, & s'élevent par un continuel enjouement jusqu'au sérieux des dignités ; ils finissent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni esperé. Ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

* L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque, & qui a été sûe de toute la terre, que sans paroître comme épuisés par un si grand effort, ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage

& judicieuſe qui ſe remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombaſſent point dans des petiteſſes indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquiſe, que ſe mêlant moins dans le peuple, & ne lui laiſſant pas le loiſir de les voir de près, ils ne le fiſſent point paſſer de la curioſité & de l'admiration, à l'indifférence & peut-être au mépris.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de ſe corriger d'un ſeul défaut : ils ſont mêmes ſi malheureux, que ce vice eſt ſouvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne ſoient des hommes parfaits, & que leur réputation ne ſoit entiere. On ne leur demande point qu'ils ſoient plus éclairés & plus amis de l'ordre & de la diſcipline, plus fidéles à leurs devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves : on veut ſeulement qu'ils ne ſoient point amoureux.

Quelques hommes dans le cours de leur vie ſont ſi différens d'eux-mêmes

De l'Homme. par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en sait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fonds : ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité : ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de régle, de réflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de-là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même & de Dieu.

* L'homme semble quelquefois ne

se

se suffire pas à soi-même : les ténébres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puisse leur arriver est de s'ennuyer. CHAP. XI.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes, des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi même.

* La plûpart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

* Il y a des Ouvrages qui commencent par A & finissent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié : quelle recherche, quelle affectation dans ces Ouvrages ! On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carriere. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre : mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre, on poursuit, on s'anime par les contradictions, la vanité soutient, sup-

plée à la Raiſon qui céde & qui ſe déſiſte : on porte ce raffinement juſques dans les actions les plus vertueuſes, dans celles même où il entre de la Religion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que leur pratique ne regardant que les choſes que nous ſommes étroitement obligés de faire, elle n'eſt pas ſuivie de grands éloges, qui eſt tout ce qui nous excite aux actions louables, & qui nous ſoutient dans nos entrepriſes. N** aime une pieté faſtueuſe qui lui attire l'intendance des beſoins des pauvres, le rend dépoſitaire de leur patrimoine, & fait de ſa maiſon un dépôt public où ſe font les diſtributions : les gens à petits collets, & les *Sœurs griſes* y ont une libre entrée : toute une ville voit ſes aumônes, & les publie : qui pourroit douter qu'il ſoit homme de bien, ſi ce n'eſt peut-être ſes créanciers ?

Geronte meurt de caducité, & ſans avoir fait ce teſtament qu'il projettoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab inteſtat* partager ſa ſucceſſion. Il ne vivoit depuis long-tems que par les ſoins d'*Aſterie* ſa femme, qui jeu-

ne

ne encore s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vûe, secouroit sa vieillesse, & lui à enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard. CHAP. XI.

* Laisser perdre charges & bénéfices plutôt que de vendre, ou de résigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent, ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même & n'aimer que soi.

* *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* son oncle n'a pû haïr ni deshériter.

Frontin neveu d'Aurele aprés vingt années d'une probité connue, & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pû fléchir en sa faveur, & ne tire de sa dépouille qu'une légere pension que Fauste unique légataire lui doit payer.

* Les haines sont si longues & si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

* L'on s'insinue auprés de tous les

De l'Homme. hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui se porte bien, & qui désire peu de choses, est moins facile à gouverner.

* La mollesse & la volupté naissent avec l'homme, & ne finissent qu'avec lui : ni les heureux, ni les tristes événemens ne l'en peuvent séparer : c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

* C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chastes & temperans. La premiere chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter : l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous, ne fût plus

plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie. CHAP. XI.

* Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour, qui les rend avares, car il y en a de tels qui ont de si grands fonds, qu'ils ne peuvent guéres avoir cette inquiétude : & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie, puisqu'ils s'en privent eux mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice ? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement, qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril : il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare : l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans

ſes coffres, & ſe priver de tout. Cela eſt commode aux vieillards à qui il faut une paſſion, parce qu'ils ſont hommes.

* Il y a des gens qui ſont mal logés, mal couchés, mal habillés, & plus mal nourris, qui eſſuyent les rigueurs des ſaiſons, qui ſe privent eux-mêmes de la ſocieté des hommes, & paſſent leurs jours dans la ſolitude, qui ſouffrent du préſent, du paſſé, & de l'avenir, dont la vie eſt comme une pénitence continuelle, & qui ont ainſi trouvé le ſecret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce ſont les avares.

* Le ſouvenir de la jeuneſſe eſt tendre dans les vieillards. Ils aiment les lieux où ils l'ont paſſée : les perſonnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce tems leur ſont cheres : ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé : ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter, & pour la vieille danſe ; ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages : ils ne peuvent encore déſapprouver des choſes qui ſervoient à leurs paſ-

ſions,

ſions, & qui étoient ſi utiles à leurs plaiſirs, & qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux uſages, & des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'eſperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de ſi grands avantages contre la vieilleſſe?

* Une trop grande négligence comme une exceſſive parure dans les vieillards, multiplient leurs rides & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard eſt fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'eſprit.

* Un vieillard qui a vêcu à la Cour, qui a un grand ſens & une mémoire fidéle, eſt un tréſor ineſtimable: il eſt plein de faits & de maximes, l'on y trouve l'hiſtoire du ſiécle, revêtue de circonſtances très-curieuſes, & qui ne ſe liſent nulle part: l'on y apprend des régles pour la conduite & pour les mœurs, qui ſont toujours ſûres, parce qu'elles ſont fondées ſur l'expérience.

* Les jeunes gens à cauſe des paſſions qui les amuſent, s'accommodent mieux

De l'Homme.

leur lit; il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même tems pour son service: tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages: il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa repletion & sa bile: ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du Genre humain.

* *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin & de souper le soir, il ne semble né que pour la digestion: il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages, il place ensuite le rôt & les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas les *hors-d'œuvre*, le fruit & les assiettes: il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû, il possede le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre; &

il

il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change ; & il ne s'est jamais vû exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, & qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller ; on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux ; & il n'est guéres permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange ; & s'il revient au monde, c'est pour manger.

* *Ruffin* commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais & un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie, il est gai, *jovial*, familier, indifférent, il rit de tout son cœur ; & il rit tout seul & sans sujet. Il est content de soi, des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune

De l'Homme.

ne homme de grande espérance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de le pleurer; il dit, *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mere;* & il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle à celui qu'il voit une premiere fois avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & il lui fait part bien-tôt de ses *quolibets* & de ses historiettes: on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'acheve à celui qui prend sa place.

* N** est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans, mais il a la goute, & il est sujet à une colique néphrétique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruïne: il fait marner sa terre, & il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer: il plante un jeune bois, & il espere qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau

cou-

couvert. Il fait bâtir dans la rue** une maiſon de pierre de taille, raffermie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il aſſure en touſſant & avec une voix frêle & débile, qu'on ne verra jamais la fin : il ſe promene tous les jours dans ſes atteliers ſur le bras d'un valet qui le ſoulage, il montre à ſes amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a deſſein de faire. Ce n'eſt pas pour ſes enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ni pour ſes héritiers, perſonnes viles, & qui ſe ſont brouillées avec lui : c'eſt pour lui ſeul, & il mourra demain.

* *Antagoras* a un viſage trivial & populaire : un Suiſſe de Paroiſſe ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel n'eſt pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le ſoir les rues & les carrefours d'une Ville : il plaide depuis quarante ans, plus proche de ſortir de la vie que de ſortir d'affaires. Il n'y a point eu au Palais depuis tout ce tems de cauſes célébres ou de procédures longues & embrouil-

De l'Homme. lées où il (1) n'ait du moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous, il n'y a guéres de famille dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent de lui : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *Committimus*, ou à mettre un Arrêt à exécution, outre qu'il assiste chaque jour à quelque assemblée de créanciers, par-tout Syndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes : il a des heures de reste pour ses visites : vieil meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Fauxbourg, où il vous a prévenu, & où déja il redit ses nouvelles & son procès. Si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe

(1) Si je ne me trompe, il est plus selon l'usage de dire, *Ne soit intervenu*, que *n'ait intervenu*.

te du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié. CHAP XI.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres ; & ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre, & des enlevemens de meubles, des prisons & des supplices, je l'avoue : mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

* L'on voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlés du Soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent, & qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée ; & quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; & en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanieres où ils vivent de pain noir, d'eau & de racines : Ils épargnent aux autres hommes

la

De l'Homme.

Il eſt encore aſſez ordinaire de mépriſer qui nous mépriſe : quelle miſére ! Et puiſqu'il eſt vrai que dans un ſi étrange commerce, ce que l'on penſe gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient ſi peu aux foibles hommes, & de compoſer enſemble de ſe traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procureroit un auſſi grand bien que celui de ne mortifier perſonne ?

* Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philoſophe, il n'y a perſonne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philoſophie (*a*). Elle convient à tout le monde : la pratique en eſt utile à tous les âges, à tous les ſexes, & à toutes les conditions : elle nous conſole du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais ſuccès, du déclin de nos forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté, la vieilleſſe,

(*a*) L'on ne peut plus entendre que celle qui eſt dépendante de la Religion Chrétienne.

lesse, la maladie & la mort, contre les sots & les mauvais railleurs : elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons. CHAP. XI.

* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joies, & se laissent dominer par de petits chagrins : rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur cœur & dans leur esprit. Le remède à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

* Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins sont plus capables

De l'Homme. d'un grand effort, que d'une longue perséverance. Leur pareſſe ou leur inconſtance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils ſe laiſſent ſouvent devancer par d'autres qui ſont partis après eux, & qui marchent lentement, mais conſtamment.

* J'oſe preſque aſſurer que les hommes ſavent encore mieux prendre des meſures que les ſuivre, réſoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On ſe propoſe fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine choſe; & enſuite ou par paſſion, ou par une intemperance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'eſt la premiere qui échappe.

* Les hommes agiſſent mollement dans les choſes qui ſont de leur devoir, pendant qu'ils ſe font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empreſſer pour celles qui leur ſont étrangeres, & qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère.

* La différence d'un homme qui ſe revêt d'un caractère étranger à luimême, quand il rentre dans le ſien, eſt celle d'un maſque à un viſage.

* *Tele-*

* *Telephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir : il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite, & ce qu'il projette, dix fois au-delà de ce qu'il a d'esprit, il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étendue : ce raisonnement est juste. Il a comme une barriere qui le ferme, & qui devroit l'avertir de s'arrêter en deçà, mais il passe outre, il se jette hors de sa sphere, il trouve lui-même son endroit foible, & se montre par cet endroit : il parle de ce qu'il ne sait point, ou de ce qu'il sait mal : il entreprend au-dessus de son pouvoir, il désire au-delà de sa portée : il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre : il a du bon & du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas, & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point : son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, & qui est le sien.

* L'homme du meilleur esprit est

De l'Homme. inégal, il souffre des accroissemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en sort : alors s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le sot est *Automate*; il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, & toujours, & dans le même sens, & avec la même égalité : il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vû une fois, l'a vû dans tous les instans & dans toutes les périodes de sa vie, c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui sifle : il est fixé & déterminé par sa nature, & j'ose dire par son espece : ce qui paroît le moins en lui, c'est son ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

* Le sot ne meurt point, ou si cela lui arrive selon notre maniere de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son ame alors pense, raisonne, infére, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point;

point : elle ſe trouve dégagée d'une maſſe de chair, où elle étoit comme enſevelie ſans fonctions, ſans mouvement, ſans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois preſque qu'elle rougit de ſon propre corps, & des organes brutes & imparfaits, auſquels elle s'eſt vûe attachée ſi long-tems, & dont elle n'a pû faire qu'un ſot ou qu'un ſtupide (2) : elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'eſprit. L'ame d'*Alain* ne ſe démêle plus d'avec celle du grand CONDE', de RICHELIEU, de PASCAL, & de LINGENDES. CHAP XI.

* La fauſſe délicateſſe dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la

(2) Pure hypotheſe qu'on ne ſauroit prouver, & à laquelle on peut oppoſer celle qui lui eſt directement contraire. Sur ces deux Propoſitions contradictoires, il n'appartient pas à l'homme de rien décider poſitivement ; mais la derniere pourroit paroître à bien des gens un peu plus vraiſemblable que la premiere, quoique ce degré de vraiſemblance ne ſuffiſe pas pour fonder une opinion. Il n'eſt pas difficile de deviner quelle eſt la cauſe de notre ignorance ſur cet article.

De l'Homme. la conduite, n'eſt pas ainſi nommée, parce qu'elle eſt feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce ſur des choſes & en des occaſions qui n'en méritent point. La fauſſe délicateſſe de goût & de complexion n'eſt telle au contraire que parce qu'elle eſt feinte ou affectée : c'eſt *Emilie* qui crie de toute ſa force ſur un petit péril qui ne lui fait pas de peur : c'eſt une autre qui par mignardiſe pâlit à la vûe d'une ſouris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanouïr aux tubereuſes.

* Qui oſeroit ſe promettre de contenter les hommes ? Un Prince, quelque bon & quelque puiſſant qu'il fût, voudroit il l'entreprendre ? qu'il l'eſſaye. Qu'il ſe faſſe lui-même une affaire de leurs plaiſirs : qu'il ouvre ſon Palais à ſes Courtiſans, qu'il les admette juſques dans ſon domeſtique, que dans des lieux dont la vûe ſeule eſt un ſpectacle, il leur faſſe voir d'autres ſpectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts, & de tous les rafraîchiſſemens, qu'il y ajoute une chere ſplendide & une entiere liberté, qu'il entre avec eux en ſocieté des mêmes amuſemens, que le grand hom-

homme devienne aimable, & que le Héros soit humain & familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencemens, ils déserteroient *la table des Dieux*; & le *Nectar* avec le tems leur devient insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites, il y entre de la vanité & une mauvaise délicatesse : leur goût, si on les en croit, est encore au-delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire, & d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir; il s'y mêle de la malignité qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joie qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire si flatteurs & si complaisans peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme jusques dans le Courtisan.

* L'affectation dans le geste, dans le parler, & dans les manieres, est souvent une suite de l'oisiveté, ou de l'indifférence; & il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

De l'Homme.

* Les hommes n'ont point de caractères, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la régle ou dans le désordre; & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice: ils ont des passions contraires, & des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrêmités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre: ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode & se faire dévot: il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres, s'échappent, & ont une bile intarissable sur les plus petits in-

inconvéniens. Ce n'eſt pas ſageſſe en eux qu'une telle conduite, car la vertu eſt égale & ne ſe dément point : c'eſt donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne ſe réveille & ne ſe recherche que dans les événemens où il y a de quoi faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle, mais qui ſe néglige ſur tout le reſte ? CHAP. XI.

* L'on ſe repent rarement de parler peu, très-ſouvent de trop parler : maxime uſée & triviale que tout le monde ſait, & que tout le monde ne pratique pas.

C'eſt ſe venger contre ſoi-même, & donner un trop grand avantage à ſes ennemis, que de leur imputer des choſes qui ne ſont pas vraies, & de mentir pour les décrier.

* Si l'homme ſavoit rougir de ſoi, quels crimes non-ſeulement cachés, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas ?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien juſques où ils pourroient aller, c'eſt par le vice de leur premiere inſtruction.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'eſprit qui

contribue à les rendre ſages.

* Il faut aux enfans les verges & la ferule : il faut aux hommes faits une couronne, un ſceptre, un mortier, des fourures, des faiſceaux, des tymbales, des hoquetons. La Raiſon & la Juſtice dénuées de tous leurs ornemens ni ne perſuadent ni n'intimident. L'homme qui eſt eſprit ſe mene par les yeux & les oreilles.

* *Timon* ou le Miſanthrope peut avoir l'ame auſtére & farouche, mais extérieurement il eſt civil & *cérémonieux* : il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoiſe pas avec les hommes, au contraire il les traite honnêtement & ſérieuſement, il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ni s'en faire des amis, ſemblable en ce ſens à une femme qui eſt en viſite chez une autre femme.

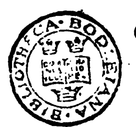
* La Raiſon tient de la Vérité, elle eſt une : l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la ſageſſe a moins d'étendue que celle que l'on feroit des ſots & des impertinens. Celui qui n'a vû que des hommes polis & raiſonnables,

bles, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi : quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent réciproquement, qui semblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la Province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon : il avance par ces expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité, calcule presque en combien de manieres différentes l'homme peut être insupportable.

* Après avoir mûrement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on est réduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

De l'Homme.

* Combien d'ames foibles, molles & indifférentes, sans de grands défauts, & qui puissent fournir à la satyre ! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui par leur singularité ne tirent point à conséquence, & ne sont d'aucune ressource pour l'instruction & pour la morale ! ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux, & qui sont moins de l'humanité que de la personne.



CHAPITRE XII.

Des Jugemens.

CHAP. XII.

RIEN ne ressemble mieux à la vive persuasion, que le mauvais entêtement : de-là les partis, les cabales, les hérésies.

* L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement & le dégoût se suivent de près.

* Les grandes choses étonnent, & les petites rebutent : nous nous apprivoi-

voiſons avec les unes & les autres par l'habitude. CHAP XII.

* Deux choſes toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux-mêmes dont l'on penſoit très-modeſtement avant leur élévation.

* La faveur des Princes n'exclud pas le mérite, & ne le ſuppoſe pas auſſi.

* Il eſt étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous ſommes gonflés, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en ſervir pour prononcer ſur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui eſt loué, bien plus que ce qui eſt louable.

* Je ne ſai s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer, que ce qui eſt plus digne d'approbation & de louange; & ſi la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes

actions,

Des Jugemens. actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un dévot (*a*) fait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un Poëte loue les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

* Le commun des hommes est si enclin au déreglement & à la bagatelle ; & le monde est si plein d'exem-

(*a*) Faux dévot.

xemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite Raison & d'une conduite réguliere. CHAP. XII.

* Il faut faire comme les autres: maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au-delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode & des bienséances.

* Si les hommes sont hommes plutôt qu'Ours & Pantheres, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les Loix, leur texte & le prodigieux accablement de leurs Commentaires? que devient le *petitoire* & le *possessoire*, & tout ce qu'on appelle Jurisprudence? où se réduisent même ceux qui doivent tout leur rélief & toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes Loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouïes les disputes de l'E-

cole;

Des Jugemens. cole, la Scholastique & les Controverses? S'ils sont temperans, chastes & moderés, que leur sert le mysterieux jargon de la Medecine, & qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler; Legistes, Docteurs, Medecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages?

De combien de grands hommes dans les différens exercices de la paix & de la guerre, auroit-on dû se passer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certains Arts & de certaines Sciences qui ne devoient point être nécessaires, & qui sont dans le monde comme des remédes à tous les maux, dont nôtre malice est l'unique source.

Que de choses depuis VARRON que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être savant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

* Tel à un Sermon, à une Musique, ou dans une gallerie de peintures a entendu à sa droite & à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposés.

ſés. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais : le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres : l'on ne riſque guéres davantage d'y mettre le pire, il a ſes partiſans. CHAP. XII.

* Le Phœnix de la Poëſie *Chantante*, renaît de ſes cendres, il a vû mourir & revivre ſa réputation en un même jour. Ce Juge même ſi infaillible & ſi ferme dans ſes jugemens, le Public a varié ſur ſon ſujet, ou il ſe trompe ou il s'eſt trompé : celui qui prononceroit aujourd'hui que Quinaut en un certain genre eſt mauvais Poëte, parleroit preſque auſſi mal que s'il eût dit il y a quelque tems, *il eſt bon Poëte.* M. Quinaut.

* Chapelain étoit riche, & Corneille ne l'étoit pas : *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture. Ainſi l'on a toujours demandé pourquoi dans une telle & telle profeſſion, celui-ci avoit fait ſa fortune, & cet autre l'avoit manquée ; & en cela les hommes cherchent la raiſon de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures preſſantes

tes

Des Jugemens.

tes de leurs affaires, de leurs plaisirs; de leur santé & de leur vie leur font souvent (1) laisser les meilleurs, & prendre les pires.

* La condition des Comédiens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous ? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

* Il suffisoit à *Bathylle* d'être Pantomime pour être couru des Dames Ro-

(1) Une personne qui a beaucoup de pénétration & de goût, m'ayant indiqué cet endroit comme entierement inexplicable, je crus qu'il y avoit ici une faute d'impression, & qu'il falloit mettre *laisser le meilleur & prendre le pire.* Mais je n'ai pas été long-tems sans m'appercevoir que cette correction n'étoit nullement nécessaire; & que par *les meilleurs* & *les pires*, il faut entendre ici des *personnes*, ceux qui sont les plus habiles, les plus dignes d'estime, comme *Corneille*; & ceux qui sont les moins habiles, comme *Chapelain*, &c. ce qu'on pourroit expliquer par une espece d'allusion à ce mot de l'Evangile, *l'un sera pris, & l'autre laissé.* Je ne prétens pas que la Bruyere ait eu cette allusion dans l'esprit: mais je m'en sers pour faire mieux comprendre à ses Lecteurs le sens d'une expression qui paroît d'abord assez obscure.

Romaines, à *Rhoé* de danſer au théâtre, à *Roſcie* & à *Nerine* de repréſenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace ſuites d'une trop grande puiſſance, avoient ôté aux Romains le goût du ſecret & du myſtere. Ils ſe plaiſoient à faire du théâtre public celui de leurs amours : ils n'étoient point jaloux de l'amphitéâtre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtreſſes. Leur goût n'alloit qu'à laiſſer voir qu'ils aimoient, non pas une belle perſonne, ou une excellente Comédienne, mais une Comédienne. CHAP. XII.

* Rien ne découvre mieux dans quelle diſpoſition ſont les hommes à l'égard des Sciences & des Belles-Lettres, & de quelle utilité ils les croyent dans la République, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils ſe forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'Art ſi méchanique ni de ſi vile condition, où les avantages ne ſoient plus ſûrs, plus prompts & plus ſolides. Le Comédien couché dans ſon caroſſe jette de la boue au viſage de CORNEILLE qui eſt à pied. Chez pluſieurs, ſavant & pédant ſont ſynonimes. Sou-

Des Jugemens. Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

* Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les Savans, à qui ils ôtent les manieres du monde, le savoir-vivre, l'esprit de societé, & qu'ils renvoyent ainsi dépouillés à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule ; & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Savans. S'ils alléguent en leur faveur les noms d'ESTRE'ES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LAMOIGNON, SCUDERY *, PELISSON, & de tant d'autres Personnages également doctes & polis, s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDE', de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de Princes qui ont sû join-

* Mlle. Scudery.

joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances, & l'Atticisme des Grecs, & l'Urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers; & s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, & se donner seulement la peine de douter, si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les Sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fonds pour la politesse dans les manieres : il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

* Il est savant, dit un Politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garde-robe; & il a raison : OSSAT, XIMENES, RICHELIEU étoient savans, étoient-ils habiles? ont-il passé pour de bons Ministres? Il sait le Grec, continue l'homme d'Etat, c'est un Grimaud, c'est un Philosophe. Et en effet, une Fruitiere à Athenes selon

les

Des Jugemens. les apparences parloit Grec, & par cette raiſon étoit Philoſophe. Les BIGNONS, les LAMOIGNONS, étoient de purs Grimauds : qui en peut douter? ils ſavoient le Grec. Quelle viſion, quel délire au grand, au ſage, au judicieux ANTONIN de dire, *qu'alors les Peuples ſeroient heureux, ſi l'Empereur philoſophoit, ou ſi le Philoſophe ou le Grimaud venoit à l'Empire.*

Les Langues ſont la clef ou l'entrée des Sciences, & rien davantage : le mépris des unes tombe ſur les autres. Il ne s'agit point ſi les Langues ſont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais ſi elles ſont groſſieres ou polies, ſi les Livres qu'elles ont formés, ſont d'un bon ou d'un mauvais goût. Suppoſons que notre Langue pût un jour avoir le ſort de la Grecque & de la Latine, ſeroit-on pédant quelques ſiécles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE OU LA FONTAINE.

* Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'eſt un Bel-Eſprit : vous dites auſſi de celui qui travaille une poutre, il eſt Charpentier ; & de celui qui refait un mur, il eſt Maçon. Je vous de-

ade quel eſt l'attelier où travaille mme de métier, ce Bel-Eſprit ? eſt ſon enſeigne ? à quel habit onnoît-on ? quels ſont ſes outils ? le coin, ſont-ce le marteau ou ime ? où fend-il, où coigne-t-il uvrage, où l'expoſe-t-il en ven- n Ouvrier ſe pique d'être Ou- Euripile ſe pique t-il d'être Bel- ? s'il eſt tel, vous me peignez , qui met l'eſprit en roture, une ile & méchanique, à qui ni ce beau, ni ce qui eſt eſprit, ne ent s'appliquer ſérieuſement; & vrai qu'il ne ſe pique de rien, je ntends, c'eſt un homme ſage & de l'eſprit. Ne dites vous pas du Savantaſſe, il eſt Bel-Eſ- & ainſi du mauvais Poëte ? Mais nême, vous croyez-vous ſans eſprit ? & ſi vous en avez, c'eſt oute de celui qui eſt beau & nable, vous voilà donc un Bel- : ou s'il s'en faut peu que vous niez ce nom pour une injure, uez, j'y conſens, de le donner pile, & d'employer cette ironie e les ſots ſans le moindre diſcer- it, ou comme les ignorans qu'el- le

Des Jugemens.

le console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'Imprimeur, d'Imprimerie : qu'on ne se hazarde plus de me dire, vous écrivez si bien, *Antisthene*, continuez d'écrire : ne verrons nous point de vous un *in-folio* ? Traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un Ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajouter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, & qui sera Livre. *Berylle* tombe en syncope à la vûe d'un chat, & moi à la vûe d'un Livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire : dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien : ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? Le vil Praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Ma-

Magiſtrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient Commis ; & bien-tôt plus riche que ſon Maître, il le laiſſe dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes : BB** à vendre en bouteille l'eau de la riviere. * Un autre Charlatan arrive ici de de-là les Monts avec une malle, il n'eſt pas déchargé, que les penſions courent ; & il eſt prêt de retourner d'où il arrive, avec des mulets & des fourgons. *Mercure* eſt *Mercure*, & rien davantage, & l'or ne peut payer ſes médiations & ſes intrigues : on y ajoute la faveur & les diſtinctions. Et ſans parler que des gains licites, on paye au Thuillier ſa thuille, & à l'Ouvrier ſon tems & ſon ouvrage : paye-t-on à un Auteur ce qu'il penſe & ce qu'il écrit ? & s'il penſe très-bien, le paye-t-on très-largement ? ſe meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penſer & d'écrire juſte ? Il faut que les hommes ſoient habillés, qu'ils ſoient raſés, il faut que retirés dans leurs maiſons ils ayent une porte qui ferme bien : eſt-il néceſſaire qu'ils ſoient inſtruits ? Folie, ſimplicité, imbécillité, continue

CHAP. XII.

Des Jugemens.

grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles Loix & un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques Peuples.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la Raison, & les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

* Ce Prélat se montre peu à la Cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes, il ne joue ni à grande ni à petite prime, il n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles, il n'est point homme de cabale, & il n'a point l'esprit d'intrigue : toujours dans son Evêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole, & à l'édifier par son exemple : il consume son bien en des aumônes, & son corps par la pénitence : il n'a que l'esprit de régularité ; & il est imitateur du zéle & de la piété des Apôtres. Les tems sont changés ; & il est menacé sous ce Régne d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain ca-

caractère & d'une profession sérieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligés à faire dire d'eux, qu'ils jouent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes; & qu'à les voir si plaisans & si agréables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers & si sévéres: oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manieres de la politesse dont ils se piquent; qu'elle assortit au contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures différentes, & qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque?

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & premiere vûe: il y a un intérieur, & un cœur qu'il faut approfondir: le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, & forcés même par le tems & les occasions, que la vertu parfaite, & le

Des Jugemens. le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

Fragment. » * .... Il disoit que l'esprit » dans cette belle personne étoit un » diamant bien mis en œuvre ; & continuant de parler d'elle : c'est, ajoutoit-il, comme une nuance de raison & d'agrément qui occupe les » yeux & le cœur de ceux qui lui parlent, on ne sait si on l'aime ou si on » l'admire : il y a en elle de quoi faire » une parfaite amie, il y a aussi de » quoi vous mener plus loin que l'amitié : trop jeune & trop fleurie » pour ne pas plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne » tient compte aux hommes que de » leur mérite, & ne croit avoir que » des amis. Pleine de vivacités & capable de sentimens elle surprend & » elle interesse ; & sans rien ignorer » de ce qui peut entrer de plus délicat & de plus fin dans les conversations, elle a encore ces saillies heureuses qui entr'autres plaisirs qu'elles font, dispensent toujours de la » replique. Elle vous parle comme » celle qui n'est pas savante, qui doute & qui cherche à s'éclaircir, &

» elle

» elle vous écoute comme celle qui
» ſait beaucoup, qui connoît le prix
» de ce que vous lui dites, & auprès
» de qui vous ne perdez rien de ce qui
» vous échappe. Loin de s'appliquer
» à vous contredire avec eſprit, &
» d'imiter *Elvire* qui aime mieux paſ-
» ſer pour une femme vive, que mar-
» quer du bon ſens & de la juſteſſe,
» elle s'approprie vos ſentimens, elle
» les croit ſiens, elle les étend, elle
» les embellit, vous êtes content de
» vous d'avoir penſé ſi bien & d'avoir
» mieux dit encore que vous n'aviez
» cru. Elle eſt toujours au-deſſus de la
» vanité, ſoit qu'elle parle, ſoit qu'el-
» le écrive : elle oublie les traits où il
» faut des raiſons, elle a déja com-
» pris que la ſimplicité eſt éloquente.
» S'il s'agit de ſervir quelqu'un & de
» vous jetter dans les mêmes intérêts,
» laiſſant à Elvire les jolis diſcours &
» les belles lettres qu'elle met à tous
» uſages, *Artenice* n'emploie auprès
» de vous que la ſincérité, l'ardeur,
» l'empreſſement & la perſuaſion. Ce
» qui domine en elle c'eſt le plaiſir de
» la lecture, avec le goût des perſon-
» nes de nom & de réputation, moins

Des Jugemens.

» pour en être connue que pour les
» connoître. On peut la louer d'avan-
» ce de toute la sagesse qu'elle aura
» un jour, & de tout le mérite qu'elle
» se prépare par les années, puis-
» qu'avec une bonne conduite elle a
» de meilleures intentions, des prin-
» cipes sûrs, utiles à celles qui sont
» comme elle exposées aux soins &
» à la flatterie ; & qu'étant assez par-
» ticuliere sans pourtant être farou-
» che, ayant même un peu de pen-
» chant pour la retraite, il ne lui sau-
» roit peut-être manquer que les oc-
» casions, ou ce qu'on appelle un
» grand théâtre pour y faire briller
» toutes ses vertus.

* Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être négligée, & sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté & de sa jeunesse. Une grace naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions : il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. De même un homme de bien est respectable par lui même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa

per-

personne plus grave, & sa vertu plus spécieuse. Un air réformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relevent pas le mérite, ils le fardent, & font peut-être qu'il est moins pur, & moins ingénu.

CHAP. XII.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent, & dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle ; & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de réputation, s'il est chagrin & austere, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu, & la leur rend suspecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuse : s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieusement, avoir des vûes sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

Des Jugemens.

* La physionomie n'est pas une régle qui nous soit donnée pour juger des hommes ; elle nous peut servir de conjecture.

* L'air spirituel est dans les hommes, ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes, ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature ! Combien de tems, de régles, d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on sait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on pense, jetter autant de force, de vivacité, de passion & de persuasion dans un Discours étudié & que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement & sans préparation dans les entretiens les plus familiers.

* Ceux qui sans nous connoître assez,

ſez, penſent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'eſt pas nous qu'ils attaquent, c'eſt le fantôme de leur imagination. CHAP. XII.

* Il y a de petites régles, des devoirs, des bienſéances attachées aux lieux, aux tems, aux perſonnes, qui ne ſe devinent point à force d'eſprit, & que l'uſage apprend ſans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils ſoient aſſez inſtruits, c'eſt en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux, c'eſt vouloir un jour être détrompé.

* Je ne ſai s'il eſt permis de juger des hommes par une faute qui eſt unique; & ſi un beſoin extrême, ou une violente paſſion, ou un premier mouvement tirent à conſéquence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des perſonnes, eſt ſouvent la vérité.

Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ſes paroles, on eſt expoſé à dire en moins d'une heure le oui & le non ſur une même choſe, ou ſur une même perſonne, déterminé ſeulement par un eſprit de

ſocieté & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci & celui-là qui en parlent différemment.

* Un homme partial eſt expoſé à de petites mortifications; car comme il eſt également impoſſible que ceux qu'il favoriſe ſoient toujours heureux ou ſages, & que ceux contre qui il ſe déclare ſoient toujours en faute ou malheureux, il naît de-là qu'il lui arrive ſouvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais ſuccès de ſes amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquiérent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme ſujet à ſe laiſſer prévenir, s'il oſe remplir une Dignité ou Séculiere ou Eccléſiaſtique, eſt un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'eſt chargé d'une harangue, un ſourd qui juge d'une ſymphonie: foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la miſére de la prévention. Il faut ajouter qu'elle eſt un mal déſeſperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déſerter les égaux, les inférieurs, les parens, les amis, juſqu'aux Médecins: ils ſont bien éloignés

gnés de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remédes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge & l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie, & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît : ce sont eux aussi qui l'empoisonnent & qui le tuent.

* La régle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement & distinctement, est assez belle & assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs & de nos manieres, que l'indignité & le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

- Du même fonds dont on néglige un homme de mérite, l'on sait encore admirer un sot.

* Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

* Un

Des Jugemens.

* L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoique dans une diſtance inégale de ces deux extrêmes.

La diſtance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & eſt ſur le point de diſparoître.

L'habile homme eſt celui qui cache ſes paſſions, qui entend ſes intérêts, qui y ſacrifie beaucoup de choſes, qui a ſû acquerir du bien, ou en conſerver.

L'honnête homme eſt celui qui ne vole pas ſur les grands chemins, & qui ne tue perſonne, dont les vices enfin ne ſont pas ſcandaleux.

On connoît aſſez qu'un homme de bien eſt honnête homme, mais il eſt plaiſant d'imaginer que tout honnête homme n'eſt pas homme de bien.

L'homme de bien eſt celui qui n'eſt ni un ſaint ni un dévot*, & qui s'eſt peiné à n'avoir que de la vertu.

* Faux dévot.

* Talent, goût, eſprit, bon ſens; choſes différentes, non incompatibles.

Entre le bon ſens & le bon goût il y a la différence de la cauſe à ſon effet.

En-

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à sa partie. CHAP. XII.

Appellerai-je homme d'esprit, celui qui borné & renfermé dans quelque Art, ou même dans une certaine Science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de-là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal, un Musicien, par exemple, qui après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus sans cet instrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose, & dont il n'est plus permis de rien attendre?

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu, pourroit-on me le définir? Ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté pour jouer l'ombre ou les échecs? & s'il en faut, pourquoi voit-on des imbécilles qui y excellent, & de très-beaux génies qui n'ont pû même atteindre la médiocrité, à qui une piece ou une carte dans les mains, troublent la vûe, & fait perdre contenance?

Des Jugemens. Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire, c'est le modéle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légéreté, qu'élégance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation : il prend un mot pour un autre, & il ne juge de la bonté de sa piece que par l'argent qui lui en revient, il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE, de POMPE'E, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roi, & un grand Roi, il est Politique, il est Philosophe : il entreprend de faire parler des Héros, de les faire agir : il peint les Romains : ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers, que dans leur Histoire.

* Voulez-vous quelque autre prodige : concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, &

tout

tout d'un coup violent, colere, fougeux, capricieux. Imaginez-vous un homme ſimple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de ſe recueillir, ou plutôt de ſe livrer à un génie, qui agit en lui, j'oſe dire, ſans qu'il y prenne part, & comme à ſon inſçû, quelle verve ! qu'elle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même perſonne, me direz-vous ? Oui, du même, de *Theodas*, & de lui ſeul. Il crie, il s'agite, il ſe roule à terre, il ſe releve, il tonne, il éclate ; & du milieu de cette tempête il ſort une lumiere qui brille, qui réjouït : diſons-le ſans figure, il parle comme un fou, & penſe comme un homme ſage : il dit ridiculement des choſes vraies, & follement des choſes ſenſées & raiſonnables : on eſt ſurpris de voir naître & éclore le bon ſens du ſein de la bouffonerie, parmi les grimaces & les contorſions : qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne ſait : ce ſont en lui comme deux ames qui ne ſe connoiſſent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou

CHAP. XII.

Des Jugemens. ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, & dans le fonds assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tous différens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme dans Theodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.

* Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & chéri partout où il se trouve, est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pû réduire à l'estimer : tel autre au contraire, prophête dans son pays, jouït d'une vogue qu'il a parmi les siens, & qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare & singulier, qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi tou-

toutes les fois qu'il ſort, & qu'il ne porte nulle part.

* Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ſes amis lui pardonnent-ils un mérite naiſſant, & une premiere vogue qui ſemble l'aſſocier à la gloire dont ils ſont déja en poſſeſſion. L'on ne ſe rend qu'à l'extrêmité, & après que le Prince s'eſt déclaré par les récompenſes : tous alors ſe rapprochent de lui ; & de ce jour-là ſeulement il prend ſon rang d'homme de mérite.

* Nous affectons ſouvent de loüer avec exagération des hommes aſſez médiocres, & de les élever, s'il ſe pouvoit, juſqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous ſommes las d'admirer toujours les mêmes perſonnes, ou parce que leur gloire ainſi partagée offenſe moins notre vûe ; & nous devient plus douce & plus ſupportable.

* L'on voit des hommes que le vent de la faveur pouſſe d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vûe, & font leur route : tout leur rit, tout leur ſuccéde,

Des Jugemens.

de, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassés & félicités. Il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied : la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'est le Public, où ces gens échouent.

* Il est ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autrui, seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits; & celui qui écrit l'Histoire de son Pays ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siécles traite toute autre doctrine, de Science triste, vaine & inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du Géometre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine maniere & en faire des leçons, qui en manque pour voir

qu'il

qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance : il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égare, & fait que l'homme illustre parle comme un sot. CHAP. XII.

* *Herille*, soit qu'il parle, qu'il harangue, ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au Prince des Philosophes, que le vin enyvre, & à l'Orateur Romain que l'eau le tempére. S'il se jette dans la Morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui assure que la Vertu est aimable, le Vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude. Les choses les plus communes, les plus triviales, & qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sait : il veut citer.

* C'est souvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour sien : il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit, ou qui se croyent tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rap-

Des Jugemens. rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de savoir : il est dit avec plus d'insinuation, & reçu avec moins de jalousie : personne n'en souffre : on rit s'il faut rire ; & s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient : » Quels bizarres portraits nous fait ce » Philosophe ! quelles moeurs étran- » geres & particulieres ne décrit-il » point ! Où a-t-il rêvé, creusé, ras- » semblé des idées si extraordinaires ? » quelles couleurs, quel pinceau ! ce » sont des chiméres. » Ils se trompoient : c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel : on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes ; & blâmoit les moeurs qui étoient mauvaises.

* Celui qui est riche par son savoir-faire, connoît un Philosophe, ses préceptes, sa morale & sa conduite ; & n'imaginant pas dans tous

les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur : Je le plains, je le tiens échoué ce rigide Censeur, il s'égare & il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune : & selon ses principes il raisonne juste.

Je pardonne, dit *Antistius*, à ceux que j'ai loués dans mon Ouvrage, s'ils m'oublient : qu'ai-je fait pour eux ? ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celui d'être corrigés : mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il suit de-là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoute ce Philosophe, envier ou refuser à mes Ecrits leur récompense : on ne sauroit en diminuer la réputation ; & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser ?

* Il est bon d'être Philosophe, il n'est guéres utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un

Des Jugemens.

de Philoſophe : ce ſera toujours lui dire une injure, juſqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement ; & en reſtituant à un ſi beau nom ſon idée propre & convenable, de lui concilier toute l'eſtime qui lui eſt dûe.

* Il y a une Philoſophie qui nous éleve au-deſſus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands & que les puiſſans, qui nous fait négliger les poſtes, & ceux qui les procurent, qui nous exempte de deſirer, de demander, de prier, de ſolliciter, d'importuner ; & qui nous ſauve même l'émotion & l'exceſſive joie d'être exaucés. Il y a une autre Philoſophie qui nous ſoumet & nous aſſujettit à toutes ces choſes en faveur de nos proches ou de nos amis : c'eſt la meilleure.

* C'eſt abréger & s'épargner mille diſcuſſions, que de penſer de certaines gens, qu'ils ſont incapables de parler juſte, & de condamner ce qu'ils diſent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

Nous n'approuvons les autres que

par

par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; & il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soi. CHAP. XII.

* Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds & insupportables, sont chez nous comme dans leur centre, ils ne pesent plus, on ne les sent pas. Tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La sage conduite roule sur deux pivots, le passé & l'avenir. Celui qui a la mémoire fidelle & une grande prévoyance, est hors du péril de censurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonstances, où elle lui sera un jour inévitable.

* Le Guerrier & le Politique non plus que le Joueur habile, ne font pas

Des Jugemens.

arrêts nous déchargent & nous renvoyent absous, qui sont infirmés par la voix du peuple.

* Un homme est fidéle à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, personne ne le loue, ni ne le désaprouve, on n'y pense pas : tel autre y revient après les avoir négligées dix années entieres, on se récrie, on l'exalte, cela est libre : moi je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs & je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres.

* Tels sont oubliés dans la distribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoi les oublier*, qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire, *pourquoi s'en souvenir*. D'où vient cette contrarieté ? Est-ce du caractère de ces personnes ou de l'incertitude de nos jugemens, ou même de tous les deux ?

* On dit communément après un tel, qui sera Chancelier ? qui sera Primat des Gaules ? qui sera Pape ? On va plus loin : chacun selon ses souhaits ou son caprice fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux & plus

plus caducs que celui qui est en place : & comme il n'y a pas de raison qu'une Dignité tue celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

* La disgrace éteint les haines & les jalousies. Celui là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne : il seroit un Héros impunément.

* Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ni le fer ni le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemi que BAYARD & MONTREVEL †, c'est un bravache, on en plaisante : il n'a plus de quoi être un Héros.

Je me contredis, il est vrai : accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens, je ne dis pas de différens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment.

* Il ne faut pas vingt années ac-

† Ma[rquis] de M[on]trevel Com[missaire] Gen. L. C[olonel] Lieut[enant] Gen.

Des Jugemens. complies pour voir changer les hommes d'opinion ſur les choſes les plus ſérieuſes, comme ſur celles qui leur ont paru les plus ſûres & les plus vrayes. Je ne hazarderai pas d'avancer que le feu en ſoi & indépendamment de nos ſenſations, n'a aucune chaleur, c'eſt-à-dire, rien de ſemblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à ſon approche, de peur que quelque jour il ne devienne auſſi chaud qu'il a jamais été. J'aſſurerai auſſi peu qu'une ligne droite tombant ſur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque choſe de plus ou de moins, je ne ſois raillé de ma propoſition. Ainſi dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France, VAUBAN eſt infaillible, on n'en appelle point; qui me garantiroit que dans peu de tems on n'inſinuera pas que même ſur le ſiége, qui eſt ſon fort & où il décide ſouverainement, il erre quelquefois, ſujet aux fautes comme *Antiphile*?

* Si vous en croyez des perſonnes aigries l'une contre l'autre, & que la paſ-

passion domine, l'homme docte est un *Savantasse*, le Magistrat un Bourgeois ou un Praticien, le Financier un *Maltotier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre* : mais il est étrange que de si mauvais noms que la colere & la haine ont sû inventer, deviennent familiers ; & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est, ose s'en servir. CHAP XII.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, surtout lorsque les ennemis commencent à fuir, & que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un siége à paroître en cent endroit pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du Général de peur de les suivre, & à chercher les occasions, plutôt que de les attendre & les recevoir : votre valeur seroit-elle fausse ?

* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, & où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner

Des Jugemens.

qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, & que la gloire qu'ils préférent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point.

* Ceux qui ni Guerriers ni Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour, qui ne font pas un siége, mais qui y assistent, ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes & du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre & le succès d'une attaque qu'ils entrevoyent : la résistance continue, les pluyes surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons & l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; quelles extrémités! on perd courage, on murmure. Est-ce un si grand inconvénient que de lever un siége? Le salut de l'Etat dépend-il d'une Citadelle de plus ou de moins? Ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel qui

qui ſemble ſe déclarer contre nous, & remettre la partie à un autre tems? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils oſoient dire, l'opiniâtreté du Général qui ſe roidit contre les obſtacles, qui s'anime par la difficulté de l'entrepriſe, qui veille la nuit & s'expoſe le jour pour la conduire à ſa fin. A-t-on capitulé, ces hommes ſi découragés relevent l'importance de cette conquête, en prédiſent les ſuites, exagerent la néceſſité qu'il y avoit de la faire, le péril & la honte qui ſuivoient de s'en déſiſter, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible : ils reviennent avec la Cour, paſſent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardés de la Bourgeoiſie qui eſt aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils ſe croyent braves : revenus chez eux ils vous étourdiſſent de flancs, de redans, de ravelins, de fauſſe-braye, de courtines, & de chemin couvert : ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portés, & où *il ne laiſſoit pas d'y avoir du péril*, des hazards qu'ils ont couru à leur re-

CHA XII

Des Jugemens.

retour d'être pris ou tués par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvénient du monde, que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue. Il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne lui ôte rien : mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espece de honte & de ridicule, s'exposent par de longs & souvent d'inutiles discours à en courir tout le risque.

* Ceux qui employent mal leur tems sont les premiers à se plaindre de sa brieveté. Comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, & souvent à ne rien faire : ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de tems, cela va loin à la fin d'une longue vie : & si le mal est encore

core plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde, d'une chose si précieuse, & dont l'on se plaint qu'on n'a point assez.

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'èn étonnent, mais qui sont entierement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plûpart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, & se répandent en tant d'actions, & d'exercices, où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense : cet éloge même est devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au-dessus du chien, ou du cheval.

* A quoi vous divertissez-vous? à quoi passez-vous le tems? vous demandent les sots & les gens d'esprit. Si je replique que c'est à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à en-

Des Jugemens.

entendre, & à avoir la ſanté, le repos, la liberté, ce n'eſt rien dire : Les ſolides biens, les grands biens, les ſeuls biens ne ſont pas comptés, ne ſe font pas ſentir : Jouez-vous ? maſquez-vous ? il faut répondre.

Eſt-ce un bien pour l'homme que la liberté, ſi elle peut être trop grande & trop étendue, telle enfin qu'elle ne ſerve qu'à lui faire déſirer quelque choſe, qui eſt d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'eſt pas oiſiveté, c'eſt un uſage libre du tems, c'eſt le choix du travail & de l'exercice : être libre en un mot n'eſt pas ne rien faire, c'eſt être ſeul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce ſens que la liberté !

* CESAR n'étoit point trop vieux pour penſer à la conquête de l'Univers (*a*) : il n'avoit point d'autre béatitude à ſe faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom après ſa mort : né fier, ambitieux, & ſe portant bien comme il faiſoit, il ne pouvoit mieux em-

(*a*) V. les penſées de M. Paſcal, Chap. 31. où il dit le contraire.

employer son tems qu'à conquerir le Monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si sérieux : il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plutôt rompu son entreprise. CHAP. XII.

* UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNE' DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITE' DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRE' A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITE'S, ET PAR UNE VERTU ANTICIPE'E, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES (b) DE L'ETRE QUE LES AUTRES HOMMES.

* Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, & ne fait presque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches ; & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siécles si reculés ? Mais si l'on juge par le

(b) Contre la maxime latine & triviale, *Heroum Filii noxæ.*

Des Jugemens.

le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les Arts, dans les Sciences, dans la Nature, & j'ose dire dans l'Histoire! quelles découvertes ne fera-t-on point! quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la Terre, dans les Etats & dans les Empires! quelle ignorance est la nôtre! & quelle légere expérience que celle de six ou sept mille ans.

* Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire sa Cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

* Le monde est pour ceux qui suivent les Cours ou qui peuplent les Villes. La nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne : eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

* Pourquoi me faire froid, & vous plaindre sur ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours?

urs ? êtes-vous vicieux, ô *Thra-* CHAP. XII.
? ? je ne le savois pas, & vous me
prenez : ce que je sai est que vous
tes plus jeune.

ɛr vous qui voulez être offensé per-
nellement de ce que j'ai dit de
lques Grands, ne criez vous point
la blessure d'un autre ? Etes-vous
laigneux, mal-faisant, mauvais
isant, flatteur, hypocrite ? je l'i-
rois, & ne pensois pas à vous ; j'ai
lé des Grands.

¶ L'esprit de modération & une
taine sagesse dans la conduite,
sent les hommes dans l'obscurité :
eur faut de grandes vertus pour
connus & admirés, ou peut-être
grands vices.

¶ Les hommes sur la conduite des
nds & des petits indifféremment,
t prévenus, charmés, enlevés par
éussite : il s'en faut peu que le cri-
heureux ne soit loué comme la
tu même, & que le bonheur ne
ne lieu de toutes les vertus. C'est
noir attentat, c'est une sale &
euse entreprise, que celle que le
cès ne sauroit justifier.

¶ Les hommes séduits par de bel-
les

Des Jugemens.

les apparences & de ſpécieux prétextes, goûtent aiſément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardieſſe ou par la nouveauté que l'on lui impute, ils y ſont déja accoutumés, & n'en attendent que le ſuccès, lorſque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance & ſans nulle crainte de ſe tromper, qu'il étoit téméraire & ne pouvoit réüſſir.

* Il y a de tels projets d'un ſi grand éclat & d'une conſéquence ſi vaſte, qui font parler les hommes ſi longtems, qui font tant eſperer ou tant craindre, ſelon les divers intérêts des peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y ſont commiſes. Il ne peut pas avoir paru ſur la Scéne avec un ſi bel appareil, pour ſe retirer ſans rien dire : quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la ſuite de ſon entrepriſe, il faut qu'il l'entame : le moindre mal pour lui, eſt de la manquer.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ſes vûes & ſes projets, admirez

rez ſa conduite, exagerez ſon habileté à ſe ſervir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ſes fins : ſi ſes fins ſont mauvaiſes, la prudence n'y a aucune part ; & où manque la prudence, trouvez la grandeur ſi vous le pouvez. CHAP. XII.

Un ennemi eſt mort, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, deſtinée à paſſer le Rhin ; il ſavoit la guerre, & ſon expérience pouvoit être ſecondée de la fortune ; quels feux de joie a-t-on vûs, quelle fête publique ? il y a des hommes au contraire naturellement odieux, & dont l'averſion devient populaire : ce n'eſt point préciſément par les progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout treſſaille, juſqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en eſt délivrée.

* O tems ! ô mœurs ! s'écrie *Heraclite*, ô malheureux ſiécle ! ſiécle rempli de mauvais exemples, où la vertu ſouffre, où le crime domine, où il triomphe ! Je veux être un *Lycaon*, un *Ægiſte*, l'occaſion ne peut être meil-

Des Jugemens. meilleure, ni les conjonctures plus favorables, si je desire du moins de fleurir & de prosperer. Un homme dit, je passerai la mer, je dépouillerai mon Pere de son Patrimoine, je le chasserai lui, sa femme, son héritier; de ses Terres & de ses Etats: & comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender, c'étoit le ressentiment de plusieurs Rois qu'il outrage en la personne d'un seul Roi, mais ils tiennent pour lui: ils lui ont presque dit; passez la mer, dépouillez votre pere; montrez à tout l'Univers qu'on peut chasser un Roi de son Royaume, ainsi qu'un petit Seigneur de son Château, ou un Fermier de sa métairie, qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers & nous, nous sommes las de ces distinctions: apprenez au monde que ces Peuples que Dieu a mis sous nos pieds, peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un Etranger; & qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux & de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs, & une ame tranquille? Il n'y a point de Char-

Charges qui n'ayent leurs priviléges : il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre : la Dignité Royale seule n'a plus de priviléges, les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul toujours bon & magnanime ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se liguent comme pour se venger de lui, & de l'appui qu'il donne à une cause qui lui est commune : l'esprit de pique & de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur, de la Religion, & de leur Etat, est-ce assez ? à leur intérêt personnel & domestique : il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs droits comme héréditaires, enfin dans tout, l'homme l'emporte sur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe, se délivroit lui-même (4) d'un fatal ennemi, alloit jouïr de la gloire d'avoir détruit un grand Empire : il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nés arbitres & médiateurs temporisent ; & lorsqu'ils pourroient avoir déja employé utilement leur

(4) *Le Turc.*

Des Jugemens.

leur médiation, ils la promettent. O pastres, continue Heraclite, O rustres qui habitez sous le chaume & dans les cabanes, si les événemens ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards & de loups-cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, & à boire de l'eau de vos cîternes.

§ * Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géans, comme des pieces rares dont il faut acheter la vûe, dès que vous allez jusques à huit pieds, qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* & de l'*éminence*, qui est tout ce qu'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel, & qui voyent les nuages se former au-dessous d'elles, especes d'animaux glorieux & superbes, qui méprisez toute autre espece, qui ne faites pas même comparaison avec l'Elephant & la Baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite*. Ne dites-vous pas en commun pro-

ver-

verbe, *des loups raviſſans, des lions* CHAP. XII.
furieux, malicieux comme un ſinge : & vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner ſans ceſſe à mes oreilles, *l'homme eſt un animal raiſonnable* : qui vous a paſſé cette définition ? ſont-ce les loups, les ſinges, & les lions, ou ſi vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'eſt déja une choſe plaiſante, que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur : laiſſez-les un peu ſe définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous ſerez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légeretés, de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au-deſſous de la taupe & de la tortue, qui vont ſagement leur petit train, & qui ſuivent, ſans varier, l'inſtinct de leur nature : mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui eſt fort léger, & qui fait une belle deſcente ſur la perdrix, voilà un bon oiſeau ; & d'un lévrier, qui prend un lievre corps à corps, c'eſt un bon lévrier : je conſens auſſi que vous diſiez d'un homme qui court le ſanglier,

Des Jugemens.

glier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'abboyent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites, voilà de sots animaux, & vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand païs se sont assemblés par milliers dans une plaine, & qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettés avec fureur les uns sur les autres, & ont joué ensemble de la dent & de la griffe, que de cette mêlée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur; ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais oüi parler? & si les loups en faisoient de même, quels hurlemens, quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi & à anéantir leur propre espece; ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité

de

de ces pauvres bêtes? Vous avez déja en animaux raisonnables, & pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres & les cimeterres, & à mon gré fort judicieusement, car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête : au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges playes d'où peut couler votre sang jusqu'à la derniere goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien encheri sur cette vieille maniere de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine : vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos

CHAP. XII.

Des Jugemens.

toîts, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlevent les voûtes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant & la nourrice; & c'est là encore où *gist* la gloire, elle aime le *remue-menage*, & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, & dans les bonnes régles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, & qui me fait souvenir de ces quatre puces célébres que montroit autrefois un charlatan subtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre: il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouilleres, la lance sur la cuisse, rien ne leur manquoit, & en cet équipage elles alloient par sauts & par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos*, pourquoi non, une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps? elle en seroit plus au large: si cet homme avoit la vûe assez subtile pour vous découvrir quelque part sur

la

la terre avec vos armes offenſives & défenſives, que croyez-vous qu'il penſeroit de petits marmouzets ainſi équipés, & de ce que vous appellez Guerre, Cavalerie, Infanterie, un mémorable ſiége, une fameuſe journée. N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre choſe parmi vous? le monde ne ſe diviſe-t-il plus qu'en Régimens, & en Compagnies? tout eſt-il devenu bataillon ou eſcadron? *Il a pris une ville, il en a pris une ſeconde, puis une troiſiéme, il a gagné une bataille, deux batailles: il chaſſe l'ennemi, il vainc ſur mer, il vainc ſur terre*: eſt-ce de quelques-uns de vous autres, eſt-ce d'un géant, d'un *Athos* que vous me parlez? Vous avez ſur-tout un homme pâle & livide qui n'a pas ſur ſoi dix onces de chair, & que l'on croiroit jetter à terre du moindre ſouffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combuſtion, il vient de pêcher en eau trouble une Iſle toute entiere: ailleurs à la vérité, il eſt battu & pourſuivi: mais il ſe ſauve par les *marais*; & ne veut écouter ni paix ni treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il ſavoit faire,

CHAP. XII.

Des Jugemens.

re, il a mordu le ſein de ſa nourrice; elle en eſt morte, la pauvre femme; je m'entens, il ſuffit. En un mot il étoit né Sujet, & il ne l'eſt plus, au contraire il eſt le Maître; & ceux qu'il a domptés & mis ſous le joug, vont à la charrue & labourent de bon courage: ils ſemblent même appréhender les bonnes gens, de pouvoir ſe délier un jour & de devenir libres, car ils ont étendu la courroie & allongé le fouet de celui qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur ſervitude: ils lui font paſſer l'eau pour ſe faire d'autres Vaſſaux & s'acquerir de nouveaux domaines: il s'agit, il eſt vrai, de prendre ſon pere & ſa mere par les épaules, & de les jetter hors de leur maiſon; & ils l'aident dans une ſi honnête entrepriſe. Les gens de delà l'eau & ceux en deçà ſe cottiſent & mettent chacun du leur, pour ſe le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable: les *Pictes* & les *Saxons* impoſent ſilence aux *Bataves*, & ceux-ci aux *Pictes* & aux *Saxons*, tous ſe peuvent vanter d'être ſes humbles eſclaves, & autant qu'ils le ſouhaitent. Mais qu'entends-je de certains per-

personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des Comtes ou des Marquis dont la terre fourmille, mais des Princes & des Souverains, ils viennent trouver cet homme dés qu'il a siflé, ils se découvrent dès son antichambre, & ils ne parlent que quand on les interroge : sont-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préséances, & qui consument pour les régler, les mois entiers dans une Diette ? Que fera ce nouvel *Archonte* pour payer une si aveugle soumission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne : si l'ennemi fait un siége, il doit le lui faire lever, & avec honneur : à moins que tout l'Océan ne soit entre lui & l'ennemi, il ne sauroit moins faire en faveur de ses Courtisans. *César* lui-même ne doit-il pas en venir grossir le nombre ? il en attend du moins d'importans services : car ou l'Archonte échouera avec ses alliés, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir, ou s'il réussit & que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses alliés jaloux de la Religion & de la

Des Jugemens. puissance de *César* pour fondre sur lui, pour lui enlever, l'*Aigle*, & le réduire lui & son héritier à la *fasce d'argent* & aux païs héréditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont livrés à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope (5) ne leur diroit-il pas, *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur : elle se refugie auprès de la bête, qui lui fait parler d'accommodement & la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*

(5) Ici la Bruyere raisonne plutôt en Poëte qu'en Historien.

CHAPITRE XIII.

De la Mode.

CHAP. XIII.

UNE chose folle & qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé & la conscience. La vian-

viande noire eſt hors de mode, & par cette raiſon inſipide : ce ſeroit pécher contre la mode que de guérir de la fievre par la ſaignée : de même l'on ne mourroit plus depuis long-tems par *Théotime* : ſes tendres exhortations ne ſauvoient plus que le peuple ; & Théotime a vû ſon ſucceſſeur. CHAP. XIII.

* La curioſité n'eſt pas un goût pour ce qui eſt bon ou ce qui eſt beau, mais pour ce qui eſt rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'eſt pas un attachement à ce qui eſt parfait, mais à ce qui eſt couru, à ce qui eſt à la mode. Ce n'eſt pas un amuſement, mais une paſſion, & ſouvent ſi violente, qu'elle ne céde à l'amour & à l'ambition que par la petiteſſe de ſon objet. Ce n'eſt pas une paſſion qu'on a généralement pour les choſes rares & qui ont cours, mais qu'on a ſeulement pour une certaine choſe qui eſt rare, & pourtant à la mode.

Le Fleuriſte a un jardin dans un Fauxbourg, il y court au lever du Soleil, & il en revient à ſon coucher. Vous le voyez planté, & qui a pris racine au milieu de ſes tulippes & de-

 vant

De la Mode. vant la *solitaire* : il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vûe si belle, il a le cœur épanouï de joie : il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il (1) s'assit, où il oublie de dîner, aussi est elle nuancée, bordée, huilée à pieces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice : il la contemple, il l'admire. DIEU & la Nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point : il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulippe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il donnera pour rien quand les tulippes seront négligées, & que les oeillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un Culte & une Religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bon-

(1) Voyez sur cette expression ce qui a été remarqué ci-dessus ; *Ch.* X. p. 454. *Tom.* I.

bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espece, tout autre que vous lui nommez le fait sourire & se moquer. Il vous mene à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela ? cela est divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs : & là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie & sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer & admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siécles ! que je voye sa taille & son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits & la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possede une telle prune.

CHAP XIII.

De la Mode.

Un troisiéme que vous allez voir, vous parle des curieux ses confreres, & sur-tout de *Diognete*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne Histoire? Rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompue, c'est encore moins. Diognete sait d'une médaille le *frust*, le *feloux* & la *fleur de coin*, il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vuide lui blesse la vûe, & c'est précisément & à la lettre pour le remplir, qu'il emploie son bien & sa vie.

Vous voulez, ajoute *Democede*, voir mes estampes; & bien-tôt il les étale & vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont

pont ou la rue-neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée très-cher; & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il une sensible affliction, & qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout *Calot* hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire c'est un des moindres, mais qui m'acheveroit Calot, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, & je désespere enfin d'y réussir, cela est bien rude.

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, & qui ne voyent pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui desirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de passer des rivieres qu'on n'ap-

De la Mode. n'appelle ni la Seine ni la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin : & ce satyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les Livres en apprennent plus que les Voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une Bibliothéque, je souhaite de la voir : je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où dès l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa gallerie est remplie à quelques endroits près, qui sont peints de maniere, qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, & que l'œil s'y trompe, ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance, & ne veux non plus que lui visiter sa tanine-

nerie, qu'il appelle Bibliothéque.

* Quelques-uns par une intempérance de savoir, & par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes, & n'en possédent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup, que de savoir bien; & être foibles & superficiels dans diverses Sciences, que d'être sûrs & profonds dans une seule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître & qui les redresse: ils sont les duppes de leur vaine curiosité & ne peuvent au plus par de longs & pénibles efforts que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des Sciences, où ils n'entrent jamais: ils passent leur vie à déchiffrer les Langues Orientales & les Langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux Pôles, & celle qui se parle dans la Lune. Les idiomes les plus inutiles avec les caractères les plus bizarres & les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion & qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui se bornent ingenuement à savoir leur Langue, ou tout au plus la Grecque & la

la Latine. Ces gens lisent toutes les Histoires, & ignorent l'Histoire : ils parcourent tous les Livres, & ne profitent d'aucun : c'est en eux une sterilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer : ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proie aux Anglois & aux Allemans qui voyagent, & qui viennent là du Palais Royal, du Palais L.... G.... & du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte : tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

On en sait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent

vent pas donner une dot; que dis-je, elles ne sont pas vêtues, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc, qui sont pauvres: & la source de leur misere n'est pas fort loin, c'est un garde-meuble chargé & embarrassé de bustes rares, déja poudreux & couverts d'ordure, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiseau & finit par mille: sa maison n'en est pas infectée, mais empestée: la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliere: ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant & si aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent & qui ne reviennent plus,

à

De la Mode.

à verser du grain & à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministere que de sifler des serins au flageolet, & de faire couver des *Canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir joüir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent ; & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les différens genres de curieux ? Devineriez-vous à entendre parler celui-ci de son *Leopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non ? s'il les achete au poids de l'or.

* Noms de Coquillages

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplet-

plettes : c'est sur-tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel tems prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irréparable : approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille !

Le duel est le triomphe de la mode & l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, & l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante : il a été approuvé par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espece de Religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des

De la Mode.

des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la Négociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégénerent de ce qu'ils furent autrefois? est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes passent: s'il est par hazard homme de mérite, il n'est pas anéanti, & il subsiste encore par quelque endroit: également estimable, il est seulement moins estimé.

La Vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, & qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs: le manque d'appui & d'approbation non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure & la rend parfaite: qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure Vertu.

* Si vous dites aux hommes & surtout

tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous diſent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'eſprit, de celui ſurtout qui plaît & qui amuſe, ils vous répondent, tant mieux pour lui; qu'il a l'eſprit fort cultivé, qu'il ſait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il eſt, ou quel tems il fait. Mais ſi vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin* qui *ſoufle* ou qui *jette en ſable* un verre d'eau de vie, &, choſe merveilleuſe! qui y revient à pluſieurs fois en un repas, alors ils diſent, où eſt-il? amenez-le moi demain, ce ſoir, me l'amenerez-vous? On le leur amene; & cet homme propre à parer les avenues d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus ſubitement un homme à la mode, & qui le ſouleve davantage que le grand jeu: cela va du pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, ſpirituel, fut-il un CATULLE ou ſon diſciple, faire quelque comparaiſon avec celui qui vient de perdre huit cens piſtoles en une ſéance.

* Une perſonne à la mode reſſemble

De la Mode.

ble à une *fleur bleue*, qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épics, diminue la moisson & tient la place de quelque chose de meilleur, qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice leger qui naît & qui tombe presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent : demain elle est négligée, & rendue au peuple.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive (2) par sa beauté ou par son odeur, l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les tems & d'une vogue ancienne, & populaire, que nos peres ont estimée, & que nous estimons après nos peres, à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauroit nuire : Un lys, une rose.

* L'on voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouït d'un air pur & d'un ciel

(2) Ou plutôt, à mon avis, *pour* sa beauté ou *pour* son odeur.

ciel ſerain : il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le Ciel ſe couvre, l'orage ſe déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle eſt ſubmergée. On voit Euſtrate revenir ſur l'eau & faire quelques efforts, on eſpere qu'il pourra du moins ſe ſauver & venir à bord, mais une vague l'enfonce, on le tient perdu. Il paroît une ſeconde fois, & les eſpérances ſe réveillent, lorſqu'un flot ſurvient & l'abîme ; on ne le revoit plus, il eſt noyé.

VOITURE & SARRASIN étoient nés pour leur ſiécle, & ils ont paru dans un tems, où il ſemble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins preſſés de venir, ils arrivoient trop tard ; & j'oſe douter qu'ils fuſſent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les converſations legéres, les cercles, la fine plaiſanterie, les Lettres enjouées & familieres, les petites parties où l'on étoit admis ſeulement avec de l'eſprit, tout a diſparu ; & qu'on ne diſe point qu'ils les feroient revivre : ce que je puis faire en faveur de leur eſprit, eſt de convenir que peut-être ils excelleroient

De la Mode.

roient dans un autre genre. Mais les femmes ſont de nos jours ou dévotes, ou coquettes, ou joueuſes, ou ambitieuſes, quelques unes même tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, & la défendent contre les gens d'eſprit.

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chauſſes à éguilletes & des bottines : il rêve la veille par où & comment il pourra ſe faire remarquer le jour qui ſuit. Un Philoſophe ſe laiſſe habiller par ſon Tailleur. Il y a autant de foibleſſe à fuir la mode, qu'à l'affecter.

* L'on blâme une mode qui diviſant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entiere pour le buſte, & laiſſe l'autre pour le reſte du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la baſe d'un édifice à pluſieurs étages, dont l'ordre & la ſtructure changent ſelon leurs caprices, qui éloigne les cheveux du viſage, bien qu'ils ne croiſſent que pour l'accompagner, qui les releve & les hériſſe à la maniere des

des Bacchantes, & semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur physionomie douce & modeste, en une autre qui soit fiere & audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut esperer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance & la légereté des hommes, qui attachent successivement les agrémens & la bienséance à des choses toutes opposées, qui employent pour le comique & pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, & d'ornemens les plus sérieux; & que si peu de tems en fasse la différence. CHAP. XIII.

* N... est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coëffures changent; & lorsqu'elle y pense le moins & qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

Iphis voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, & en rougit, il ne se croit plus habillé: il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache: le voilà retenu

De la Mode. par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents : il fait la petite bouche, & il n'y a guéres de momens où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne sai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude : il est vrai aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni colier de perles : aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des emmes.

* Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence & le ridicule où elles peuvent tomber

dès

dès qu'elles auront perdu ce qu'on ap- pelle la fleur ou l'agrément de la nou- veauté : ils leur préférent une parure arbitraire, une drapperie indifférente, fantaisies du Peintre qui ne sont prises ni sur l'air, ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni les person- nes : ils aiment les attitudes forcées ou immodestes, une maniere dure, sau- vage, étrangere, qui font un Capitan d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un homme de robe, une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple & timide une Amazone ou une Pallas, une Laïs d'une honnête fille, un Scythe, un Attila d'un Prin- ce qui est bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui céde elle-même à celle qui la suit, & qui ne sera pas la derniere, telle est notre légereté. Pen- dant ces révolutions un siécle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées, & qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne : aidée du tems & des années, elle a le même agrément dans

De la Mode.

qu'il n'aura point le visage austere & la mine triste, qu'il ne sera point paresseux & contemplatif, qu'il saura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois très-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur-tout d'une suite la plus étendue pour les peuples & pour tout l'Etat : quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je dirai de ce personnage, il est dévot, ou plutôt, c'est un homme donné à son siécle pour le modele d'une vertu sincére & pour le discernement de l'hypocrisie.

* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton & sur le duvet : de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort legére en Eté, & d'une autre fort moelleuse pendant l'Hyver, il porte des chemises très-déliées, qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire & ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour

pour un hypocrite, & il veut paſſer pour ce qu'il n'eſt pas, pour un homme dévot : il eſt vrai qu'il fait en ſorte que l'on croit ſans qu'il le diſe, qu'il porte une haire & qu'il ſe donne la diſcipline. Il y a quelques Livres répandus dans ſa chambre indifféremment, ouvrez les, c'eſt *le Combat ſpirituel*, *le Chrétien intérieur*, *l'Année ſainte* : d'autres Livres ſont ſous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il eſt néceſſaire qu'il ſoit dévot, les yeux baiſſés, la démarche lente & modeſte, l'air recueilli lui ſont familiers : il joue ſon rôle. S'il entre dans une Egliſe, il obſerve d'abord de qui il peut être vû ; & ſelon la découverte qu'il vient de faire, il ſe met à genoux & prie, ou il ne ſonge ni à ſe mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non-ſeulement il prie, mais il médite, il pouſſe des élans & des ſoupirs : ſi l'homme de bien ſe retire, celui-ci qui le voit partir s'appaiſe & ne ſouffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu ſaint, perce la foule, choiſit un endroit pour ſe re-

De la Mode. cueillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des Courtisans qui parlent, qui rient, & qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même; & où il trouve son compte. Il évite une Eglise déserte & solitaire, où il pourroit entendre deux Messes de suite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & lui, & sans que personne lui en sût gré : il aime la Paroisse, il fréquente les Temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup, on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'hyver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fiévre : il se fait prier, presser, quereller pour rompre le Carême dès son commencement, & il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus riches;

&

& il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a sû imposer, dont il est le parasite, & dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration : il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même : il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter & pour la séduire le jargon de la * dévotion : ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, & selon qu'il lui est utile, & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables & plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-tems, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage extenué & d'un homme qui ne se ménage point ? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prosperent à l'ombre de la dévotion †, lui conviennent, seulement avec cette petite différence qu'il

CHAP. XIII.

* Fausse dévotion.

† Fausse dévotion.

De la Mode. néglige celles qui ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-ci les plus belles & les mieux faites, c'est son attrait : elles vont, & il va : elles reviennent, & il revient : elles demeurent, & il demeure. C'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir : qui pourroit n'en être pas édifié ? Elles sont dévotes, & il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois & d'une certaine maniere, que rien ne lui manque ; & c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme. Il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à lui faire une grande largesse : il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses

ſes biens, s'il s'agit ſur-tout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'eſt ni avare, ni violent, ni injuſte, ni même intereſſé. Onuphre n'eſt pas dévot, mais il veut être cru tel, & par une parfaite, quoique fauſſe, imitation de la piété, ménager ſourdement ſes intérêts : auſſi ne ſe joue-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'inſinue jamais dans une famille, où ſe trouve tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir, il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverſe point ſans faire de l'éclat, (& il l'appréhende) ſans qu'une pareille entrepriſe vienne aux oreilles du Prince à qui il dérobe ſa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il eſt. Il en veut à la ligne collaterale, on l'attaque plus impunément : il eſt la terreur des couſins & des couſines, du neveu & de la niéce, le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il ſe donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & ſans enfans ; & il faut que celui-ci le deshérite, s'il veut que ſes parens recueillent ſa ſucceſſion : ſi Onu-

phre

De la Mode.

phre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une legére médisance lui suffit pour ce pieux dessein, c'est le talent qu'il posséde à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile ; il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, & ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il désire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'*Eudoxe*, il sourit ou il soupire : on l'interroge, on insiste, il ne répond rien ; & il a raison, il en a assez dit.

* Riez, *Zelie*, soyez badine & folâtre à votre ordinaire, qu'est devenue votre joie ? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respirer : riez plus haut, Zelie, éclatez : que sert une meilleure fortune, si elle amene avec soi le sérieux & la tristesse ? Imitez les Grands qui sont nés dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cédent à leur temperament, suivez le vôtre ;

ne

ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelques mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrêmité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit : je m'en doutois, Zelie, mais croyez-moi, ne laissez pas de rire, & même de me sourire en passant comme autrefois, ne craignez rien, je n'en serai ni plus libre ni plus familier avec vous; je n'aurai pas une moindre opinion de vous & de votre poste, je croirai également que vous êtes riche & en faveur. Je suis dévote, ajoutez-vous : c'est assez, Zelie, & je dois me souvenir que ce n'est plus la serenité & la joie que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage. Les passions tristes & austeres ont pris le dessus, & se répandent sur les dehors, elles menent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion † sache encore mieux que la beauté & la jeunesse rendre une femme fiére & dédaigneuse.

CHAP. XIII.

† Faus dévotion.

* L'on a été loin depuis un siécle dans les Arts & dans les Sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle

du

De la Mode.

du salut que l'on a réduit en régle & en méthode, & augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime. La dévotion * & la Géometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'Art : celui qui ne les sait pas, n'est ni dévot, ni Geometre. Les premiers dévots, ceux mêmes qui ont été dirigés par les Apôtres, ignoroient ces termes, simples gens qui n'avoient que la foi & les œuvres, & qui se réduisoient à croire & à bien vivre.

* Fausse dévotion.

* C'est une chose délicate à un Prince religieux de reformer la Cour, & de la rendre pieuse : instruit jusques où le Courtisan veut lui plaire, & aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolére, il dissimule, de peur de le jetter dans l'hypocrisie ou le sacrilége : il attend plus de Dieu & du tems que de son zéle & de son industrie.

* C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions, & de distribuer des graces à un Musicien, à un Maître de danse, à un Farceur, à un Joueur de flute, à un Flatteur, à

un

un complaisant : ils ont un mérite fixe & des talens sûrs & connus qui amusent les Grands, & qui les délassent de leur grandeur. On sait que Favier est beau danseur, & que Lorenzani fait de beaux motets. Qui sait au contraire si l'homme dévot a de la vertu ? il n'y a rien pour lui sur la cassette ni à l'épargne ; & avec raison, c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit le Prince à mettre en honneur la dissimulation & la fourberie, & à payer pension à l'hypocrite.

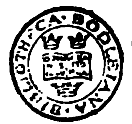
* L'on espere que la dévotion de la Cour ne laissera pas d'inspirer la résidence.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos. Elle fait supporter la vie & rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

* Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entierement, les millions de siécles ne la rameneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent, & se perdent sans retour dans l'abîme des tems. Le tems même

sera

De la Mode. sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité ; & il sera effacé. Il y a de legéres & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables, qui passent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le tems même aura disparu ? La Vertu, seule si peu à la mode, va au-delà des tems.



CHAPITRE XIV.

De quelques Usages.

CHAP. XIV. IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles. *

* Véterans.

Quelques autres se couchent roturiers & se levent nobles. *

Combien de nobles dont le pere & les aînés sont roturiers ?

* Tel abandonne son pere qui est connu, & dont l'on cite le Greffe ou

la

que pour se retrancher sur son
lui mort depuis long-tems est
& hors de prise. Il montre
un gros revenu, une grande
de belles alliances; & pour
se, il ne lui manque que des

habilitations, mot en usage
Tribunaux, qui a fait vieillir
gothique celui de Lettres de
, autrefois si françois & si usi-
aire réhabiliter suppose qu'un
devenu riche, originairement
, qu'il est d'une nécessité plus
ale qu'il le soit, qu'à la vérité
a pu déroger ou par la char-
par la houe, ou par la malle,
es livrées, mais qu'il ne s'agit
que de rentrer dans les pre-
roits de ses ancêtres, & de
r les armes de sa maison, les
ourtant qu'il a fabriquées, &
res que celles de sa vaisselle
qu'en un mot les Lettres de
ne lui conviennent plus,
n'honorent que le roturier,
ire, celui qui cherche encore
de devenir riche.

homme du peuple à force
d'af-

De quelques Usages.

d'assûrer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

* Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une piece honorable, des suppôts, un cimier, une devise, & peut-être le cri de guerre? Qu'est devenue la distinction des Casques & des *Heaumes*? le nom & l'usage en sont abolis. Il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés; & ceux-ci de tant ou de tant de grilles: on n'aime pas les minuties, on passe droit aux Couronnes, cela est plus simple: on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une Couronne de Marquis, trop satisfaits de la Comtale: quelques-

ques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font passer de leur enseigne à leur carosse. CHAP. XIV.

* Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumiere répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être cru noble sur sa parole.

* Un bon Gentilhomme veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préseances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'HÔSIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

* Les Grands en toutes choses se forment & se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont leur condition se trouve chargée, & préférent à cette servitude une vie plus libre & plus commode : ceux qui suivent leur piste, observent déja par émulation cette simplicité & cette mo-

De quelques Usages.

modestie : tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvénient !

* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissylabe qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur, un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, & de *Syrus* devient *Cyrus*. Plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portés. Il s'en trouve enfin qui nés à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout pays, allongent leurs noms françois d'une terminaison étrangere, & croyent que venir de bon lieu, c'est venir de loin.

* Le besoin d'argent a reconcilié la no-

noblesse avec la roture, & a fait évanouïr la preuve des quatre quartiers. CHAP. XIV.

* A combien d'enfans seroit utile la Loi qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit! mais à combien d'autres seroit-elle contraire!

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble: Franchises, immunités, exemptions, priviléges, que manque-t-il à ceux qui ont un titre? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des Solitaires * se sont faits nobles? Ils ne sont pas si vains: c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la communauté.

*Maison Religieuse, Secretaire du Roi.

* Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyere que toutes les Chroniques

ran-

De quelques Usages.

rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

* Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux : & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

* Il y a des choses qui ramenées à leurs principes & à leur premiere institution sont étonnantes & incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse & de la vanité des sexes & des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement & dans l'étymologie de leur nom, les peres & les chefs de saints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! Et sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple Abbé en velours gris & à ramages com-

comme une Eminence, ou avec des mouches & du rouge comme une femme? CHAP. XIV.

* Que les saletés des Dieux, la Vénus, le Ganymede, & les autres nudités du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Eglise, & qui se disent successeurs des Apôtres, le Palais Farnese en est la preuve.

* Les belles choses le sont moins hors de leur place : les bienséances mettent la perfection, & la Raison met les bienséances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la Chapelle, ni dans un Sermon des tons de théâtre : l'on ne voit point d'images profanes * dans les Temples, un CHRIST, par exemple, & le Jugement de Paris dans le même Sanctuaire; ni à des personnes consacrées à l'Eglise le train & l'équipage d'un Cavalier.

* Tapisseries.

* Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde, un beau Salut : la décoration souvent profane, les places retenues & payées, des † Livres distribués comme au théâtre,

† Le Motet traduit en vers François par L. L. * *

De quelques Usages.

tre, les entrevûes & les rendez-vous fréquens, le murmure & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familiérement, séchement, & sans autre zéle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & des voix qui concertent depuis long-tems, se fassent entendre. Est-ce à moi à m'écrier que le zéle de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile léger qui couvre les mysteres, témoins d'une telle indécence : quoi? parce qu'on ne danse pas encore aux TT** : me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, Office Divin?

* L'on ne voit point faire de vœux ni de pelerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable & moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude & de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bizarre, que de se représenter une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plai-

plaisir qu'ils leur donnent, & qui est déja payé d'avance. Il me semble qu'il faudroit, ou fermer les Théâtres, ou prononcer moins sévérement sur l'état des Comédiens.

CHAP. XIV.

* Dans ces jours qu'on appelle saints le Moine confesse, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine, & ses adhérans : telle femme pieuse sort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilége. N'y a-t-il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne, ou de faire taire le Pasteur, ou de suspendre pour un tems le pouvoir du *Barnabite* ?

* Il y a plus de retributions dans les Paroisses pour un mariage que pour un baptême; & plus pour un baptême que pour la confession. L'on diroit que ce soit un taux sur les Sacremens, qui semblent par-là être appréciés. Ce n'est rien au fonds que cet usage; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croyent point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter : ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples & aux indévots.

* Un Pasteur frais & en parfaite

De quelques Usages.

santé, en linge fin & en point de Venise, a sa place dans l'Œuvre auprès les pourpres & les fourures, il y achève sa digestion; pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule & son desert, où il est lié par ses vœux & par la bienséance, pour venir le prêcher, lui & ses ouailles, & en recevoir le salaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites, quelle censure! & combien elle est nouvelle & peu attendue! Ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la Parole divine, & le pain de l'Evangile? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les Temples, dans les maisons, dans les places, sur les toîts; & que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poulmons capables de lui mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouve établi, & qu'il laissera à son successeur: mais c'est cet usage bizarre & dénué de fon-

fondement & d'apparence que je ne puis approuver, & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obséques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance.

* *Tite* par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la premiere qui est vacante : ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroissiens ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre * Clerc pour la remplir. Tite est reculé ou congedié, il ne s'en plaint pas : c'est l'usage.

* Ecclesiastique.

* Moi, dit le Cheffecier, je suis Maître du Chœur : qui me forcera d'aller à Matines? mon prédécesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma Dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue ? Ce n'est point, dit l'Ecolâtre, mon intérêt qui me mene, mais celui de la Prébende : il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au Chœur, pendant que le Trésorier, l'Archidiacre, le Pénitencier & le Grand-Vicaire s'en croyent

De quelques Usages.

exempts. Je suis bien fondé, dit le Prévôt, à demander de la rétribution sans me trouver à l'Office : il y a vingt années entiéres que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre : Que me serviroit d'être à la tête d'un Chapitre ? mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entr'eux tous à qui ne louera point Dieu, à qui fera voir par un long usage, qu'il n'est point obligé de le faire : l'émulation de ne se point rendre aux Offices divins ne sauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille ; & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfans de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un sommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux songes : ils se levent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se résoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, & qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui par un dis-

discours préparé, tendre & pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en sueur & qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme Chrétien & raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre & à faire son salut.

* La fille d'*Aristippe* est malade & en péril, elle envoie vers son pere, veut se reconcilier avec lui & mourir dans ses bonnes graces. Cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche si raisonnable, y entraînera-t-il sa femme? Ne faudra-t-il point, pour les remuer tous deux, la machine du Directeur?

* Une mere, je ne dis pas qui céde & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même: en est la caution: afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

* Un homme joue & se ruine: il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pu sauver des mains

De quelques Usages.

d'un *Ambreville*. La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur & une bonne vocation, mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

* Celle qui délibére sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastere pour s'y renfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

* Faire une folie & se marier *par amourette*, c'est épouser *Melite* qui est jeune, belle, sage, économe, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose, & qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, & tout votre fonds avec sa dot.

* Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse, & qui méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise : même table, même demeure, même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une pension : avec

avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat. CHAP XIV.

* Qu'on évite d'être vû ſeul avec une femme qui n'eſt point la ſienne, voilà une pudeur qui eſt bien placée : qu'on ſente quelque peine à ſe trouver dans le monde avec des perſonnes dont la réputation eſt attaquée, cela n'eſt pas incompréhenſible. Mais quelle mauvaiſe honte fait rougir un homme de ſa propre femme, & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'eſt choiſie pour ſa compagne inſéparable, qui doit faire ſa joie, ſes délices & toute ſa ſocieté, avec celle qu'il aime & qu'il eſtime, qui eſt ſon ornement, dont l'eſprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui ſont honneur ? Que ne commence-t-il par rougir de ſon mariage ?

Je connois la force de la coûtume, & juſqu'où elle maîtriſe les eſprits, & contraint les mœurs, dans les choſes même les plus dénuées de raiſon & de fondement : je ſens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y paſſer en revûe avec une perſonne, qui ſeroit ma femme.

De quelques Usages.

* Ce n'est pas une honte, ni une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge, c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se jouer de sa bienfactrice par des traitemens indignes, & qui lui découvrent qu'elle est la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat. Si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié : s'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincére. Mais elle vit long-tems: Aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la cigue? A-t-elle tort de vivre? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déja réglé les funérailles, à qui vous destiniez la grosse sonnerie & les beaux ornemens, en est-elle responsable?

* Il y a depuis long-tems dans le monde une maniere † de faire valoir son bien, qui continue toujours d'être pra-

† Billets & obligations.

pratiquée par d'honnêtes gens, & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

* On a toujours vû dans la République de certaines charges, qui semblent n'avoir été imaginées la premiere fois, que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin & sans interruption ; dirai-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard ? C'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves, & qui ne les rend pas, ou si elle les rend, c'est par des conduits secrets & souterrains, sans qu'il y paroisse, ou qu'elle en soit moins grosse & moins enflée, ce n'est qu'après en avoir joui longtems, & qu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu, autrefois si sûr, si religieux & si inviolable, est devenu avec le tems, & par les soins de ceux qui en étoient chargés, un bien perdu. Quel autre secret de doubler mes revenus & de thésauriser ? Entrerai-je dans le huitiéme denier, ou dans les aides ? Serai-je avare, partisan, ou administrateur ?

* Vous avez une piece d'argent ou

De quelques Usages.

même une piece d'or, ce n'eſt pas aſſez, c'eſt le nombre qui opére : faites-en, ſi vous pouvez, un amas conſidérable & qui s'éleve en pyramide, & je me charge du reſte. Vous n'avez ni naiſſance, ni eſprit, ni talens, ni expérience, n'importe : ne diminuez rien de votre monceau, & je vous placerai ſi haut que vous vous couvrirez devant votre maître, ſi vous en avez : il ſera même fort éminent, ſi avec votre métal qui de jour à autre ſe multiplie, je ne fais en ſorte qu'il ſe découvre devant vous.

* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglement de Juges, pour une affaire juſte, capitale, & où il y va de toute ſa fortune : elle ſaura peut-être dans cinq années quels ſeront ſes Juges, & dans quel Tribunal elle doit plaider le reſte de ſa vie.

L'on applaudit à la coutume qui s'eſt introduite dans les Tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'eſprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes ſéches qui établiſſent leurs cauſes & le droit de leurs Parties ; & cette prati-

que

que si severe qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs Discours, qui bannit l'Eloquence du seul endroit où elle est en sa place, & qui va faire du Parlement une muette Jurisdiction, on l'autorise par une raison solide & sans replique, qui est celle de l'expédition : il est seulement à désirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les Bureaux comme les Audiences, & qu'on cherchât une fin aux Ecritures *, comme on a fait aux Plaidoyers.

* Proc par éc

* Le devoir des Juges est de rendre la Justice, leur métier est de la différer : quelques-uns savent leur devoir & font leur métier.

* Celui qui sollicite son Juge ne lui fait pas honneur : car ou il se défie de ses lumieres, & même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause ; & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

* Le

De quelques Usages.

* Le Magiſtrat coquet ou galant eſt pire dans les conſéquences que le diſſolu : celui-ci cache ſon commerce & ſes liaiſons, & l'on ne ſait ſouvent par où aller juſqu'à lui : celui-là eſt ouvert par mille foibles qui ſont connus; & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la Religion & la Juſtice n'aillent de pair dans la République, & que la Magiſtrature ne conſacre les hommes comme la Prêtriſe. L'homme de Robe ne ſauroit guéres danſer au Bal, paroître aux Théâtres, renoncer aux habits ſimples & modeſtes, ſans conſentir à ſon propre aviliſſement; & il eſt étrange qu'il ait falu une Loi pour régler ſon extérieur, & le contraindre ainſi à être grave & plus reſpecté.

* Il n'y a aucun métier qui n'ait ſon apprentiſſage, & en montant des moindres conditions juſques aux plus grandes, on remarque dans toutes un tems de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes ſont ſans conſéquence, & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne ſemble naître & durer

que par la confusion & le désordre, a ses préceptes : on ne se massacre pas par pelotons & par troupes en rase campagne, sans l'avoir appris, & l'on s'y tue méthodiquement : il y a l'école de la guerre. Où est l'école du Magistrat? Il y a un Usage, des Loix, des Coûtumes : où est le tems, & le tems assez long que l'on emploie à les digerer & à s'en instruire? L'essai & l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la ferule à la pourpre, & dont la consignation a fait un Juge, est de décider souverainement des vies & des fortunes des hommes.

* La principale partie de l'Orateur, c'est la probité : sans elle il dégénere en déclamateur, il déguise ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion & les haines de ceux pour qui il parle, & il est de la classe de ces Avocats, dont le proverbe dit, qu'ils sont payés pour dire des injures.

* Il est vrai, dit-on, cette somme lui est dûe, & ce droit lui est acquis : mais je l'attends à cette petite formalité. S'il l'oublie, il n'y revient plus, & *conséquemment* il perd sa somme, ou il

De quelques Usages.

il est *incontestablement* déchû de son droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse & d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fonds.

* La question est une invention merveilleuse & tout-à-fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & sauver un coupable qui est né robuste.

* Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi, je ne serai pas voleur ou meurtrier : je ne serai pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procédure ont trouvé un crime, celle même de son Juge peut elle l'être davantage?

* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prevôt ou l'un de

ces

ces Magiſtrats créés pour pourſuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoiſſoit tous depuis long tems de nom & de viſage, ſavoit leurs vols, j'entends l'eſpece, le nombre & la quantité, pénétroit ſi avant dans toutes ces profondeurs, & étoit ſi initié dans tous ces affreux myſteres, qu'il ſut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au ſortir d'une Aſſemblée, & dont il étoit ſur le point de faire de l'éclat, que le Parlement intervînt dans cette affaire, & fît le procès à cet Officier, je regarderois cet événement comme l'une de ces choſes dont l Hiſtoire ſe charge, & à qui le tems ôte la croyance : comment donc pourrois je croire qu'on doive préſumer par des faits récens, connus & circonſtanciés, qu'une connivence ſi pernicieuſe dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & paſſé en coûtume !

* Combien d'hommes qui ſont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux ſollicitations du ſimple peuple, ſans nuls égards pour les petits, rigides & ſevéres dans les minuties, qui refuſent les petits préſens, qui n'é-

De quelques Usages.

n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, & que les femmes ſeules peuvent corrompre.

Il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'une perſonne qui ſe trouve dans une grande faveur perde un procès.

* Les mourans qui parlent dans leurs teſtamens, peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles : chacun les tire de ſon côté, & les interpréte à ſa maniere, je veux dire ſelon ſes déſirs ou ſes intérêts.

* Il eſt vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la derniere volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irréſolution & l'inquiétude. Un dépit pendant qu'ils vivent, les fait teſter, ils s'appaiſent, & déchirent leur minute, la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de teſtamens dans leur caſſette, que d'almanachs ſur leurs tables, ils les comptent par les années : un ſecond ſe trouve détruit par un troiſiéme, qui eſt anéanti lui-même par un autre mieux digeré, & celui-ci encore par un cinquiéme *Olographe*. Mais ſi le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celui qui a intérêt de le ſupprimer, il

faut

faut qu'il en essuye les clauses & les conditions : car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte, signé de leur main & après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire.

* S'il n'y avoit point de testamens pour régler le droit des héritiers, je ne sai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes. Les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des Chambres, au Parquet, à la porte ou dans la Salle du Magistrat, des héritiers *ab intestat* ? Non, les Loix ont pourvû à leurs partages : on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exheredées, ceux qui se plaignent d'un testamenr fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, & qui a été aidé d'un bon conseil, d'un acte où le Praticien n'a rien *omis* de son jargon & de ses finesses ordinaires : il est signé du testateur & des témoins publics,

De quelques Usages.

blics, il est paraphé; c'est en cet état qu'il est cassé & déclaré nul.

* *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges & humides, & le cœur serré de la perte de celui dont il espere recueillir la succession : un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisiéme le rend maître d'une terre à la campagne : il y a une clause qui, bien entendue, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, & avec les meubles : son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux : le moyen de les contenir ? il se voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de même, il se voit une bonne table, & un carosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme ?* Il y a un codicile, il faut le lire : il fait *Mævius* légataire universel, & il renvoie Titius dans son Fauxbourg, sans rentes, sans titre & le met à pied. Il essuye ses larmes, c'est à Mævius à s'affliger.

* La Loi qui défend de tuer un homme n'embrasse t-elle pas dans cette défense, le fer, le poison, le

feu,

feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent ſervir à l'homicide ? La Loi qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de ſe donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voies directes & immédiates de donner ? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes, a-t-elle introduit les fidei-commis, ou ſi même elle les tolere ? Avec une femme qui nous eſt chere & qui nous ſurvit, légue-t-on ſon bien à un ami fidéle par un ſentiment de reconnoiſſance pour lui, ou plutôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon uſage qu'il ſaura faire de ce qu'on lui légue ? donne-t-on à celui que l'on peut ſoupçonner de ne devoir pas rendre à la perſonne, à qui en effet l'on veut donner ? faut-il ſe parler, faut-il s'écrire, eſt-il beſoin de pacte, ou de ſermens pour former cette colluſion ? Les hommes ne ſentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent eſperer les uns des autres ? Et ſi au contraire la proprieté d'un tel bien eſt dévolue au fidei commiſſaire, pourquoi perd-il ſa réputation à le retenir ? ſur quoi fonde-t-on la Satyre & les Vaude-

CHAP. XIV.

De quelques Usages.

devilles? voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son maître lui envoie porter? on auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une libéralité, & à conserver pour soi ce qui est à soi? Etrange embarras, horrible poids que le fidei-commis! Si par la révérence des Loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien : si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions, en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la Loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être ; & il ne me convient pas de dire ici, la Loi péche, ni les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques Particuliers, ou de quelques Compagnies, tel & tel Corps se contestent l'un à l'autre la préséance : le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celui qui céde, & qui sentant son foible juge lui-même en faveur de son concurrent.

* *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne lui fournit-il point?

point ? Sa protection le rend audacieux : il est impunément dans sa Province tout ce qu'il lui plaît d'être, assassin, parjure : il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asyle. Il faut enfin que le Prince se mêle lui-même de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares & inintelligibles en notre Langue : & s'il est vrai qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le tems de la guerre & d'une misére publique, à la vûe de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siége ? Où est-il parlé de la table de *Scipion*, ou de celle de *Marius* ? Ai je lû quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*, qu'*Agesilas* ayent fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté & de la somptuosité des Généraux, qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise : j'aimerois même qu'ils voul-

lussent se priver de cet éloge.

De quelques Usages.

* *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités, il leur sacrifie l'usage reçû, la coûtume, les modes, la bienséance : il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appetit le porte. Il voit faire son lit : quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un Serrurier & d'un Menuisier selon ses besoins : pour lui s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs & plus com-

commodes à ſon gré que ceux mêmes dont les Ouvriers ſe ſervent : il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de ſon eſprit, & dont il a preſque oublié l'uſage. Nul ne ſe peut comparer à lui pour faire en peu de tems & ſans peine un travail fort inutile. Il faiſoit dix pas pour aller de ſon lit dans ſa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a ſû tourner ſa chambre : combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pouſſe contre, ou l'on tire à ſoi, & une porte s'ouvre, quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il ſait s'épargner, & comment ? c'eſt un myſtère qu'il ne révéle point : il eſt à la vérité un grand maître pour le reſſort & pour la méchanique, pour celle du moins dont tout le monde ſe paſſe. Hermippe tire le jour de ſon appartement d'ailleurs que de la fenêtre ; il a trouvé le ſecret de monter & de deſcendre autrement que par l'eſcalier, & il cherche celui d'entrer & de ſortir plus commodément que par la porte.

CHAP. XIV.

* Il y a déja long-tems que l'on improuve les Médecins, & que l'on s'en

De quelques Usages,

sert : le Théâtre & la Satyre ne touchent point à leurs pensions. Ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prélature ; & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Médecin sera raillé & bien payé.

* Un bon Médecin est celui qui a des remédes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

* La témérité des Charlatans, & leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la Médecine & les Médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.

* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt reméde, & qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amelioré en ses mains : de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fievre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épi-

l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'esprit: l'hémorragie, dites-vous? il la guérit. Il ne ressuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude; & ce n'est que par hazard que son pere & son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les Médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciment: Carro Carri est si sûr de son reméde, & de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner: si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application & de son reméde: commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez lui une de vos terres, la plus petite; & ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms vénérables, qui imposent aux malades, & aux maladies.

CHAP. XIV.

De quelques Usages.

Vos Médecins, * Fagon, & de toutes les Facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement : ceux au contraire qui ont hérité de leurs peres la Médecine pratique, & à qui l'expérience est échûe par succession, promettent toujours & avec sermens qu'on guérira : Qu'il est doux aux hommes de tout esperer d'une maladie mortelle, & de se porter encore passablement bien à l'agonie ! la mort surprend agréablement & sans s'être fait craindre : on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer & à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE ! faites régner sur toute la terre le Quinquina & l'Emetique, conduisez à sa perfection la Science des simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures, avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les tems, les symptômes & les complexions : guérissez de la maniere seule qu'il convient à chacun d'être guéri : chassez des corps où rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les

* Fagon, premier Médecin du Roi.

les plus obscures & les plus invete-rées : n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* & à *Carpus* la passion ou la fureur des Charlatans.

* L'on souffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau, la claire vérité; & ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompés.

* Que penser de la Magie & du Sortilége ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarrassans, affirmés par des hommes graves qui les ont vûs, ou qui les ont appris de personnes qui

De quelques Usages.

leur ressemblent. Les admettre tous ; ou les nier tous paroît un égal inconvénient ; & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des communes régles, il y a un parti à trouver entre les ames crédules & les esprits forts.

* L'on ne peut guéres charger l'enfance de la connoissance de trop de Langues ; & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer, & si l'on y persévere, c'est consumer à la recherche des Langues le même tems qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire, c'est borner à la Science des mots un âge qui veut déja aller plus loin, & qui demande des choses, c'est au moins avoir perdu les premieres & les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut

bien

bien faire, que lorſque tout s'imprime dans l'ame naturellement & profondément, que la mémoire eſt neuve, prompte & fidéle, que l'eſprit & le cœur ſont encore vuides de paſſions, de ſoins & de deſirs; & que l'on eſt déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je ſuis perſuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens ſuperficiels vient de l'oubli de cette pratique.

* L'étude des textes ne peut jamais être aſſez recommandée: c'eſt le chemin le plus court, le plus ſûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition: ayez les choſes de la premiere main, puiſez à la ſource, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occaſions, ſongez ſurtout à en pénétrer le ſens dans toute ſon étendue & dans ſes circonſtances, conciliez un Auteur original, ajuſtez ſes principes, tirez vous-même les concluſions. Les premiers Commentateurs ſe ſont trouvés dans le cas où je deſire que vous ſoyez: n'empruntez leurs lumieres, & ne ſuivez leurs vûes, qu'où les vôtres ſeroient trop courtes: leurs explications ne ſont pas à vous,

De quelques Usages.

& peuvent aiſément vous échapper: Vos obſervations au contraire naiſſent de votre eſprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la converſation, dans la conſultation & dans la diſpute : ayez le plaiſir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui ſont invincibles, où les Commentateurs & les Scholiaſtes eux-mêmes demeurent court, ſi fertiles d'ailleurs, ſi abondans & ſi chargés d'une vaine & faſtueuſe érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux áutres : achevez ainſi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'eſt la pareſſe des hommes qui a encouragé le pédantiſme à groſſir plutôt qu'à enrichir les Bibliothéques, à faire périr le texte ſous le poids des Commentaires; & qu'elle a en cela agi contre ſoi-même & contre ſes plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui régle les hommes dans leur maniere de vivre & d'uſer des alimens? La ſanté & le régime : cela eſt douteux. Une Nation entiere mange les

les viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, & les finissent par d'autres : est-ce raison, est-ce usage ? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises & des colets, eux qui ont eu si long-tems la poitrine découverte ? est-ce par bienséance, surtout dans un tems où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillés ? Et d'ailleurs les femmes qui montrent leurs gorges & leurs épaules, sont elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienséances ? Quelle est la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes & presque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au-dessus du coude ? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes, qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre, ou pour attaquer, & qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives & des défensives ? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, & pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soutenir sans

De quelques Usages.

armes & en pourpoint, des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe? Nos peres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils sages ou insensés? Et nous-mêmes, quels Héros célébrons-nous dans notre Histoire? Un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse.

* Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, & de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, & si propre pour l'élision, n'a pu le sauver, il a cédé à un autre monosyllabe * & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, & a encore de la force sur son déclin: la Poësie le reclame, & notre Langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose, & qui se commettent pour lui dans leurs Ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, & par son origine qui est Françoise. *Moult*, quoique Latin, étoit dans son tems d'un même mérite, & je ne vois pas

* Mais.

pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. quelle persécution le *car* n'a-t il pas essuyée ? & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une Langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sût quel mot lui substituer. *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la Langue Françoise, il est doulonreux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*, celui-ci se passe, bien que ce fût une richesse pour la Langue, & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux* : *Haine*, *haineux* : *Peine*, *peineux* : *Fruit*, *fructueux* : *Pitié*, *piteux* : *Joie*, *jovial* : *Foi*, *féal* : *Cour*, *courtois*, *Giste*, *gisant* : *Haleine*, *halené* : *Vanterie*, *vantart* : *Mensonge*, *mensonger* : *Coûtume*, *coûtumier*. Comme *part* maintient *partial* : *Point*, *pointu* & *pointilleux* : *Ton*, *tonnant* : *Son*, *sonore* : *Frein*, *effrené* : *Front*, *effronté*, *Ris*, *ridicule* : *Loi*, *loyal* : *Cœur*, *cordial* : *Bien*, *benin* : *Mal*, *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sauroit

K 6 en-

CHAP. XIV

De quelques Usages.

entrer, il a fait *heureux*, qui est François, & il a cessé de l'être : si quelques Poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue* prospere, & vient d'*issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer* qui vient de lui, pendant que *cesse* & *cesser* régnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ni *fête*, *fêtoyer* ; ni *larme*, *larmoyer* ; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir* ; ni *joye*, *s'éjouïr*, bien qu'il fasse toujours *se réjouïr*, se *conjouïr* ; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent* : ce mot si facile non-seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que*, ou *de maniere que* ; *de moi* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi* ; de dire, *je sai que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sai ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*,

&

& *en conséquence* à *en conséquent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, & *manieres d'agir* à *façons d'agir*.... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoutumé* à *souloir* : *convenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *piquer* à *poindre*, *faire ressouvenir* à *ramentevoir*..... Et dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot, & dont le vers se trouvoit si bien, *grandes actions* à *prouesses*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaistié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastere* à *monstier*, *prairies* à *prés*..... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, & rendre une Langue plus abondante. L'usage a par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater* : *Prouver* de *preuver* : *Profit* de *proufit* : *Froment* de *froument* : *Profil* de *pourfil* : *Provision* de *pourveoir* : *Promener* de *pourmener*, & *Promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait selon l'occasion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*, sans y rien changer, des genres différens : au contraire de *vil*, *vile*; *subtil*, *subtile*, selon leur termi-

CHAP. XIV

De quelques Usages.

minaison, masculins ou feminins. Il a alteré les terminaisons anciennes. De *scel* il a fait *sceau*; de *mantel*, *manteau*; de *capel*, *chapeau*; de *coutel*, *couteau*; de *hamel*, *hameau*; de *damoisel*, *damoiseau*; de *jouvancel*, *jouvanceau*; & cela sans que l'on voye guéres ce que la Langue Françoise gagne à ces différences & à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrés d'une Langue que de déferer à l'usage? seroit-il mieux de secouer le joug de son empire si despotique? faudroit-il dans une Langue vivante écouter la seule Raison qui prévient les équivoques, suit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les Langues originaires dont ils sont sortis, si la Raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage?

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour & l'expression, par la clarté & la brieveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise: on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre siécle aux plus célébres de celui-ci, ou les vers de Laurent

rent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pout prononcer juste sur cette matiere, opposer siécle à siécle, & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage; par exemple les meilleurs Rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservés, sans nous en marquer le tems ni l'Auteur.

Bien à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs des mescreans monder :
Ja n'est besoin de conter sa vaillance,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en assurance;
De voyager il voulut s'enharder :
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il se sceut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout décrepite;
Transmué fut par maniere subite
En jeune gars, frais, gracieux & droit

Grand dommage est que ceci soit sornettes;
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

De

De quelques Usages.

DE cettuy preux maints grands Clercs
ont escrit
Quoncques dangier n'estonna son courage ;
Abusé fut par le malin Esprit
Qu'il espousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ni de dommage ;
Dont grand renom par tout le monde acquit ;
Si qu'on tenoit très-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de Roi s'esprit
De son amour, qui voulentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme
avoir,
Et qui des deux bruit plus en menage,
Ceux qui voudront, si le pourront savoir
De cettuy preux.

CHA-

CHAPITRE XV.

De la Chaire.

LE Discours Chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse Evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, & par les longues énumerations. On n'écoute plus sérieusement la Parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs. CHAP. XV.

* L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du Barreau où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'ont fait régner & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel & en la présence des Mysteres. Celui qui écoute s'établit Juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir ; & n'est

De la Chaire. n'eſt pas plus converti par le Diſcours qu'il favoriſe, que par celui auquel il eſt contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une choſe, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne penſent pas auſſi à le devenir.

Un apprentif eſt docile, il écoute ſon maître, il profite de ſes leçons, & il devient maître. L'homme indocile critique le Diſcours du Prédicateur, comme le Livre du Philoſophe; & il ne devient ni Chrétien ni raiſonnable.

* Juſqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un ſtyle nourri des ſaintes Ecritures, explique au peuple la Parole divine uniment & familiérement, les Orateurs & les Déclamateurs ſeront ſuivis.

* Les citations profanes, les froides alluſions, le mauvais pathetique, les antithéſes, les figures outrées ont fini, les portraits finiront, & feront place à une ſimple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inſpirent la converſion.

* Cet homme que je ſouhaitois impatiemment, & que je ne daignois pas

pas esperer de notre siécle, est enfin venu. Les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances lui ont applaudi : ils ont, chose incroyable! abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la Parole de Dieu annoncée par cet homme Apostolique. * La ville n'a pas été de l'avis de la Cour : où il a prêché les Paroissiens ont déserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu : les Pasteurs ont tenu ferme; mais les ouailles se sont dispersées : & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté : ne savois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude? Depuis trente années on prête l'oreille aux Rheteurs, aux Déclamateurs, aux *Enumerateurs* : on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature. Il n'y a pas long-tems qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives & si aigues qu'elles pouvoient passer pour épigrammes : ils les ont adoucies, je l'avoue,

CHAP. XV.

* Le P. Seraphin, Capucin.

voue,

De la Chaire.

voue, & ce ne ſont plus que des Madrigaux. Ils ont toujours d'une néceſſité indiſpenſable & géometrique trois ſujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle choſe dans la premiere partie de leur Diſcours, cette autre dans la ſeconde partie, & cette autre encore dans la troiſiéme : ainſi vous ſerez convaincu d'abord d'une certaine vérité & c'eſt leur premier point, d'une autre vérité & c'eſt leur ſecond point, & puis d'une troiſiéme vérité & c'eſt leur troiſiéme point ; de ſorte que la premiere réflexion vous inſtruira d'un principe des plus fondamentaux de votre Religion, la ſeconde d'un autre principe qui ne l'eſt pas moins, & la derniere réflexion d'un troiſiéme & dernier principe le plus important de tous, qui eſt remis pourtant faute de loiſir à une autre fois : enfin pour reprendre & abréger cette diviſion, & former un plan...... *Encore*, dites-vous, *& quelles préparations pour un Diſcours de trois quarts d'heure qui leur reſte à faire ! plus ils cherchent à le digerer & à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent.* Je vous crois ſans peine, & c'eſt l'effet le plus naturel

rel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent ſans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il ſemble à les voir s'opiniâtrer à cet uſage, que la grace de la converſion ſoit attachée à ces énormes partitions: comment néanmoins ſeroit-on converti par de tels Apôtres, ſi l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les ſuivre, & ne les pas perdre de vûe? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur courſe impétueuſe ils vouluſſent pluſieurs fois reprendre haleine, ſouffler un peu, & laiſſer ſouffler leurs auditeurs. Vains diſcours, paroles perdues! Le tems des Homélies n'eſt plus, les Baſiles, les Chryſoſtômes ne le rameneroient pas: on paſſeroit en d'autres Diocéſes pour être hors de la portée de leur voix & de leurs familieres inſtructions. Le commun des hommes aime les phraſes & les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, ſe ſuppoſe inſtruit, content de décider entre un premier & un ſecond point, ou entre le dernier Sermon & le pénultiéme.

* Il y a moins d'un ſiécle qu'un Livre François étoit un certain nombre de

De la Chaire.

de pages Latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre Langue. Les passages, les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens, & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles. Le sacré & le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la Chaire : S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece parloient alternativement : les Poëtes étoient de l'avis de S. Augustin & de tous les Peres : on parloit Latin & long-tems devant des femmes & des Marguilliers : on a parlé Grec. Il falloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre tems, autre usage : le texte est encore Latin, tout le Discours est François, l'Evangile même n'est pas cité. Il faut savoir aujourd'hui très-peu de chose pour bien prêcher.

* L'on a enfin banni la Scholastique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'instruction & pour le salut du Laboureur ou du Vigneron.

* C'est

* C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réïterées, des traits brillans & de vives descriptions, mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Evangile, il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

* L'Orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour & de raffinement dans celui qui péche, que si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins de quelque Apôtre qui avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

* Un beau Sermon est un Discours oratoire qui est dans toutes ses régles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait, ni une seule pensée, ils suivent sans

De la Chaire.

sans peine l'Orateur dans toutes les énumerations où il se promene, comme dans toutes les évaluations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

* Le solide & l'admirable Discours que celui qu'on vient d'entendre! Les points de Religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion, y ont été traités. Quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les Auditeurs? Les voilà rendus, ils en sont émûs, & touchés au point de résoudre dans leur cœur sur ce Sermon de *Théodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

* La morale douce & relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille & qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense, une doctrine severe; & qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux Etats qui doivent la partager : celui de dire la vérité dans toute son étendue, sans égards, sans déguisement; celui de l'écouter

avi-

avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, & de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

* L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'Eloquence, ou du moins amoli le ſtyle de la plûpart des Prédicateurs : au lieu de s'unir ſeulement avec les peuples pour bénir le Ciel de ſi rares préſens, qui en ſont venus, (1) ils ont entré en ſocieté avec les Auteurs & les Poëtes ; & devenus comme eux Panegyriſtes, ils ont encheri ſur les Epîtres Dédicatoires, ſur les Stances & ſur les Prologues : ils ont changé la Parole ſainte en un tiſſu de louanges, juſtes à la vérité, mais mal placées, intereſſées, que perſonne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractere. On eſt heureux, ſi à l'occaſion du Héros qu'ils célébrent juſques dans le Sanctuaire,

(1) Des perſonnes très-intelligentes dans la Langue m'ont aſſuré que la Bruyere ſe feroit exprimé plus correctement s'il eût écrit, *ils ſont entrés*. Nous ſaurons à quoi nous en tenir abſolument, ſi l'Académie Françoiſe s'aviſe jamais de prononcer ſur cette petite difficulté grammaticale.

De la Chaire.

tuaire, ils disent un mot de Dieu & du Mystere qu'ils devoient prêcher. Il s'en est trouvé quelques-uns, qui ayant assujetti le saint Evangile qui doit être commun à tous, à la présence d'un (2) seul Auditeur, se sont vûs déconcertés par des hazards qui le retenoient ailleurs, n'ont pû prononcer devant des Chrétiens, un Discours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux; & ont été suppléés par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le tems que de louer Dieu dans un Sermon précipité.

* *Théodule* a moins réussi que quelques-uns de ses Auditeurs ne l'appréhendoient, ils sont contens de lui & de son Discours : il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'esprit & les oreilles, qui est de flatter leur jalousie.

* Le métier de la Parole ressemble en une chose à celui de la guerre, il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

* Si vous êtes d'une certaine qualité, & que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids

(2) *Louis* XIV. dont l'éloge faisoit la plus grande partie du Discours.

froids Discours, prêchez, faites de froids Discours; il n'y a rien de pire pour sa fortune, que d'être entierement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie. CHAP. XV.

* L'on a eu de grands Evêchés par un mérite de Chaire, qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple Prébende.

* Le nom de ce Panegyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la Place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualités, celle de mauvais Prédicateur.

* L'oisiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par-tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soutiennent quelque tems ceux qui ont décliné.

De la Chaire.

* Devroit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le monde, pour être louable ou non, & devant le saint Autel, & dans la Chaire de la Vérité loué & célébré à ses funérailles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le Panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété? Ce qu'on appelle une Oraison funébre n'est aujourd'hui bien reçûe du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du Discours Chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

* L'Orateur cherche par ses Discours un Evêché: l'Apôtre fait des conversions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

* L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déja aux VINCENS & aux

XA-

XAVIERS, & se croire des hommes Apostoliques : de si grands travaux & de si heureuses Missions ne seroient pas à leur gré payées d'un Abbaye. CHA XV

* Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vais faire un Livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement, prenez une scie, *Dioscore*, sciez, ou bien tournez ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. Il n'a point fait d'apprentissage de tous ces métiers : copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire & faire imprimer ; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît : il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le tems est à la pluye ; & comme ce discours n'est ni contre la Religion ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre désordre dans le Public que de lui gâter le goût & l'accoutumer aux choses fades & insipides, il passe à l'Examen,

De la Chaire.

il est imprimé, & à la honte du siécle comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur, je prêcherai, & il préche : le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un Bénéfice.

* Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est déclamateur.

Il y a au contraire des hommes saints, & dont le seul caractère est efficace pour la persuasion : ils paroissent ; & tout un peuple qui doit les écouter est déja émû & comme persuadé par leur présence : le Discours qu'ils vont prononcer, fera le reste.

* L'. † de MEAUX & le P. BOURDALOUE me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux Maîtres dans l'Eloquence de la Chaire ont eu le destin des grands modéles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

L'Eloquence de la Chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, est cachée, connue de peu de

† Jacques Benigue Bossuet.

de personnes & d'une difficile exécution. Quel art en ce genre pour plaire en persuadant ! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matieres sont grandes, mais usées & triviales : les principes sûrs, mais dont les Auditeurs pénétrent les conclusions d'une seule vûe : il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime ? Il y a des mysteres que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une Leçon de l'Ecole, que par un Discours oratoire. La Morale même de la Chaire, qui comprend une matiere aussi vaste & aussi diversifiée, que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses & le plaisir, il ne reste plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de son Discours & à congédier l'Assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est ému, après avoir fait attention au génie & au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être con-

De la Chaire.

viendra-t-on que c'eſt la matiere qui ſe prêche elle-même, & notre intérêt le plus capital qui ſe fait ſentir, que c'eſt moins une véritable éloquence, que la ferme poitrine du Miſſionnaire, qui nous ébranle & qui cauſe en nous ces mouvemens. Enfin le Prédicateur n'eſt point ſoutenu comme l'Avocat par des faits toujours nouveaux, par de différens événemens, par des avantures inouïes, il ne s'exerce point ſur les queſtions douteuſes, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les préſomptions, toutes choſes néanmoins qui élevent le génie, lui donnent de la force & de l'étendue, & qui contraignent bien moins l'Eloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent : il doit au contraire tirer ſon Diſcours d'une ſource commune, & où tout le monde puiſe ; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'eſt plus populaire, il eſt abſtrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'Evangile. Il n'a beſoin que d'une noble ſimplicité, mais il faut l'atteindre, talent rare, & qui paſſe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition & de mémoire

moire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner. CHAP. XV.

La fonction de l'Avocat est pénible, laborieuse, & suppose dans celui qui l'exerce, un riche fonds & de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé comme le Prédicateur d'un certain nombre d'Oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs; & qui avec de médiocres changemens lui font honneur plus d'une fois. Il prononce de graves Plaidoyés devant des Juges qui peuvent lui imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent : il doit être prêt sur la replique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes. Il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne lui prépare point des rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le féliciter

De la Chaire. sur l'agrément & sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long Discours par de plus longs Ecrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'Eloquence du Barreau de la fonction de l'Avocat, & l'Eloquence de la Chaire du ministere du Prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

* Quel avantage n'a pas un Discours prononcé sur un Ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endor-

dorment bien-tôt ; & le Discours fini ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur, son Ouvrage est lû dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet : il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabale pour lui sacrifier tous ses rivaux, & pour l'élever à la Prélature. On lit son Livre quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre : on le feuillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'oublient : ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier ; & le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être diverti, & on ne quitte ce Livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur : les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche ne sont pas des choses qu'on

De la Chaire.

ose ou qu'on veuille toujours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien & écrire encore mieux ce qu'il a pensé, il en est moins favorable à celui qui pense & qui écrit aussi bien que lui. En un mot le *Sermoneur* est plutôt Evêque que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple ; & dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'Auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

* S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persécutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère : de même si certains hommes sujets à se récrier sur le médiocre désapprouvent un Ouvrage que vous aurez écrit, ou un Discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau, soit dans la Chaire, ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut guéres être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

* Il me semble qu'un Prédicateur de-

devroit faire choix dans chaque Discours, d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fonds & l'épuiser, abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées & si différentiées, ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sait sa Religion & ses devoirs, & ne pas appréhender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinés des Catéchismes; ce tems si long que l'on use à composer un long Ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere, que le tour & les expressions naissent dans l'action, & coulent de source, se livrer, après une certaine préparation, à son génie & aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer, qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste & défigurent le visage, jetter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits & l'allarme dans le cœur; & toucher ses Auditeurs d'une toute autre

De la Chaire.

tre crainte que de celle de le voir demeurer court.

* Que celui qui n'eſt pas encore aſſez parfait pour s'oublier ſoi-même dans le miniſtere de la Parole ſainte, ne ſe décourage point par les régles auſtéres qu'on lui preſcrit, comme ſi elles lui ôtoient les moyens de faire montre de ſon eſprit, & de monter aux Dignités où il aſpire. Quel plus beau talent que celui de prêcher apoſtoliquement; & quel autre mérite mieux un Evêché? FENELON (a) en étoit-il indigne? auroit-il pû échapper au choix du Prince, que par un autre choix?

(a) L'Archevêque de Cambray, Auteur de Telemaque.



CHA-

CHAPITRE XVI.

Des Esprits forts.

LEs Esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Etre supérieur à tous les Etres, qui les a tous faits, & à qui tous se doivent rapporter, d'un Etre souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, & si j'ose dire, une portion comme esprit, & comme immortelle ?

* Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions, l'un en reçoit de bon-

Des Esprits forts.

bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire, que le premier est persuadé & fidéle, & que le second est entêté & corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie Religion; & l'esprit foible, ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or l'Esprit fort ou n'a point de Religion ou se fait une Religion : donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

* J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit & le cœur sont attachés à une petite portion de ce Monde qu'ils habitent, qui est la Terre, qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine, que l'on mesure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la Vérité, si avec des vûes si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres jusques à Dieu même, si ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit ou de la dignité de l'ame, ils ressentent

encore moins combien elle est difficile à acquérir, combien la Terre entiere est au dessous d'elle, de quelle nécessité lui devient un Etre souverainement parfait qui est DIEU, & quel besoin indispensable elle a d'une Religion qui le lui indique, & qui lui en est une caution sûre. Je comprens au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'indifférence ; & de faire servir Dieu & la Religion à la politique, c'est-à-dire, à l'ordre & à la décoration de ce monde, la seule chose selon eux qui mérite qu'on y pense.

* Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de Religion qui leur restoit : ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magazins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter ; le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifferens, elles ont chacune leur agrément & leur bienséance, ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

* Il

Des Esprits forts.

* Il y a des hommes qui attendent à être dévots & religieux, que tout le monde se déclare impie & libertin : ce sera alors le parti du vulgaire, ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matiere si sérieuse & si profonde : ils ne suivent la mode & le commun que dans les choses de rien & de nulle suite. Qui sait même s'ils n'ont pas déja mis une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir ? Il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit, & de certaines vûes, l'on songe à croire comme les Savans & le peuple.

* L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre * : quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

* Une fille.

* Il faudroit s'éprouver & s'examiner très-sérieusement, avant que de se déclarer Esprit fort ou Libertin, afin au moins & selon ses principes de finir comme l'on a vécu, ou, si l'on ne

ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place : si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misére que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

* Il y a eu de tout tems de ces gens d'un bel esprit, & d'une agréable litterature, esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumieres, & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vêcu que pour d'autres hommes ; & ils semblent les avoir regardés comme leur derniere fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur ; & ils se sont perdus par déférence ou par

Des Esprits forts.

par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des Grands assez grands, & des Puissans assez puissans pour mériter de nous, que nous croyions, & que nous vivions à leur gré, selon leur goût & leurs caprices; & que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la maniere qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes régles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme sobre, moderé, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu: il parleroit du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point.

* J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point: il me diroit du moins la raison invincible qui a sû le convaincre.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.

* Dieu

* Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent, seul Juge en sa propre cause, ce qui répugne s'il n'est lui-même la Justice & la Vérité, c'est-à-dire, s'il n'est Dieu.

* Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point, cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature : j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance ; & je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes : c'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement, qu'il y a des monstres.

* L'Athéïsme n'est point. Les Grands qui en sont le plus soupçonnés, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusqu'à les rendre froids & indifférens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, & sur les conséquences d'une vraie Religion : ils ne nient ces choses, ni ne

les

Des Esprits forts.

les accordent, ils n'y pensent point.

* Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces & de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire que la bienséance & la coutume exigent de nous, que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanouïr, & il meurt : un autre Grand périt insensiblement, & perd chaque jour quelque chose de soi même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! Des circonstances si marquées & si sensiblement opposées, ne se relevent point, & ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

* Les hommes sont-ils assez bons, assez fidéles, assez équitables, pour mériter toute notre confiance, & ne nous pas faire desirer du moins que

Dieu

Dieu existât, à qui nous pussions appeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis?

CHAP. XVI.

* Si c'est le grand & le sublime de la Religion qui éblouït, ou qui confond les Esprits forts, ils ne sont plus des Esprits forts, mais de foibles génies & de petits esprits; si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebutte, ils sont à la vérité des Esprits forts, & plus forts que tant de grands Hommes si éclairés, si élevés, & néanmoins si fidéles, que les LEONS, les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

* Un Pere de l'Eglise, un Docteur de l'Eglise, quels noms! quelle tristesse dans leurs Ecrits! quelle séchereſſe, quelle froide dévotion, & peut-être quelle Scholastique! disent ceux qui ne les ont jamais lûs: mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la vérité! s'ils voyoient dans leurs Ouvrages plus de tour & de délicatesse, plus de politesse & d'esprit, plus de richesse d'expressions & plus de force de raisonnement, des traits plus

Des Esprits forts.

plus vifs & des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plûpart des Livres de ce tems, qui sont lûs avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaisir d'aimer la Religion, & de la voir crûe, soutenue, expliquée par de si beaux génies & par de si solides esprits! sur-tout lorsque l'on vient à connoître que pour l'étendue de connoissance, pour la profondeur & la pénétration, pour les principes de la pure Philosophie, pour leur application & leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale & des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN, que PLATON & CICERON.

* L'homme est né menteur: la Vérité est simple & ingenue, & il veut du spécieux & de l'ornement: elle n'est pas à lui, elle vient du Ciel toute faite, pour ainsi dire, & dans toute sa perfection, & l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction & la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossiereté & par sottise: demandez même au

plus

plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisemens où engagent nécessairement la vanité & la légereté, si pour faire un meilleur conte il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite, une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, & presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vûe, la racontent en cent façons différentes, celui ci, s'il est écouté, la dira encore d'une maniere qui n'a pas été dite, quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens & éloignés de nous par plusieurs siécles ? quel fondement dois-je faire sur les plus graves Historiens ? que devient l'Histoire ? César a-t-il été massacré au milieu du Senat ? y a-t-il eu un César ? Quelle conséquence, me dites-vous ! quels doutes ! quelle demande ! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse ; & je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le Livre qui fait mention de César, ne soit pas un Livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans

CHAP. XVI.

Des Esprits forts.

les Bibliothéques parmi d'autres Manuſcrits qui contiennent des Hiſtoires vraies ou apocryphes, qu'au contraire il ſoit inſpiré, ſaint, divin, qu'il porte en ſoi ces caractères, qu'il ſe trouve depuis près de deux mille ans dans une Societé nombreuſe qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce tems la moindre altération, & qui s'eſt fait une religion de le conſerver dans toute ſon intégrité, qu'il y ait même un engagement religieux & indiſpenſable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il eſt parlé de Céſar & de ſa Dictature, avouez-le, *Lucile*, vous douterez alors qu'il y ait eu un Céſar.

* Toute Muſique n'eſt pas propre à louer Dieu, & à être entendue dans le Sanctuaire. Toute Philoſophie ne parle pas dignement de Dieu, de ſa puiſſance, des principes de ſes opérations, & de ſes myſteres : plus cette Philoſophie eſt ſubtile & idéale, plus elle eſt vaine & inutile pour expliquer des choſes, qui ne demandent des hommes qu'un ſens droit pour être connues juſques à un certain point, & qui au-delà ſont inexplicables. Vouloir

loir rendre raiſon de Dieu, de ſes perfections; & ſi j'oſe ainſi parler, de ſes actions, c'eſt aller plus loin que les anciens Philoſophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs, mais ce n'eſt pas rencontrer ſi juſte, c'eſt creuſer long-tems & profondément, ſans trouver les ſources de la Vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de *bonté*, de *miſéricorde*, de *juſtice* & de *toute-puiſſance*, qui donnent de Dieu de ſi hautes & de ſi aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puiſſe faire, il faut recevoir les expreſſions ſéches, ſtériles, vuides de ſens, admettre les penſées creuſes, écartées des notions communes, ou tout au plus les ſubtiles & les ingénieuſes, & à meſure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Métaphyſique, perdre un peu de ſa Religion. CHAP. XVI.

* Juſques où les hommes ne ſe portent-ils point par l'intérêt de la Religion, dont ils ſont ſi peu perſuadés, & qu'ils pratiquent ſi mal.

* Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zéle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mê-

Des Esprits forts.

mes dans leur esprit par des sentimens particuliers, ils y ajoutent, & ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule Nation, qu'elle vit sous un même culte, & qu'elle n'a qu'une seule Religion : mais à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

* Deux sortes de gens fleurissent dans les Cours, & y dominent dans divers tems, les libertins & les hypocrites, ceux-là gayement, ouvertement, sans art & sans dissimulation, ceux ci finement, par des artifices, par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entr'eux, & en exclure tout autre : dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient, & ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur

at-

attache on ait l'impudence de les eſpe- rer : une troupe de maſques entre dans un Bal, ont ils la main, ils danſent; ils ſe font danſer les uns les autres, ils danſent encore, ils danſent toujours, ils ne (1) rendent la main à perſonne de l'Aſſemblée, quelque digne qu'elle ſoit de leur attention : on languit, on ſéche de les voir danſer, & de ne dan- ſer point : quelques-uns murmurent, les plus ſages prennent leur parti, & s'en vont. CHAP XVI.

* Il y a deux eſpeces de libertins; les libertins, ceux du moins qui croyent l'être, & les hypocrites ou faux dévots, c'eſt-à-dire, ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les der- niers dans ce genre-là ſont (2) les meilleurs.

Le

(1) *Ont-ils la main*, venoit de dire la Bruyere, ce qui prouve évidemment qu'il faut laiſſer ici *rendent*, au lieu de mettre *ten- dent*, comme vouloit un de mes amis qui pen- ſa me perſuader que cette correction étoit né- ceſſaire, ſon ton affirmatif m'ayant d'abord empêché de faire attention à ce qui précéde, *ont-ils la main*, &c.

(2) C'eſt-à-dire, *les plus vrais*, *les plus par- faits libertins*. Ou c'eſt ici le ſens de ce mot, ou il ne ſignifie rien du tout, à mon avis.

Des Esprits forts.

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu; parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

* Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le Prince?

* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme, à permettre l'entrée de son Royaume aux *Talapoins*, qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans & à nous-mêmes par leurs Livres & par leurs entretiens, qui eussent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes, où ils euf-

Mais quoique cette explication paroisse assez bien justifiée par ce que la Bruyere dit immédiatement après, *Que le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu*, comme en ce cas-là le terme de *meilleur* est employé dans un sens fort impropre, & très-peu naturel, je serois tenté de croire que la Bruyere a ecrit par mégarde *derniers* au lieu de *premiers*, ou que cette méprise doit être imputée à l'Imprimeur.

eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes? Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon, c'est-à-dire, pour faire très-sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres: ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs Eglises, & faire leurs Missions: qui fait cela en eux & en nous, ne seroit-ce point la force de la Vérité?

* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leurs portions. Qui ne sait pas au contraire des miséres plus secrettes, qu'il peut entreprendre de soulager, immédiatement & par ses secours, ou du moins par sa médiation? De même il n'est pas donné à tous de monter en Chaire, & d'y distribuer en Missionaire ou en Catechiste

Des Esprits forts.

la Parole sainte : mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire, & à ramener par de douces & insinuantes conversations, à la docilité ? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile.

* Il y a deux Mondes, l'un où l'on séjourne peu, & dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer, l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier Monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

* Qui a vêcu un seul jour, a vêcu un siécle : même Soleil, même Terre, même Monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire, à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant impatient de la nouveauté n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet & qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il consentiroit peut-être à

vivre

vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sait : la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre Monde : il faut tout le sérieux de la Religion pour le réduire.

* Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre : après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie ; ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la santé, que pour les voir changer inviolablement, & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainsi le jouet des biens & des maux, l'on ne sauroit guéres à quoi se résoudre. La Nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choisir ; & la mort qu'elle nous rend nécessaire, est encore adoucie par la Religion.

* Si ma Religion étoit fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer, il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat des mysteres !

Des Esprits forts.

quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siécles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus moderés qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vûe de la mort & du dernier supplice ! Prenez l'Histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du Monde, jusques à la veille de sa naissance, y a t-il eu rien de semblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? par où échapper ? où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? s'il faut périr, c'est par-là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse & si entiére : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion, c'en est fait.

La

* La Religion eſt vraie, ou elle eſt fauſſe : ſi elle n'eſt qu'une vaine fiction, voilà, ſi l'on veut, ſoixante années perdues pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre riſque. Mais ſi elle eſt fondée ſur la Vérité même, c'eſt alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée ſeule des maux qu'il ſe prépare me trouble l'imagination : la penſée eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en ſuppoſant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet ſur la Vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la Vertu.

* Je ne ſai ſi ceux qui oſent nier Dieu, méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, & qu'on les traite plus ſérieuſement que l'on n'a fait dans ce chapitre. L'ignorance qui eſt leur caractère les rend incapables des principes les plus clairs & des raiſonnemens les mieux ſuivis : je conſens néanmoins qu'ils liſent celui que je vais faire, pourvû qu'ils ne ſe perſuadent pas que c'eſt tout ce que l'on pou-

Des Esprits forts.

voit dire sur une vérité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi, qui suis une fois, de n'être plus : j'ai donc commencé, & je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur & plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moi qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une Nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons en remontant jusques à l'infinité des tems * : mais cette Nature, ou elle est seulement esprit, & c'est Dieu ; ou elle est matiére, & ne peut par conséquent avoir créé mon esprit, ou elle est un composé de matiére & d'esprit : & alors ce qui est esprit dans la Nature, je l'appelle Dieu.

* Objection ou systême des libertins.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit, n'est qu'une portion de matiére qui existe par la force d'une Nature universelle qui est aussi matiere, qui a toujours été, & qui sera tou-

toujours telle que nous la voyons, & qui n'eſt point Dieu * : mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon eſprit, quelque choſe que ce puiſſe être, eſt une choſe qui penſe, & que s'il eſt matiére, il eſt néceſſairement une matiére qui penſe, car l'on ne me perſuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque choſe qui penſe, pendant que je fais ce raiſonnement. Or ce quelque choſe qui eſt en moi, & qui penſe, s'il doit ſon être & ſa conſervation à une Nature univerſelle, qui a toujours été & qui ſera toujours, laquelle il reconnoiſſe comme ſa cauſe, il faut indiſpenſablement que ce ſoit à une Nature univerſelle, ou qui penſe, ou qui ſoit plus noble & plus parfaite que ce qui penſe; & ſi cette Nature ainſi faite eſt matiére, l'on doit encore conclure que c'eſt une matiére univerſelle qui penſe, ou qui eſt plus noble & plus parfaite que ce qui penſe.

CHAP. XVI.

* Inſtance des Libertins.

Je continue & je dis, cette matiére telle qu'elle vient d'être ſuppoſée, ſi elle n'eſt pas un être chimerique, mais réel, n'eſt pas auſſi imperceptible à tous les ſens, & ſi elle ne ſe décou-

vre

Des Esprits forts.

vre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, & qui en fait la différence, elle est donc elle-même tous ces différens corps : & comme elle est une matiére qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit quelle est telle du moins selon quelques-uns de ces corps, & par une suite nécessaire selon tous ces corps, c'est à-dire, qu'elle pense dans les pierres, dans les metaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent, c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossieres, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matiére universelle ou ce Monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, & que j'appelle mon esprit, ce qui est absurde.

Si au contraire cette Nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matiére, ni perceptible

perceptible par aucun des ſens : ſi cependant elle penſe, ou ſi elle eſt plus parfaite que ce qui penſe, je conclus encore qu'elle eſt Eſprit, ou un Etre meilleur & plus accompli que ce qui eſt eſprit : ſi d'ailleurs il ne reſte plus à ce qui penſe en moi, & que j'appelle mon eſprit, que cette Nature univerſelle à laquelle il puiſſe remonter pour rencontrer ſa premiere cauſe & ſon unique origine, parce qu'il ne trouve point ſon principe en ſoi, & qu'il le trouve encore moins dans la matiére, ainſi qu'il a été démontré, alors je ne diſpute point des noms, mais cette ſource originaire de tout eſprit, qui eſt eſprit elle-même, & qui eſt plus excellente que tout eſprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je penſe, donc Dieu éxiſte : car ce qui penſe en moi, je ne le dois point à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une premiere fois qu'il dépend encore de moi de me le conſerver un ſeul inſtant : je ne le dois point à un Etre qui ſoit au-deſſous de moi, & qui ſoit matiére, puiſqu'il eſt impoſſible que la matiére ſoit au-deſſus de

ce

Des Esprits forts.

ce qui pense, je le dois donc à un Etre qui est au-dessus de moi, & qui n'est point matiére; & c'est Dieu.

* De ce qu'une Nature universelle qui pense, exclut de soi généralement tout ce qui est matiére, il suit nécessairement, qu'un Etre particulier qui pense, ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matiére: car bien qu'un Etre universel qui pense, renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance & de capacité qu'un Etre particulier qui pense, il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matiére, puisque cette exclusion dans l'un & l'autre de ces deux Etres est aussi grande qu'elle peut être & comme infinie, & qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matiére, qu'il est inconcevable que Dieu soit matiére: ainsi comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit...

* Je ne sais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense: quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel & né-

ces-

ceſſaire de la diſpoſition de ſa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matiére, je puis au moins acquieſcer à cette doctrine. Mais je penſe ; & je ſuis certain que je penſe : or quelle proportion y a-t-il de tel ou tel arrangement des parties de la matiére, c'eſt-à-dire, d'une étendue ſelon toutes ces dimenſions, qui eſt longue, large & profonde, & qui eſt diviſible dans tous ces ſens, avec ce qui penſe ?

* Si tout eſt matiére, & ſi la penſée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'eſt qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiére, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choſes matérielles ? La matiére a-t-elle dans ſon fonds une idée auſſi pure, auſſi ſimple, auſſi immatérielle qu'eſt celle de l'Eſprit ? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de ſon propre être ? comment eſt-elle dans l'homme ce qui penſe, c'eſt-à-dire, ce qui eſt à l'homme même une conviction qu'il n'eſt point matiére ?

* Il y a des Etres qui durent peu, parce qu'ils ſont compoſés de choſes

très-



Des Esprits forts.

très différentes, & qui se nuisent réciproquement : il y a en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples, mais ils périssent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parce que c'est un Etre pur, exemt de tout mélange & de toute composition ; & il n'y a pas de raison qu'il doive périr, car qui peut corrompre ou séparer un Etre simple, & qui n'a point de parties ?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, & entend les sons par l'organe de l'oreille, mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons, elle n'est que ce qui pense : or comment peut-elle cesser d'être telle ? ce n'est point par le defaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matiére ; ni par le defaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles vérités : elle est donc incorruptible.

* Je

* Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a (1) voulu remplir de l'idée de ſon Etre infini, & ſouverainement parfait, doive être anéantie.

* Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre plus propre, & plus orné que les autres terres qui lui ſont contigues: ici ce ſont des compartimens mêlés d'eaux plattes & d'eaux jailliſſantes, là des allées en paliſſades qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nord: d'un côté c'eſt un bois épais qui défend de tous les Soleils, & d'un autre un beau point de vûe, plus

(1) Si Dieu eſt incompréhenſible par rapport à l'homme, il n'eſt pas aiſé de voir en quel ſens on peut dire que *Dieu a voulu remplir* l'ame de l'homme *de l'idée de ſon Etre infini.* Il ſemble au contraire que l'ame de l'hômme ne peut avoir qu'une idée fort incomplette de Dieu, puiſque Dieu ne lui a donné qu'une capacité très-bornée: ce qui me fait ſouvenir de la penſée d'un Poëte Italien qui dit fort ſagement, parlant de Dieu, *Non inteſo da noi, e ſol ſe ſteſſo intende.* A bien examiner cet axiome qui paroît dicté par la nature, peut-être trouveroit-on qu'il eſt plus évidemment vrai que tout ce que la Théologie & la Métaphyſique nous débitent ſur ce grand article.

Des Esprits forts.

plus bas une Yvette ou un Lignon qui couloit obſcurément entre les ſaules & les peupliers, eſt devenu un canal qui eſt revêtu : ailleurs de longues & fraîches avenues ſe perdent dans la campagne, & annoncent la maiſon qui eſt entourée d'eaux : vous recrierez vous, quel jeu du hazard ! combien de belles choſes ſe ſont rencontrées enſemble inopinément ! Non ſans doute : vous direz au contraire, cela eſt bien imaginé & bien ordonné, il régne ici un bon goût & beaucoup d'intelligence : je parlerai comme vous, & j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dès le jour même qu'ils ſont en place. Qu'eſt-ce pourtant que cette piece de terre ainſi diſpoſée & où tout l'art d'un Ouvrier habile a été employé pour l'embellir ? ſi même toute la terre n'eſt qu'un atôme ſuſpendu en l'air, & ſi vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part ſur cet atôme, il faut donc que vous ſoyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place : cependant

dant vous avez des yeux qui ſont deux points imperceptibles, ne laiſſez pas de les ouvrir vers le Ciel; qu'y appercevez-vous quelquefois, la Lune dans ſon plein? Elle eſt belle alors & fort lumineuſe, quoique ſa lumiere ne ſoit que la réflexion de celle du Soleil. Elle paroît grande comme le Soleil, plus grande que les autres Planettes, & qu'aucune des Etoiles; mais ne vous laiſſez pas tromper par les dehors: il n'y a rien au Ciel de ſi petit que la Lune, ſa ſuperficie eſt treize fois plus petite que celle de la Terre, ſa ſolidité quarante-huit fois, & ſon diametre de ſept cens cinquante lieues n'eſt que le quart de celui de la Terre: auſſi eſt-il vrai qu'il n'y a que ſon voiſinage qui lui donne une ſi grande apparence, puiſqu'elle n'eſt guéres plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la Terre, ou que ſa diſtance n'eſt que de cent mille lieues. Elle n'a preſque pas même de chemin à faire en comparaiſon du vaſte tour que le Soleil fait dans les eſpaces du Ciel, car il eſt certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieues: ce n'eſt par

Des Esprits forts.

heure que vingt-deux mille cinq cens lieues, & trois cens soixante & quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cens fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre vingt fois plus légerement que le son, que le bruit, par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens soixante & dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diametre de la Terre, il est de trois mille lieues, celui du Soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cens mille lieues. Si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie! quelle est sa solidité! comprenez-vous bien cette étendue, & qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil? Quel est donc, direz vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence! vous avez raison, il est

eſt prodigieux : il eſt démontré, qu'il ne peut pas y avoir de la Terre au Soleil moins de dix mille diametres de la Terre ; autrement moins de trente millions de lieues : peut-être y a-t-il quatre fois, ſix fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour déterminer cette diſtance.

Pour aider ſeulement votre imagination à ſe la repréſenter, ſuppoſons une meule de moulin qui tombe du Soleil ſur la Terre, donnons-lui la plus grande vîteſſe qu'elle ſoit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut : ſuppoſons encore qu'elle conſerve toujours cette même vîteſſe, ſans en acquerir, & ſans en perdre, qu'elle parcourt quinze toiſes par chaque ſeconde de tems, c'eſt-à-dire, la moitié de l'élévation des plus hautes tours, & ainſi neuf cens toiſes en une minute, paſſons-lui mille toiſes en une minute pour une plus grande facilité : mille toiſes font une demie lieue commune, ainſi en deux minutes, la meule fera une lieue, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle fera ſept cens vingt lieues : or elle a trente millions

Des Esprits forts.

lions à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante-un mille six cens soixante & six jours, qui sont plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi : la distance de la Terre à Saturne est au moins decuple de celle de la Terre au Soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieues, & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne, élévez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieues de diametre, & par conséquent plus de dix-huit cens millions de lieues de circonference : un cheval Anglois, qui feroit dix lieues par heure, n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le Miracle de ce Monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les

les merveilles du hazard, que vous admettez ſeul pour la cauſe premiere de toutes choſes : il eſt encore un Ouvrier plus admirable que vous ne penſez : connoiſſez le hazard, laiſſez-vous inſtruire de toute la puiſſance de votre Dieu. Savez-vous que cette diſtance de trente millions de lieues qu'il y a de la Terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieues de la Terre à Saturne, ſont ſi peu de choſe, comparées à l'éloignement qu'il y a de la Terre aux Etoiles, que ce n'eſt pas même s'énoncer aſſez juſte que de ſe ſervir ſur le ſujet de ces diſtances, du terme de comparaiſon : quelle proportion à la vérité de ce qui ſe meſure, quelque grand qu'il puiſſe être, avec ce qui ne ſe meſure pas : on ne connoît point la hauteur d'une Etoile, elle eſt, ſi j'oſe ainſi parler, *immenſurable*, il n'y a plus ni angles, ni ſinus, ni parallaxes dont on puiſſe s'aider. Si un homme obſervoit à Paris une Etoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir juſqu'à cet Aſtre, ne feroient pas un an-

Des Esprits forts.

gle, & se confondroient en une seule & même ligne, tant la Terre entiére n'est pas espace par rapport à cet éloignement. Mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus. Si deux Observateurs, l'un sur la Terre, & l'autre dans le Soleil, observoient en même tems une Etoile, les rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement : si un homme étoit situé dans une Etoile, notre Soleil, notre Terre, & les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point : cela est démontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux ; une Etoile paroît assise, sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse, à peine la vûe peut-elle atteindre à discerner la partie du Ciel qui les sépare, c'est comme une Etoile qui paroît double : Si cependant tout l'art des

Astro-

Astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux Etoiles, qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raison des deux polaires? quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre? & que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une fiction? Serons-nous encore surpris que ces mêmes Etoiles si démesurées dans leur grandeur ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vûe? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des Etoiles, oui de celles qui sont apparentes: le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point? celles, par exemple, qui composent la Voie de lait, cette trace lumineuse qu'on

Des Esprits forts.

remarque au Ciel dans une nuit sereine du Nord au Midi, & qui par leur extraordinaire élévation ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûes chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la Terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, & qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent, autour de ce grain de sable, & traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des Cieux. Voulez-vous un autre Systême, & qui ne diminue rien du merveilleux? La Terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers. Je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche, ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point : si le plus

petit

petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la Terre, que deviendroit la Terre? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est marqué, & si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher; & que le Vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hazard! l'Intelligence même pourroit-elle mieux réussir? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine, ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense, qu'on appelle Monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces Astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans: voilà mon scrupule, Lucile, si c'est par hazard qu'ils observent des régles si invariables, qu'est-ce que l'ordre; qu'est-ce que la régle?

Je vous demanderai même ce que

Des esprits forts.

c'est que le hazard : est-il corps, est-il esprit ? Est-ce un Etre distingué des autres Etres, qui ait son existence particuliére, qui soit quelque part ? ou plutôt, n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est un hazard : mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? Si par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi, si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie & qu'elle pirouette, conclurai-je que c'est par ce même hazard qu'en général la boule est en mouvement ? Ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soi-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée ? Et parce que les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîtesse, examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les

les emporte. Mais ni ces roues, ni cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs, & par une puissance qui leur est éttangére. Et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainsi: ils se meuvent cependant; & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature. Il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir: qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à la vérité qui les met en mouvement, mais on seroit toujours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues, ou cette boule; & quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui se sont liés & enchaînés en-

Des Esprits forts.

semble par la figure & la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet atome ? est-il matiére, est-il intelligence ? a-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même ? il étoit donc un moment avant que d'être : il étoit, & il n'étoit pas tout à la fois ; & s'il est auteur de son être & de sa maniere d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit ? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé ? est-il éternel ? est-il infini ? ferez-vous un Dieu de cet atome ?

* Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met sur de l'ébene pour le mieux remarquer, si dans le tems qu'il marche vers un côté, on lui présente le moindre fétu, il change de route : est-ce un jeu du hazard que son crystalin, sa retine, & son nerf optique ?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a alterée, un nombre presque innombrable de petits animaux, dont le micros-

croscope nous fait appercevoir la figure, & qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer. Chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron ; & néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres, & un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable, paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits : il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts : il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines, & les philtres qui séparent les alimens de ces petites plantes ! Et si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes & les pins ; & que ces petits animaux dont je viens de parler, se multiplient par voie de génération comme les Eléphans & les Baleines, où cela ne

Des Esprits forts.

mene-t-il point ? Qui a sû travailler à des Ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vûe des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les Cieux, bien que dans l'autre extrêmité ? Ne seroit ce point celui qui a fait les Cieux, les Astres ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité & l'étendue de leur course, & qui se joue de les faire mouvoir ?

* Il est de fait que l'homme jouït du Soleil, des Astres, des Cieux, de leurs influences, comme il jouït de l'air qu'il respire, & de la Terre sur laquelle il marche, & qui le soutient, & s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vraisemblance, elle y est toute entiére, puisque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre ; & que la proportion qui se trouve entr'eux & lui, est celle de la matiére incapable de sentiment, qui est seulement une étendue selon trois dimensions, à ce qui

est

eſt Eſprit, Raiſon ou Intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pû ſe paſſer à moins pour ſa conſervation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler ſon pouvoir, ſa bonté & ſa magnificence, puiſque quelque choſe que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier s'il eſt fait pour l'homme, eſt litteralement la moindre choſe que Dieu ait fait pour l'homme; la preuve s'en tire du fond de la Religion : ce n'eſt donc ni vanité ni préſomption à l'homme, de ſe rendre ſur ſes avantages à la force de la vérité : ce feroit en lui ſtupidité & aveuglement de ne pas ſe laiſſer convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion ſe ſert, pour lui faire connoître ſes priviléges, ſes reſſources, ſes eſperances, pour lui apprendre ce qu'il eſt & ce qu'il peut devenir. Mais la Lune eſt habitée, il n'eſt pas du moins impoſſible qu'elle le ſoit? que parlez-vous, Lucile, de la Lune, & à quel propos? en ſuppoſant Dieu, quelle eſt en effet la choſe impoſſible? Vous demandez peut être

Des Esprits forts.

ſi nous ſommes les ſeuls dans l'Univers que Dieu ait ſi bien traités : s'il n'y a point dans la Lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait auſſi favoriſés : vaine curioſité, frivole demande ! La Terre, Lucile, eſt habitée, nous l'habitons, & nous ſavons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions ſur tout ce que nous devons penſer de Dieu, & de nous-mêmes : que ceux qui peuplent les globes céleſtes, quels qu'ils puiſſent être, s'inquietent pour eux-mêmes, ils ont leurs ſoins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, obſervé la Lune, vous avez reconnu ſes taches, ſes abîmes, ſes inégalités, ſa hauteur, ſon étendue, ſon cours, ſes éclipſes, tous les Aſtronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux inſtrumens, obſervez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle ſoit peuplée, & de quels animaux ! Reſſemblent-ils aux hommes, ſont-ce des hommes ? Laiſſez-moi voir après vous ; & ſi nous ſommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent

tent la Lune, examinons alors s'ils sont Chrétiens, & si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux & nous.

Tout est grand & admirable dans la Nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'Ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait suppose régle & perfection. Homme vain & présomptueux, faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible : quel excellent Maître que celui qui fait des Ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre attelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entreprise est forte & au-dessus de vous : essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, Monarques, Potentats, sacrées Majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? Grands de la Terre, très-hauts, très-puissans & peut-être bien-tôt, *tout-puissans Seigneurs*,

Des esprits forts. *gneurs*, nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluye, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la Nature sont populaires : les causes, les principes ne le sont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les tems ne sont qu'un instant, comparés à la durée de Dieu, qui est éternelle : tous les espaces du monde entier, ne sont qu'un point, qu'un leger atome, comparés à son immensité. S'il est ainsi, comme je l'avance, (car quelle proportion du fini à l'infini !) je demande, qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme, qu'est-ce qu'un grain de poussiere qu'on appelle la Terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette Terre que l'homme possède, & qu'il habite ? Les méchans prosperent pendant qu'ils vi-

vivent, quelques méchans, je l'avoue : la vertu eſt opprimée, & le crime impuni ſur la Terre quelquefois, j'en conviens. C'eſt une injuſtice : point du tout. Il faudroit, pour tirer cette concluſion, avoir prouvé qu'abſolument les méchans ſont heureux, que la vertu ne l'eſt pas, & que le crime demeure impuni : il faudroit du moins que ce peu de tems où les bons ſouffrent, & où les méchans proſperent, eût une durée ; & que ce que nous appellons proſperité & fortune, ne fût pas une apparence fauſſe & une ombre vaine qui s'évanouït, que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu & le crime rencontrent ſi rarement ce qui leur eſt dû, fût le ſeul endroit de la ſcéne où ſe doivent paſſer la punition & les récompenſes.

De ce que je penſe, je n'infére pas plus clairement que je ſuis Eſprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point ſelon qu'il me plaît, que je ſuis libre : or liberté, c'eſt choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainſi une action bonne ou mauvaiſe, & ce qu'on ap-

pelle

Des Esprits forts.

pelle vertu ou crime. Que le crime absolument ſoit impuni, il eſt vrai; c'eſt injuſtice : qu'il le ſoit ſur la terre, c'eſt un myſtere. Suppoſons pourtant avec l'Athée, que c'eſt injuſtice : toute injuſtice eſt une négation, ou une privation de juſtice, donc toute injuſtice ſuppoſe juſtice. Toute juſtice eſt une conformité à une ſouveraine Raiſon. Je demande en effet, quand il n'a pas été raiſonnable que le crime ſoit puni, à moins qu'on ne diſe que c'eſt quand le triangle avoit moins de trois angles : or toute conformité à la Raiſon eſt une vérité : cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle eſt donc de celles que l'on appelle des éternelles vérités. Cette vérité d'ailleurs, ou n'eſt point, & ne peut être, ou elle eſt l'objet d'une connoiſſance : elle eſt donc éternelle cette connoiſſance (4), & c'eſt Dieu.

Les

(4) *Ou plutôt*, ce qui conduit néceſſairement à Dieu, à qui cette connoiſſance eſt éternellement préſente. *C'eſt apparemment ce que* la Bruyere *a voulu nous faire entendre par cette expreſſion hardie & peut-être trop énigmatique qu'*une connoiſſance éternelle eſt Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachés, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroiſſent ſi ſimples & ſi faciles; qu'il ſemble qu'il n'y ait que Dieu ſeul qui puiſſe en être l'Auteur; & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte, ſont en ſi grand nombre que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils ſoutiennent que le hazard de tout tems a paſſé en coutume.

Si vous faites cette ſuppoſition, que tous les hommes qui peuplent la Terre ſans exception, ſoient chacun dans l'abondance, & que rien ne leur manque, j'infére de là que nul homme qui eſt ſur la Terre, n'eſt dans l'abondance, & que tout lui manque. Il n'y a que deux ſortes de richeſſes, & auſquelles les deux autres ſe réduiſent, l'argent & les terres : ſi tous ſont riches, qui cultivera les terres, & qui fouillera les mines? Ceux qui ſont éloignés des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes & minerales, ne pour-

ront

Des Esprits forts.

ront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce, & on le suppose : mais si les hommes abondent de biens, & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? on manquera alors du nécessaire, & des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'Arts, plus de Sciences, plus d'invention, plus de méchanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les Loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le Soleil se leve pour eux sur l'horison, en vain il échauffe la Terre & la

la rend féconde, en vain le Ciel verse sur elle ses influences, les Fleuves en vain l'arrosent, & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance, inutilement aussi la Mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, & en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie : ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent : ceux-là jouïssent, nourrissent, secourent, protegent, gouvernent : tout ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

* Mettez l'autorité, les plaisirs & l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins & la misére de l'autre, ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

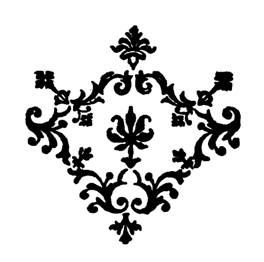
Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subor-

Des Esprits forts.

bordination eſt l'Ouvrage de Dieu; ou ſuppoſe une Loi divine : une trop grande diſproportion, & telle qu'elle ſe remarque parmi les hommes, eſt leur Ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités ſont vicieuſes, & partent de l'homme : toute compenſation eſt juſte & vient de Dieu.

* Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & ſi on les goûte, je m'en étonne de même.



DISCOURS

PRONONCE'

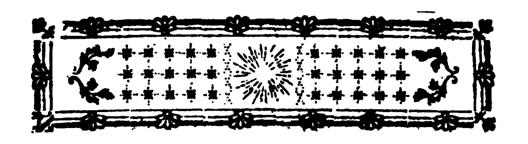
DANS

L'ACADEMIE

FRANÇOISE.

son âge d'or & de sa décadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer, & que dans cette prévention où je suis, je n'ai pas esperé que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pu louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient présens, il les a loués plusieurs fois, il les a loués seuls, dans le Senat, souvent en présence de leurs ennemis, toujours devant une Compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en sauroit avoir l'Académie Françoise. J'ai loué les Académiciens, je les ai loués tous, & ce n'a pas été impunément : que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous?

Je viens d'entendre, *a dit Théobalde*, une grande vilaine Harangue qui m'a fait baailler vingt fois, qui m'a ennuyé à la mort. *Voilà ce qu'il a dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, lui & peu d'au-*



PREFACE.



EUX qui interrogés sur le Discours que je fis à l'Académie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit séchement que j'avois fait des Caractères, croyant le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même désirer : car le Public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux Caractères dans le Discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succéde, & de l'Académie Françoise : de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels : or je demande à mes Censeurs qu'ils me posent si bien

bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux caractères qui louent, que je la puisse sentir, & avouer ma faute. Si chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner, je dis peut-être, puisque les caractères, ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux qui étoient de commande, les louanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Académie Françoise; & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention qu'autant pour menager leur pudeur que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs Ouvrages, dont j'ai fait des éloges critiques plus ou moins étendus, selon que les sujets qu'ils y ont traités, pouvoient l'exiger. J'ai loué des Académiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vrai, mais je les ai loué tous; qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoutent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple, je veux en convenir; & que j'ai pris soin de m'écarter des

lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si long-tems pour avoir servi à un nombre infini de pareils Discours depuis la naissance de l'Academie Françoise : m'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athénes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie ? Etre au comble de ses vœux de se voir Académicien : protester que ce jour où l'on jouït pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie : douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée : esperer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Françoise : n'avoir accepté, n'avoir désiré une telle place que pour profiter des lumieres de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. *Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues que je n'eusse pû les trouver, les placer & en mériter des applaudissemens ?*

Parce donc que j'ai cru que quoique l'envie & l'injustice publient de l'Académie Françoise, quoiqu'elles veuillent dire de

nent : ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile, & dans Horace, où n'y en a-t-il point ? si ce n'est peut-être dans leurs Ecrits. BERNIN *n'a pas manié le marbre, ni traité toutes ses figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevés tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'Ouvrier : si c'est un cheval, les crins sont tournés d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le jouet du vent, l'œil est ardent ; les nazeaux soufflent le feu & la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits ; il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par les chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de* PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter, que sans blesser & sans nommer les vicieux on se déclare contre le vice ? sont-ce des Chartreux & des Solitaires ? sont-ce les Jésuites hommes pieux & éclairés ? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbayes ? Tous au contraire lisent

tres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès, que je leur avois balbutié la veille un Discours où il n'y avoit ni style, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraie satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnerent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au Public, ou que les Caractères faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur; mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable: ils prononcerent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Préface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.

Ils firent plus: violant les loix de l'Aca-

Traducteurs de Pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles? Non : mais des faiseurs de Stances & d'Elegies amoureuses, de ces Beaux-Esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigramme sur une belle gorge, un Madrigal sur une jouïssance : Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux & dans leur attelier.

Ils sont encore allés plus loin; car palliant d'une politique zelée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loués & si long-tems que chacun des autres Académiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature contre leurs plus irréconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voies, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire néces-

sai-

sairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excités peut-être par les Théobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un Ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un Livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères; & après les avoir expliqués à leur maniere, & en avoir cru trouver les originaux, donnent au Public de longues listes, ou comme ils les appellent des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoiqu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Preface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir jusqu'à hésiter quelque tems si je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le désir d'être utile à ma patrie par mes Ecrits, & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité : mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractères, quelle digue éleverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la Ville, & qui bien-tôt va gagner la Cour ? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées, que les personnes les plus accréditées de la Cour ont desesperé d'avoir mon secret ? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tels enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur Libelle diffamatoire ?

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pu moi-même les

les forger telles qu'elles sont, & que je les ai vûes? Etant presque toutes différentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, & être distribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortaigne & à Belesine, dont les différentes applications sont à la Baillive, à la femme de l'Assesseur, au Président de l'Election, au Prevôt de la Maréchaussée, & au Prevôt de la Collegiale? Les noms y sont fort bien marqués, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon Ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province. J'ai peint à la vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au Public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne

fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginés : me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre ; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à rejouir les Lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontens, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modéles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je désavoue, & que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interprétes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vûe de louer leur vertu ou leur mérite : j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin, & que le Lecteur ne

cou-

toute pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne Histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux-fuyans pour dépaiser ceux qui me lisent, & les dégouter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des Caractères.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontens, je ne sai en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce Remerciement à l'Académie Françoise, un Discours oratoire qui eût quelque force & quelque étendue : de zélés Académiciens m'avoient déja frayé ce chemin, mais ils se sont trouvés en petit nombre, & leur zéle pour l'honneur & pour la réputation de l'Académie n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoique capables de parler long-tems, & de parler bien.

J'ai

J'ai pensé au contraire, qu'ainsi que nul Artisan n'est aggregé à aucune Société, ni n'a ses Lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même & avec encore plus de bienséance un homme associé à un Corps qui ne s'est soutenu, & ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fît aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me sembloit encore que puisque l'Eloquence profane ne paroissoit plus régner au Barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Académie Françoise; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette Compagnie plus célébre, que si au sujet des receptions de nouveaux Académiciens, elle savoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses Assemblées par la curiosité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juste étendue, faites de main de maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la Science de la Parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un Discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'a-

l'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole ; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite ; s'il a sû franchir Chantilly écueil des mauvais Ouvrages ; si l'Academie Françoise à qui j'avois appellé comme au Juge souverain de ces sortes de pieces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives, si elle n'étoit pas en effet composée d'un style affecté, dur & interrompu, *ni chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Operas *&* *dans tant* d'Epîtres Dédicatoires, *il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les tems, le Public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent, qu'ils y ayent baaillé.*

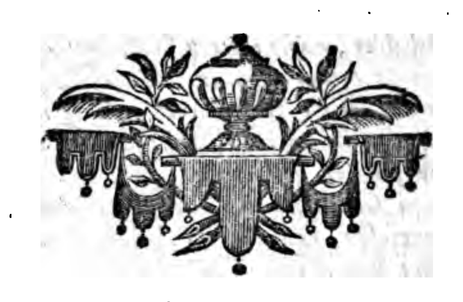
Car voudroient-ils présentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins

*mal réussi dans le Public qu'ils ne l'avoient espéré; qu'ils savent que deux Libraires ont plaidé * à qui l'imprimeroit, voudroient-ils désavouer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée? Me permettroient-ils de publier, ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit? On sait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçû à l'Académie Françoise, prié, sollicité, persecuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux-mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur résista toujours avec fermeté. Il leur dit*, qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moi, que la préférence qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une véritable peine, que deux Discours également innocens, prononcés dans le

* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

le même jour, devoient être imprimés dans le même tems. *Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai cités, avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plû de lui donner, à un dessein formé de médire de moi, de mon Discours & de mes Caractères; & il me fit sur cette satyre injurieuse, des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inférer de cette conduite des Théobaldes, qu'ils ont cru faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collégue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'ils ne sont ni Courtisans ni dévoués à la faveur, ni interessés, ni adulateurs, qu'au contraire ils sont sincéres; & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du style & des expressions de mon Remerciement à l'Académie Françoise. Mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du Peuple lui a été favorable : qu'importe, ils repliqueront avec confiance que le Public a son goût, & qu'ils ont le leur : réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout différend*

rend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes Ecrits : car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils, mes Ouvrages tels, qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes & le Public.



DIS-



DISCOURS
PRONONCÉ
DANS
L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Le Lundi quinziéme Juin 1693.

MESSIEURS,

Il feroit difficile d'avoir l'honneur de fe trouver au milieu de vous, d'avoir devant fes yeux l'Académie Françoife, d'avoir lû l'Hiftoire de fon établiffement, fans penfer d'abord à celui à qui elle en eft redevable, & fans

ſans ſe perſuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tiſſu de louanges, qu'exigent le devoir & la coutume, par quelques traits où ce grand Cardinal ſoit reconnoiſſable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'eſt point un perſonnage qu'il ſoit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces Diſcours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le Régne de Louis le Juſte, c'eſt la vie du Cardinal de Richelieu, c'eſt ſon éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre : Que pourrois-je ajouter à des faits encore récens & ſi mémorables ? Ouvrez ſon Teſtament politique, digerez cet Ouvrage, c'eſt la peinture de ſon eſprit, ſon ame toute entiere s'y développe, l'on y découvre le ſecret de ſa conduite & de ſes actions, l'on y trouve la ſource & la vraiſemblance de tant & de ſi grands événemens qui ont paru ſous ſon adminiſtration : l'on y voit ſans peine qu'un homme qui pen-

pense si virilement & si juste, a pu agir sûrement & avec succès, & que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort & supérieur, il a sû tout le fonds & tout le mystere du Gouvernement : il a connu le beau & le sublime du Ministere; il a respecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance; il a opposé des Alliés à des Ennemis; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens: une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses Finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame sérieuse & austere, formidable aux Ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'Hérésie, tantôt à déconcerter une Ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être

sa-

ſavante, a goûté les Belles-Lettres & ceux qui en faiſoient profeſſion. Comparez-vous, ſi vous l'oſez, au grand Richelieu, Hommes dévoués à la fortune, qui par le ſuccès de vos affaires particuliéres, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques! qui vous donnez pour des génies heureux & pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne ſavez rien, que vous n'avez jamais lû, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des Sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiſer tout de votre fonds, apprenez que le Cardinal de Richelieu a ſû; qu'il a lû; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de Lettres, mais qu'il les a aimés, careſſés, favoriſés; qu'il leur a ménagé des priviléges, qu'il leur deſtinoit des penſions, qu'il les a réunis en une Compagnie célébre, qu'il en a fait l'Académie Françoiſe. Oui, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute aſſociation qui ne roule pas ſur les établiſſemens & ſur l'intérêt, celle-ci eſt une des penſées de ce grand Miniſtre, né hom-

homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses méditations & ses veilles.

Il savoit quelle est la force & l'utilité de l'Eloquence, la puissance de la parole qui aide la Raison & la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du Soldat l'intrépidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie, quelle est la nécessité de la Grammaire, la base & le fondement des autres Sciences, & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la République, il falloit dresser le plan d'une Compagnie, où la Vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit & le

le ſavoir raſſemblés par des ſuffrages; n'allons pas plus loin; voilà, Meſſieurs, vos principes & votre régle, dont je ne ſuis qu'une exception.

Rappellez en votre mémoire, la comparaiſon ne vous ſera pas injurieuſe, rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le compoſoient étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient reſtées des fureurs de la perſécution : ils ſembloient tenir de leurs playes le droit de s'aſſeoir dans cette Aſſemblée générale de toute l'Egliſe : il n'y avoit aucun de vos illuſtres prédeceſſeurs qu'on ne s'empreſſât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne déſignât par quelque Ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Académie naiſſante qu'ils avoient comme fondée, tels étoient ces grands Artiſans de la parole, ces premiers Maîtres de l'Eloquence Françoiſe, tels vous êtes, Meſſieurs, qui ne cédez ni en ſavoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un auſſi correct dans ſa Langue que

que s'il l'avoit apprise par régles & par principes, aussi élegant dans les Langues étrangeres, que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celui de son pays : il a entrepris, il a fini une pénible Traduction que le plus bel esprit pourroit avouer, & que le plus pieux personnage devroit désirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre Langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable pour y substituer le vraisemblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux, il instruit en badinant, persuade aux hommes la Vertu par l'organe des bêtes, éleve les petits sujets jusqu'au sublime, homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modéles, modéle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal, atteint Horace,

race, semble créer les pensées d'autrui, & se rendre propre tout ce qu'il manie, il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention : ses vers forts & harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits & de poësie, seront lûs encore quand la Langue aura vieilli, en seront les derniers débris : on y remarque une critique sûre, judicieuse, & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui régne sur la scéne, qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossede pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préferé, quelques autres qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siécle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchés indifféremment de tout ce qui rap-

rappelle leurs premieres années, n'aiment, peut-être, dans Œdipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si long-tems une envieuse Critique & qui l'a fait taire : qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens, Orateur, Historien, Théologien, Philosophe d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses Ecrits, soit dans la Chaire, un défenseur de la Religion, une lumiére de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la postérité, un Pere de l'Eglise? Que n'est-il point? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit point la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix si digne de vous? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! je m'en souviens, & après ce que vous avez entendu, comment osai-je parler, comment daignez-vous m'entendre? avouons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie & sans préparation, soit qu'il pro-

nonce un discours étudié & oratoire; soit qu'il explique ses pensées dans la conversation : toujours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse : on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit : on doit être content de soi si l'on emporte ses réflexions, & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre? à qui m'associez-vous?

Je voudrois Messieurs, moins pressé par le tems & par les bienséances qui mettent des bornes à ce Discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie, par des endroits encore plus marqués & par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagés entre vous. Veut-on de diserts Orateurs qui ayent semé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui avec une saine morale, ayent employé tous les tours & toutes les finesses de la Langue, qui plaisent par

un beau choix de paroles, qui faſſent aimer les ſolemnités, les Temples, qui y faſſent courir? qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils ſont parmi vous. Admire-t-on une vaſte & profonde litterature qui aille fouiller dans les archives de l'Antiquité, pour en retirer des choſes enſevelies dans l'oubli, échappées aux eſprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une préciſion à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une ſeule année, quelquefois d'un ſeul jour ſur tant de ſiécles? cette doctrine admirable vous la poſſédez, elle eſt du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette ſavante Aſſemblée. Si l'on eſt curieux du don des Langues joint au double talent de ſavoir avec exactitude les choſes anciennes, & de narrer celles qui ſont nouvelles avec autant de ſimplicité que de vérité, des qualités ſi rares ne vous manquent pas, & ſont réunies en un même ſujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'eſprit & d'experience, qui par le privilége de leurs emplois faſſent parler le Prince avec dignité & avec juſteſſe, d'autres

qui placent heureusement & avec succès dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire, d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employés aux Judiciaires, toujours avec une égale réputation : tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas longtems, reservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi. Que vous manque-t-il enfin ? Vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraison, des Poëtes en tout genre de Poësies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes & enjouées, des imitateurs des Anciens, des Critiques austéres, des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles. Encore une fois à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciement ? il ne

doit pas néanmoins cet homme si louable & si modeste appréhender que je le loue : si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succéder ? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres Morts dont ils remplissent la place, hésitent partagés entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les releve : vous aviez choisi en M. l'Abbé de la Chambre, un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages & si chrétiennes, qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire. De solides vertus, qu'on voudroit célébrer, font passer légérement sur son érudition ou sur son éloquence : on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses Ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le Discours funébre de celui à qui je succéde, plutôt que de me borner à un

ſimple éloge de ſon eſprit. Le mérite en lui n'étoit pas une choſe acquiſe, mais un patrimoine, un bien héréditaire, ſi du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré ſon cœur, ſa confiance, toute ſa perſonne à cette famille, qui l'avoit rendue comme votre alliée, puiſqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée & qu'il l'avoit miſe avec l'Académie Françoiſe ſous ſa protection.

Je parle du Chancelier Seguier, on s'en ſouvient comme de l'un des plus grands Magiſtrats que la France ait nourri depuis ſes commencemens : il a laiſſé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les Belles-Lettres, ou dans les affaires : il eſt vrai du moins, & on en convient, qu'il ſurpaſſoit en l'un & en l'autre tous ceux de ſon tems : homme grave & familier, profond dans les délibérations, quoique doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne ſe donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves ou ſententieux, ce qui eſt plus rare que la Science, & peut-

être que la probité, je veux dire de la dignité, il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a annobli : il a été grand & accrédité sans ministere, & on ne voit pas que ceux qui ont sû tout réunir en leurs personnes, l'ayent effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années ce grand Protecteur, vous jettâtes la vûe autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorés de vous recevoir : mais le sentiment de votre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la réparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à votre gloire : avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçus ! N'en soyons pas surpris, c'est son caractere ; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour

perdre tout d'un coup le ſentiment & la mémoire des choſes dont nous nous ſommes vûs le plus fortement imprimés ! Souvenons-nous de ces jours triſtes que nous avons paſſés dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguſte, mais malheureuſe, que la pieté & la Religion avoient pouſſée juſqu'aux dernieres épreuves de l'adverſité, hélas ! avoient-ils péri ſur la mer ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le ſavions pas : on s'interrogeoit, on ſe promettoit réciproquement les premieres nouvelles qui viendroient ſur un événement ſi lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique, mais domeſtique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces perſonnes Royales à qui l'on prenoit tant d'intérêt, euſſent pû échapper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce aſſez ? ne falloit-il pas une Terre Etrangere où ils puſſent aborder, un Roi également bon & puiſſant, qui pût & qui voulût les recevoir ?

voir ? Je l'ai vûe cette reception, ſpectacle tendre s'il en fût jamais ! On y verſoit des larmes d'admiration & de joie : ce Prince n'a pas plus de grace, lorſqu'à la tête de ſes Camps & de ſes Armées il foudroie une ville qui lui réſiſte, ou qu'il diſſipe les Troupes Ennemies du ſeul bruit de ſon approche.

S'il ſoutient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'eſt pour nous donner une paix heureuſe, c'eſt pour l'avoir à des conditions qui ſoient juſtes & qui faſſent honneur à la Nation, qui ôtent pour toujours à l'Ennemi l'eſperance de nous troubler par de nouvelles hoſtilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ſes Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe eſt ébranlée, ils ont un ſujet vaſte & qui les exercera long-tems. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne : je ne parle que de ſon cœur, que de la pureté & de la droiture de ſes intentions, elles ſont connuës, elles lui échappent : on le félicite ſur des titres

d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat, que dit-il ? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, & qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il sait, Messieurs, que la fortune d'un Roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontiéres, d'être craint de ses ennemis ; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possedent. Provinces éloignées, Provinces voisines ! ce Prince humain & bienfaisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regardant avec des yeux tendres & pleins de douceur ; c'est-là son attitude : il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flute champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joie & la serenité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits la félicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues

d'une guerre pénible, qu'il essuye l'inclémence du Ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret, & les vûes qui le font agir : on les pénétre, on les discerne par les seules qualités de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince ; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres. Il ne se décharge pas entierement sur eux du poids de ses affaires, lui-même, si je l'ose dire, il est son principal Ministre, toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni tems de relâche ni heures privilegiées : déja la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son Palais, les Astres brillent au Ciel & font leur course, toute la Nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi tandis que ce Roi retiré dans son balustre veille seul sur nous & sur tout l'Etat :
tel

tel est, Messieurs, le Protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

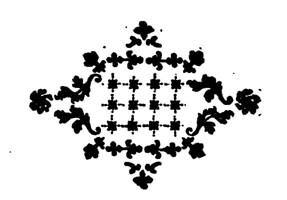
Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection ; je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour désirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à votre seul choix, & j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même, je sentois de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis : j'avois cru entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché non de sa déference, je sais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'ou-

blier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiégée, il est haut & robuste, il fend la presse; & comme il est prêt d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui sans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminue rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Académie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre seule magnificence. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur qui ayent pu vous plier à faire ce choix, je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque : un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications

pou-

pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, & que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit !



DE-

DÉFENSE
DE
LA BRUYERE
ET DE SES
CARACTERES,

Contre les Accusations & les Objections

DE VIGNEUL-MARVILLE,

Par PIERRE COSTE.

Sixiéme Edition, revûe & corrigée par l'Auteur.





1

DÉFENSE DE *LA BRUYERE* ET DE SES CARACTERES,

Contre les Accusations & les Objections

DE VIGNEUL-MARVILLE.



SI ce que *Vigneul-Marville* vient de publier dans ses *Melanges d'Histoire & de Litterature*, contre la personne & les Ecrits de *la Bruyere*, me paroissoit de quelque force, je n'entreprendrois pas de le refuter, de peur de faire tort à la Bruyere par une méchante Apologie. C'est un tour que

bien

bien des gens ont joué à leurs meilleurs Amis, témoin l'Auteur du Traité *de la Délicatesse*, qui voulant défendre le Reverend P. *Bouhours* contre le fameux *Cleante*, ne fit autre chose que fournir à ce dernier le sujet d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de tomber dans cet inconvénient en repoussant les Objections de Vigneul-Marville : car elles sont si foibles pour la plûpart, qu'il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour les détruire, comme j'espere le faire voir à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire cet Ecrit avec toute l'attention nécessaire pour le bien comprendre.

Il faut pourtant que ces Objections ayent quelque chose d'éblouïssant, puisque le judicieux * Auteur qui continue à nous donner les *Nouvelles de la République des Lettres* après le célébre *Bayle*, en parle ainsi dans l'Extrait qu'il a fait de ces *Mélanges* d'Histoire & de Litterature : * *Il n'y a gueres d'ap-*

* *Bernard*, mort en 1718, Professeur en Philosophie dans l'Université de Leyde.

* Au mois de Janvier 1700. pag. 82.

d'apparence, *que* M. de Vigneul-Marville *fasse revenir le Public de l'estime qu'il a conçûe pour les Caractères de M. de la Bruyere ; cependant on ne sera pas fâché de lire la Critique qu'il fait de cet Auteur, sur la fin de son Ouvrage.* J'ai conclu de-là que, si cette Critique méritoit d'être lûe, elle valoit aussi la peine d'être refutée. Et c'est ce qui m'a déterminé à publier ce petit Ouvrage.

Vigneul-Marville attaque la personne de la Bruyere, & l'Ouvrage qu'il a donné au Public sous le titre de *Caractères ou Mœurs de ce siécle.* Je vais le suivre pas à pas, & commencer avec lui par la personne de la Bruyere.





PRE-

PREMIERE PARTIE.

De la personne de la Bruyere.

I. AVANT toutes choses, j'avouerai sincerement que je n'ai jamais vû la Bruyere. Je ne le connois que par ses Ouvrages. Il ne paroît pas que Vigneul-Marville l'ait connu plus particulierement que moi, du moins si l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans son Livre. Car c'est sur le Portrait que la Bruyere a fait de lui-même dans ses Ecrits, que Vigneul-Marville croit qu'il est aisé de le connoître ; & l'on ne voit pas qu'il ajoute de nouveaux traits aux différens Caractères qu'il prétend que cet Auteur nous a donnés de lui-même dans son Livre. Si donc je puis faire voir que Vigneul-Marville, a mal pris les paroles de la Bruyere dans tous les endroits, où il s'imagine que cet illustre Ecrivain s'est dépeint lui-même, peu importe que je n'aye jamais vû la Bruyere, je ne suis pas moins en droit de le défendre contre les fausses accusations de son Adversaire.

II. Le

II. Le *principal Caractère de M. de la Bruyere*, dit d'abord Vigneul-Marville, *c'est celui d'un Gentilhomme à louer, qui met enseigne à sa porte, & avertit le siécle présent & les siécles à venir, de l'antiquité de sa noblesse. Il le fait sur le ton de* * *Dom Guichotte & d'une maniére tout-à-fait délicate & fine.* » Je » le déclare nettement, † *dit-il*, afin » que l'on s'y prépare, & que per» sonne un jour n'en soit surpris. S'il » arrive jamais que quelque Grand me » trouve digne de ses soins, si je fais » enfin une belle fortune, il y a un » Geofroy de la Bruyere que toutes » les Chroniques rangent au nombre » des plus grands Seigneurs de Fran» ce, qui suivirent GODEFROY DE » BOUILLON à la conquête de la Terre » Sainte : Voilà alors de qui je des» cens en ligne directe.

* *Melanges d'Histoire & de Litterature, recueillis par Mr. de Vigneul-Marville.* A Rotterdam, 1700. *pag.* 325. Je me servirai toujours de cette Edition.

† Ce sont les propres paroles de la Bruyere, dans ses *Caractères*, au Tome II. Chap. XIV. intitulé, DE QUELQUES USAGES, pag. 191.

Vigneul-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule & sans égale : mais il auroit fait plus de justice à la Bruyere, s'il y eût vû une Satyre ingénieuse de ces gens, qui roturiers de leur propre aveu, tandis qu'ils sont pauvres, croyent être nobles, dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que la Bruyere attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce Chapitre. *Un homme du peuple*, dit-il (187) un peu avant le passage qu'on vient de voir, *un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque Baron, ou de quelque Châtelain, dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.*

La Bruyere qui savoit que tous les Ordres sont infectés de cette maladie de vouloir s'élever au-dessus de leur condition dans leur esprit, & sur-tout dans l'esprit des autres hommes, revient à la charge : *Un bon Gentilhomme*,

dit-

dit-il, *veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les presséances, de nouvelles armes, & d'une généalogie que d'*HOSIER *ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.*

Et enfin pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétentions mal fondées, la Bruyere se représente lui-même comme entêté de cette passion, mais d'une maniére qui fait bien voir qu'il en connoît toute la foiblesse, & qu'il ne parle de lui, que pour pouvoir se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaqués de ce mal. *S'il arrive jamais*, dit-il, *que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent* GODEFROY DE BOUILLON *à la Conquête de la Terre Sainte : Voilà alors de qui je descens en ligne directe.*

Il n'y a pas un mot dans ce passage qui ne fasse sentir l'ironie que l'Auteur

écrit ſans génie & ſans réflexion ; ſous prétexte qu'il dit en parlant de lui-même,

* Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard,
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art ;
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus ſûr eſt pour nous, de garder le ſilence.

Rien n'eſt plus ordinaire à certains Ecrivains, que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres. Ce ſont des Tableaux qu'ils expoſent à la vûe des hommes pour les engager adroitement à les examiner de ſang froid, afin que quiconque y reconnoîtra ſes propres traits, ſonge à ſe corriger, s'il le trouve à propos. C'eſt juſtement dans cette vûe que la Bruyere nous déclare, qu'il ne manquera pas de deſcendre en droite ligne d'un Geoffroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de

* Satyre IX. v. 45.

qu'après être devenus riches, la Bruyere qui ne s'est chargé de jouer leur personnage, que pour les rendre plus ridicules, déclare d'avance, que, *s'il* ne prétend pas descendre *encore* d'un Geoffroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la Conquête de la Terre Sainte, il n'aura garde de laisser échapper un si beau nom, s'il vient jamais à faire fortune. Voilà *alors* de qui il descendra incontestablement; & cela, non par quelque alliance éloignée, mais *en ligne directe*, car l'un ne sera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit il, je vous prie, marquer plus vivement la folie de ces Nobles de quatre jours, qui contens de leurs véritables Ayeux, tandis qu'ils ont vêcu dans une condition conforme à leur origine, s'avisent tout d'un coup de se glorifier de l'ancienneté de leur noblesse, dès qu'ils viennent à s'enrichir? Je crois pour moi, qu'on ne seroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de la Bruyere, comme a fait Vigneul Marville, qu'à se figurer que *Boileau* a

 écrit

S'il est heureux d'avoir de la naissance, * dit-il ailleurs, *il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez*. Quelle apparence qu'un homme qui a des sentimens si *nobles* & si relevés, soit capable de tomber dans une vanité aussi sotte & aussi puerile que celle que Vigneul-Marville lui attribue avec tant d'assurance? Permettez-moi de vous citer encore un endroit des *Caractères* qui fait bien voir que la Bruyere jugeoit du vrai prix des choses, sans se laisser éblouïr à de vaines apparences.

† *Chaque heure en soi comme à notre égard est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entierement, les millions de siécles ne la rameneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent & se perdent sans retour dans l'abîme des tems. Le tems même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'Eternité, & il sera effacé. Il y a de legeres & frivoles circonstances du tems qui ne sont*

* Chap. II. DU MERITE PERSONNEL, pag. 186.

† Chap. XIII. DE LA MODE, Tom. II. pag. 185.

ſont point ſtables, qui paſſent, & que j'appelle des modes, LA GRANDEUR, *la Faveur, les Richeſſes, la Puiſſance, l'Autorité, l'Indépendance, le Plaiſir, les Joies, la Superfluité. Que deviendront ces* MODES, *quand le tems même aura diſparu?* LA VERTU SEULE SI PEU A LA MODE, VA AU-DELA DES TEMS.

J'ai été bien aiſe de tranſcrire ce beau paſſage, parce que l'ayant lû cent fois avec un nouveau plaiſir, j'ai cru, que, ſoit qu'on l'eût déja lû ou non, l'on ne ſeroit point fâché de le voir ici.

Mais pour revenir à Vigneul-Marville, s'il a cru véritablement que la Bruyere s'étoit glorifié de l'antiquité de ſa nobleſſe en fanfaron & comme un vrai Dom Quichotte, quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir ſi mal pris le ſens d'un paſſage qui n'a été écrit que pour tourner en ridicule cette folle vanité?

Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les ſoins inutiles que ſe ſont donnés tant de ſavans Critiques pour expliquer certains paſſages des Anciens. Il eſt viſible par les ſens contraires qu'ils donnent à ces paſſages, qu'ils

prêtent à leurs Auteurs bien des pensées qui ne leur ſont jamais tombées dans l'eſprit. Mais lors même que tous les Critiques s'accordent ſur le ſens d'un paſſage un peu difficile de *Virgile*, d'*Horace*, &c. il eſt plus que probable qu'ils ſe trompent fort ſouvent : puiſqu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurés d'un Auteur moderne qui a écrit en notre propre Langue, & a vêcu de notre tems. Il n'y a * qu'environ cinq ans que la Bruyere eſt mort. Son Livre eſt écrit en François, & ne roule que ſur des matiéres de l'uſage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France, & dans les Païs Etrangers où l'on l'imprime auſſi ſouvent qu'en France. Cependant voici un François, homme de Lettres, qui voulant critiquer la Bruyere, lui fait dire préciſément tout le contraire de ce qu'il dit :

Après cela, Docteur, va pâlir ſur la Bible.

Cela ne doit pourtant pas décrier

* Cette *Défenſe de la Bruyere* fut imprimée pour la premiere fois en 1702. & la Bruyere mourut en 1696. le 10 de Mai, âgé de 57 ans.

la lecture des bons Livres, ni en détourner les personnes qui aiment à passer leur tems de la maniere la plus agréable & la plus utile tout ensemble. Car enfin si l'on n'entend pas toujours un Auteur, c'est quelquefois parce qu'il n'est pas intelligible : & alors, il n'y a pas grand mal de ne le point entendre. Nous ne laissons pas d'avoir bien employé notre tems, si dans plusieurs autres endroits de son Livre il nous a fait comprendre des choses qui nous peuvent être de quelque usage. Il faut dire en ce cas-là ce qu'*Horace* disoit d'un bon Poëme où il trouvoit quelques défauts,

——— *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

De Arte Poetica. v. 351.

» Dans une piéce où brillent des
» beautés sans nombre, je ne suis
» point choqué d'y voir quelques ta-
» ches qui sont échappées à l'Auteur,
» ou par négligence, ou parce que
» l'esprit de l'homme, tel qu'il est,
» ne prend pas toujours garde à tout.«

Quelquefois auſſi ce qui eſt fort clair dans un Livre, nous paroît obſcur, parce que nous ne le liſons pas avec aſſez d'attention. Il n'y a, je crois, perſonne qui ſe mêle de lire, à qui il n'arrive de tems en tems de ſe ſurprendre dans cette faute. Le ſeul reméde à cela c'eſt de nous défier de nous-mêmes, & de relire pluſieurs fois un paſſage avant que de décider s'il eſt obſcur, abſurde, ou impertinent.

Mais ſi quelqu'un eſt obligé de prendre ces précautions, c'eſt ſur-tout ceux qui s'érigent en Cenſeurs publics des Ouvrages d'autrui. Pour cela il ne faut pas lire un Livre dans le deſſein de le critiquer, mais ſimplement pour l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y eſt, ſans vouloir pénétrer dans l'intention de l'Auteur au-delà de ce qu'il nous en découvre lui-même. Si Vigneul Marville eût lû l'Ouvrage de la Bruyere dans cette diſpoſition d'eſprit, il n'y auroit pas trouvé tant de fondement aux cenſures qu'il fait de ſa Perſonne. C'eſt ce que je penſe avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait d'*être un Gentilhomme à louer, de mettre enſeigne à ſa por-*

porte, en avertiſſant le ſiécle préſent & les ſiécles à venir de l'antiquité de ſa nobleſſe : car on ne vit jamais d'accuſation plus mal fondée. Je ne ſai ſi Vigneul-Marville en tombera d'accord : mais lui excepté, je ne penſe pas que perſonne en doute, après avoir lû ce que je viens de dire ſur cet article. Je dis après avoir lû ce que je viens d'écrire ſur cet article, parce que j'ai vû quelques perſonnes de très-bon ſens, qui ont pris cet endroit du Livre de la Bruyere de la même maniere que Vigneul-Marville. J'aurois pu me diſpenſer en bonne guerre de lui faire cet aveu : mais je ſuis bien aiſe de lui montrer par-là que ce n'eſt pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec ce Critique, mais le ſeul déſir de défendre la vérité.

Du reſte, je ne vois pas qu'on puiſſe juger fort ſûrement d'un Auteur par ce qui s'en dit en converſation. On lit un Livre à la hâte, pour s'amuſer, ou pour ſe délaſſer de ſes affaires dont on a la tête remplie. Quelque tems après on ſe trouve en compagnie. La converſation vient à tomber ſur quelques endroits de ce Livre, dont on croit

avoir retenu le ſens, quoiqu'on ait entierement oublié les paroles. Ce ſens nous déplaît. D'autres qui le deſapprouvent auſſi bien que nous, ſoutiennent que ce n'eſt point là ce que l'Auteur a voulu dire. Là-deſſus on diſpute. Chacun défend ſon ſentiment avec chaleur, & perſonne ne s'aviſe de conſulter les paroles de l'Auteur, qui ſouvent mettroient tout le monde d'accord, en faiſant voir nettement que ce qu'il a dit, eſt très-raiſonnable, & tout-à-fait différent de ce que lui font dire quelques uns de la compagnie, & quelquefois tous enſemble. Voilà pour l'ordinaire comment on critique les Livres en converſation. L'uſage veut qu'on excuſe cette méthode, toute ridicule qu'elle eſt. Mais on n'a pas la même indulgence pour ceux qui ſe mêlent de cenſurer publiquement les Ouvrages d'autrui. On veut qu'ils ſoient un peu plus circonſpects; & qu'avant que de critiquer un Livre, ils le liſent, & le reliſent, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſurés de le bien entendre. C'eſt apparamment ce que n'a pas fait Vigneul-Marville, du moins à l'égard du premier paſſage des

Caractères de ce siécle qu'il critique si rudement, puisqu'il l'a pris tout-à-fait à contre sens, comme je crois l'avoir démontré. Voyons s'il aura été plus heureux dans la suite.

III. Ce *n'est pas assez pour M. de la Bruyere*, continue * notre Censeur, *du caractère de Gentilhomme à louer, il lui faut encore celui de Mysanthrope qui est bien à la mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'Opera, il dit par enthousiasme* : » † Je ne sai comment l'Opera » avec une musique si parfaite & une » dépense toute royale a pu réussir à » m'ennuyer. «

Regardez un peu, s'écrie sur cela Vigneul-Marville, *combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre pour avoir l'avantage, je ne dis pas de divertir, (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuyer M. de la Bruyere. Ne seroit-ce point pour faire baailler ce galant homme & l'endormir, que le Roi auroit dépensé des millions & des millions à bâtir Versailles & Marly* ?

Voilà

* Pag. 326.

† Caractères de ce siécle, Chap. I. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, pag. 156, 157.

Voilà une belle exclamation, mais qui ne nous inſtruit de rien. Les invectives, les railleries ne ſont pas des raiſons. On l'a dit & redit aux Déclamateurs de tous les tems, qui faute de meilleures armes n'ont jamais manqué d'employer celles-là, quelque frivoles qu'elles ſoient.

Quand on veut critiquer un Auteur avec ſuccès, il faut ſe munir de ſolides raiſons, & les exprimer nettement, afin que ceux qui les verront, en puiſſent être frappés. Pour les Figures de Rhétorique, elles peuvent éblouïr l'eſprit, mais elles ne ſauroient le perſuader. C'eſt un feu de paille qui s'évanouït en fort peu de tems. On devroit, ce ſemble, prendre un peu plus de garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les Ecrivains ne ſont pas les ſeuls à qui s'adreſſe cet avis. Ceux qui ſe chargent d'inſtruire les autres par des Diſcours publics, en ont pour le moins autant de beſoin : car rien n'eſt plus ordinaire que d'entendre ces Meſſieurs s'évaporer en vaines Déclamations ſans ſonger à établir ſur de bonnes raiſons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc Vigneul-Marville

croit

croit que la Bruyere a eu tort de s'ennuyer à l'Opera, il devoit faire voir par de bonnes preuves, que rien n'eſt plus propre à divertir un homme raiſonnable que cette eſpece de Poëme Dramatique, & qu'on ne peut en être dégoûté ſans avoir l'Eſprit mal fait. Après avoir montré cela d'une maniere convainquante, il pouvoit ſe réjouïr aux dépens de la Bruyere. Alors tout eſt bon, Ironies, Comparaiſons, Similitudes, Exclamations, Apoſtrophes, & tous ces autres tours brillans qu'on nomme *Figures de Rhétorique*. C'eſt le triomphe après la Victoire. Et bien loin d'être choqué de voir alors le Victorieux s'applaudir à lui-même, on ſe fait quelquefois un plaiſir de relever ſon triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare, l'excuſent tout au moins, & l'écoutent ſans ſe fâcher. Mais avant cela, rien ne leur paroît plus ridicule. Ils en ſont autant choqués que d'entendre un Soldat qui chante le Triomphe avant que d'avoir vû l'Ennemi.

A la vérité ſi la Bruyere ſe contentoit d'avertir le Public que l'Opera l'a en-

ennuyé malgré la beauté des Décorations & les charmes de la Musique, Vigneul-Marville auroit raison de se jouer un peu de lui, quand bien l'Opera lui paroîtroit un spectacle fort ennuyeux. Mais la Bruyere étoit trop raisonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour instruire les hommes, & non pour les amuser du récit de choses aussi frivoles que le seroit l'histoire de ce qui lui plaît, ou ne lui plaît pas dans ce Monde. Il s'étonne * de ce que *l'Opera avec une dépense toute royale a pu l'ennuyer*. Mais il nous donne aussi-tôt après, de bonnes raisons de cet ennui : *C'est*, dit-il, *qu'il y a des endroits dans l'Opera qui laissent en désirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action, & de choses qui interessent.*

Si, dis-je, la Bruyere se fût contenté de nous apprendre que l'Opera a enfin réussi à l'ennuyer, on auroit eu droit de l'en critiquer : mais ce ne seroit pas par la raison qu'il faut être bien

* Dans les Caractères de ce siécle, Chap. I. pag. 156, 157.

bien délicat pour ne pas trouver beau un ſpectacle où le Prince a fait tant de dépenſe. Vigneul-Marville fait entrer mal-à-propos le Roi dans ce démêlé. Ce n'eſt pas le Roi qui a fait l'Opera; & par conſéquent on peut s'ennuyer à l'Opera, ſans choquer l'Autorité Royale. Raiſonner ainſi, c'eſt être un peu de l'humeur de *Cotin* qui veut faire paſſer pour un crime d'Etat le mépris qu'on fait de ſes Vers :

* Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni Loi.

Encore ce Poëte étoit-il plus excuſable que Vigneul-Marville, qui n'eſt pas intereſſé perſonnellement au mépris qu'on peut faire des Opera : car je ne crois pas qu'il ſe ſoit jamais aviſé d'en publier de ſa façon.

» Mais, dit M. de Vigneul-Marvil-
» le, il faut faire tant de dépenſe, il
» faut mettre tant de choſes en œuvre
» pour la repréſentation de l'Opera.
» ſera-t-il permis après cela de s'y en-
» nuyer, ſans mériter d'être traité de
» Miſanthrope? « Pourquoi non, ſi c'eſt

* Boileau, *Sat. IX.* v. 305.

c'eſt effectivement un ſpectacle tout propre de ſa nature à produire cet effet ? Que la Muſique ſoit la plus charmante & la plus parfaite du monde, que les oreilles ſoient agréablement flattées par ſes doux accords, que les yeux ſoient charmés de la beauté des décorations, & enchantés par le jeu ſurprenant des machines : tout cela n'empêche pas que l'Opera ne puiſſe ennuyer, ſi le ſujet en eſt mal conduit, s'il n'a rien qui touche & intereſſe l'eſprit, & que les Vers en ſoient durs & languiſſans. En ce cas-là mépriſer l'Opera, c'eſt une marque de bon goût, & non l'effet d'une réſolution bizarre de mépriſer ce que tout le monde admire. Et au contraire, eſtimer l'Opera avec tous ces défauts, parce qu'il eſt accompagné d'une belle Muſique & de Décorations magnifiques, c'eſt admirer une happelourde parce qu'elle eſt mêlée avec de véritables diamans, c'eſt prendre un Ane pour un beau Cheval d'Eſpagne, parce qu'il a une houſſe toute couverte d'or & de pierreries. Mais un Ane a beau être enharnaché, ce n'eſt toujours qu'un Ane. De même, ſi l'Opera eſt un

un Poëme languiſſant & inſipide, il le ſera toujours malgré la Muſique, les Machines & les Décorations dont il eſt accompagné. Et par conſéquent, il faut l'examiner en lui-même, & indépendamment de toutes ces additions, pour ſavoir ſi le jugement qu'en fait la Bruyere, eſt ſolide, ou uniquement fondé ſur la bizarrerie de ſon goût.

Au reſte, je ne ſai pas ſi Vigneul-Marville eſt du ſentiment de ce Marquis,

* Qui rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'Opera ſeulement pour les vers.

Mais il paroît que dans ces vers de Boileau, l'on ne donne ce ſentiment à ce Marquis Bel-Eſprit, que pour faire voir l'extravagance & la ſingularité de ſon goût. D'où nous pouvons conclure que, ſelon Boileau, ce n'eſt pas une fort bonne preuve de *miſanthropie* de ne pas admirer l'Opera, mais qu'au contraire aller à l'Opera pour l'admirer, c'eſt ſe déclarer contre le goût

* Boileau, *Epître IX*. v. 97.

goût le plus général, & se rendre ridicule en s'ingerant de juger de ce qu'on n'entend pas.

Voulant se redresser soi-même, on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.

Ici Vigneul Marville dira peut-être, que l'autorité de Boileau ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir aussi que la sienne ne prouve pas davantage; & qu'autorité pour autorité bien des gens pourront suivre dans un point comme celui-ci, celle d'un fameux Poëte préferablement à celle d'un * Docteur en Droit.

Laissant à part ce parallele, je vais citer à Vigneul-Marville une autorité qu'il n'osera recuser, si je ne me trompe; & qui de plus se trouve munie de

* Je ne donne ce titre à Vigneul-Marville que par allusion à ce qu'il nous dit lui-même dans son livre, p. 42. qu'il a appris le Droit Civil d'*Antonio Delcamp*. Du reste, sans examiner ici quelle est sa véritable profession, il est certain du moins qu'il n'est pas si bon Poëte que Boileau : ce qui suffit pour autoriser le raisonnement que je fais en cet endroit.

de fort bonnes raisons. C'est celle de *S. Evremond* qui ne fait pas grand cas de l'Opera, & cela, à peu près sur les mêmes fondemens que la Bruyere. Comme il s'exprime bien plus fortement, c'est à Vigneul-Marville à voir si S. Evremond qu'il reconnoît pour un * *Ecrivain célébre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison*, ne s'est point écarté de la Raison dans cet endroit. S'il croit que ce célébre Ecrivain n'a pas assez menagé l'Opera, le voilà obligé de mettre aussi S. Evremond au rang des *Misanthropes qui sont si fort à la mode*. Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour si peu de chose, qu'il cherche d'autres preuves de la *misanthropie* de la Bruyere, ou qu'il avoue ingenûment qu'il s'est un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il est vrai que S. Evremond s'exprime avec tant de hauteur contre les Opera qu'il mérite d'être mis au rang des misanthropes de ce siécle, aussi bien que la Bruyere.

Il

* *Mélanges d'Histoire & de Litterature*, p. 335, &c.

Il y a long-tems, dit * d'abord S. Evremond au Duc de Buckingham à qui il adresse son Discours, *il y a long-tems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opera ..... je la contente donc aujourd'hui, Mylord, dans le Discours que je vous envoye. Je commencerai par une grande franchise en vous disant que je n'admire pas fort les Comédies en Musique, telles que nous les voyons présentement. J'avoue que leur magnificence me plaît assez, que les machines ont quelque chose de surprenant, que la Musique en quelques endroits est touchante, que le tout ensemble paroît merveilleux, mais il faut aussi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses; car où l'Esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent, & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux Objets. Au commencement des Concerts, la justesse des accords est remarquée: il n'échappe rien de toutes les diversités qui s'unissent pour former la dou-*

* Œuvres mêlées de S. Evremond, Tom. III. pag. 282, Edit. d'Amst. 1726.

*douceur de l'harmonie : quelque tems après, les Instrumens nous étourdissent; la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche : l'Esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité : enfin la lassitude est si grande * qu'on ne songe qu'à sortir ; & le seul plaisir qui reste à des Spectateurs languissans, c'est l'*ESPERANCE DE VOIR

* C'est à quoi revient le jugement que le célébre Chevalier *Newton* faisoit de l'Opera. Un jour m'étant trouvé avec lui & le fameux Docteur *Clarke* dans une Assemblée des premieres Dames de la Cour d'Angleterre, une de ces Dames demanda au Chevalier Newton s'il avoit jamais été à l'Opera. Une fois, répondit-il : *Et comment le trouvâtes-vous?* Le premier Acte, *dit-il*, me charma : j'eus la patience d'écouter le second ; & au troisiéme je me retirai : *At te first Act I was enchant'd: The second I could just bear ; and at the third I rann away.*

VOIR FINIR BIENTÔT *le ſpectacle qu'on leur donne.* LA LANGUEUR ORDINAIRE OU JE TOMBE AUX OPERA, *vient de ce que je n'en ai jamais vû qui ne m'ait paru* ME'PRISABLE *dans la diſpoſition du ſujet, & dans les vers. Or c'eſt vainement que l'oreille eſt flatée, & que les yeux ſont charmés, ſi l'Eſprit ne ſe trouve pas ſatiſfait; mon Ame d'intelligence avec mon Eſprit plus qu'avec mes Sens, forme une réſiſtance aux impreſſions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un conſentement agréable, ſans lequel les objets les plus voluptueux même ne ſauroient me donner un grand plaiſir. Une ſottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une ſottiſe magnifique : c'eſt un vilain fonds ſous de beaux dehors, ou je pénétre avec beaucoup de déſagrément.* Qu'auroit dit Vigneul-Marville, ſi la Bruyere ſe fût exprimé ſi durement? *Une ſottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une ſottiſe magnifique, mais toujours ſottiſe.* Parler ainſi de l'Opera, d'un ſpectacle royal, *où l'on fait tant de dépenſe, où l'on met tant de choſes en œuvre.*

* *Quis cœlum terris non misceat, & mare cœlo?*

Quelle hardiesse! quelle témérité! quelle insolence! c'est le moins qu'il auroit pu dire, puisqu'il le traite de *Misanthrope* pour avoir osé avancer *qu'il ne sait comment l'Opera avec une Musique si parfaite & une dépense toute royale a pu réussir à l'ennuyer.*

Après que Vigneul-Marville nous aura montré la foiblesse de toutes les raisons par lesquelles S. Evremond & la Bruyere ont voulu persuader au monde que l'Opera étoit un spectacle fort languissant, il pourra blâmer la délicatesse de S. Evremond, de la Bruyere, du Chevalier Newton & de tous ceux qui s'ennuyent à l'Opera. Mais avant cela, il n'est pas en droit de s'en moquer, à moins qu'il ne croye que son autorité doive fixer les jugemens du reste des hommes sur les Ouvrages d'esprit. Quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître, je gagerois bien qu'il est trop galant homme pour s'attribuer un tel privilége qu'on n'accorda jamais à personne dans

* *Juvenal.* Sat. II. 25.

dans la République des Lettres.

IV. VIGNEUL-MARVILLE continuant de peindre la Bruyere nous apprend que dans un autre endroit de ses *Caractères*, * *changeant de personnage il se revêt de celui de Socrate, & se fait dire des injures honorables par des Sots qu'il fait naître exprès. Il s'agite, il suppose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à présent a dit de la Bruyere comme de Socrate qu'il est en délire? &c. M. de la Bruyere est M. de la Bruyere, comme un chat est un chat, & puis c'est tout : sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.* Qui ne croiroit après cela, que la Bruyere s'est comparé sans façon au sage Socrate dans quelque endroit de son Livre? Il est pourtant vrai que dans le passage que Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, il n'est parlé que de Socrate depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce Critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui, afin qu'on puisse mieux juger de la solidité de sa remarque. †

On

* *Mélanges*, &c. pag. 327.

† Chap. XII. DES JUGEMENS. Tom. II. pag. 120.

On a dit de SOCRATE *qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit: mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe! quelles mœurs étranges & particuliéres ne décrit-il point! Où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires? quelles couleurs, quel pinceau! Ce sont des chiméres. Ils se trompoient: c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel: on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.* Voilà tout ce que dit la Bruyere dans l'endroit qui met Vigneul-Marville de si mauvaise humeur contre lui. Il est visible que la Bruyere ne parle que de Socrate, que ce qu'il en dit est vrai, & très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela? *Oh!* direz-vous, *mais qui ne voit que tout cela doit être entendu de la Bruyere?* Vous le voyez. C'est donc à dire qu'on peut appliquer à la Bruyere ce qu'on a dit autrefois de Socrate. Si cela est, pourquoi êtes-vous fâché de le voir? *Je ne le vois point,* direz-vous. *C'est la Bruye-*

 re,

re qui dans cet endroit, veut me le faire voir par une vanité que je ne puis souffrir. Mais s'il n'y a aucun rapport entre Socrate & la Bruyere, pourquoi dites vous que la Bruyere a voulu parler de lui-même, puisqu'il ne se nomme point? Pourquoi n'appliquez-vous pas la comparaison à ceux à qui elle convient véritablement, à Moliere, à Boileau, & à tous ceux qui nous ont donné de véritables Portraits des vices & des dereglemens du siécle? Il n'est pas permis à un Censeur de critiquer autre chose dans les Livres que ce qui y est, & qu'on ne peut s'empêcher d'y voir en les lisant. Autrement, il n'y auroit point de fin aux Critiques qu'on pourroit faire des Auteurs; & il n'y a point de visions qu'on ne pût trouver dans l'Ecrivain le plus judicieux. Je ne veux pas dire par-là qu'on ne puisse appliquer à la Bruyere ce qu'on a dit autrefois de Socrate. On peut le lui appliquer sans doute, s'il est vrai qu'il ait peint d'après nature les défauts de son siécle, aussi-bien que ces grands Maîtres que je viens de nommer, & qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extra-

va-

vagantes & chimériques. Vigneul-Marville nous dit que la Bruyere s'est déja fait faire ce reproche par des *Sots qu'il a fait naître exprès*. Je ne vois pas qu'il fût fort nécessaire que la Bruyere prît la peine de faire naître des Sots pour cela. Les vrais Sots de ce siécle ont apparemment l'imagination aussi fertile que ceux qui vivoient du tems de Socrate. Quoi qu'il en soit, je connois un homme d'esprit qui vient de faire à la Bruyere le même reproche que les Sots *qu'il avoit fait naître exprès*, si l'on en croit Vigneul-Marville. Cet homme est Vigneul-Marville lui-même, qui dit à la page 340 de ses *Mélanges, M. de la Bruyere est merveilleux, dit M. Ménage, à attraper le ridicule des hommes & à le développer. Il devoit dire à l'envelopper. Car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chiméres, qui n'ont nulle vraisemblance.* Il y a toutes les apparences que, si la Bruyere eût prévû cette Critique de la part de Vigneul-Marville, il se seroit épargné la peine de *faire naître des Sots pour se faire* dire *des injures*.

V. NOTRE Censeur revient à la

charge. *Avant cela,* * dit-il, *M. de la Bruyere avoit pris un caractère un peu moins fort & plus agréable : ce n'est pas celui d'un fâcheux Socrate, ni d'un Misanthrope qui ne s'accommode de rien, mais c'est le caractère d'un Philosophe accessible.* » † O homme important, *s'écrie-t-il*, & chargé d'affaires, qui à » votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon » Cabinet, le Philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un » autre jour. Vous me trouverez sur » les Livres de Platon qui traitent de » la spiritualité de l'Ame, & de sa » distinction d'avec le Corps, ou la » plume à la main, pour calculer les » distances de Saturne & de Jupiter : » j'admire Dieu dans ses Ouvrages, » & je cherche par la connoissance de » la Vérité à régler mon esprit, & » devenir meilleur. Entrez, toutes les » portes vous sont ouvertes : mon anti-chambre n'est pas faite pour s'y » ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à

* Pag. 327.

† Chap. VI. DES BIENS DE FORTUNE, pag 307.

» qu'à moi sans me faire avertir :
» vous m'apportez quelque chose de
» plus précieux que l'or & l'argent,
» si c'est une occasion de vous obli-
» ger, &c. «

Rien n'est si beau que ce caractère, ajoute Vigneul-Marville. Pourquoi tâche-t-il donc de le défigurer par de fades plaisanteries sur ce que la Bruyere n'étoit pas fort bien logé ? *Mais aussi faut-il avouer*, nous dit ce judicieux Censeur, *que sans supposer d'anti-chambre ni cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire soi-même auprès de M. de la Bruyere avant qu'il eût un appartement à l'Hôtel de..... Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une Chambre proche du Ciel, séparée en deux par une légere tapisserie.* Que signifie tout cela ? Parce que la Bruyere étoit mal logé, étoit-il moins louable d'être civil, doux, complaisant & officieux ? Qu'auroit donc dit Vigneul-Marville contre *Socrate* qui étoit beaucoup plus mal partagé des biens de la fortune que la Bruyere ? Se seroit-il moqué de sa modération, de sa bonté, de sa douceur, de sa complaisance ...... sous prétexte que n'ayant pas de quoi faire

le Grand Seigneur dans *Athénes*, ce n'étoit pas merveille qu'il prît le parti de se faire valoir par des maniéres conformes à sa condition? Mais Vineul-Marville se trompe, s'il croit que dès-là qu'un Savant n'est pas à son aise dans ce monde, il en soit plus souple, plus civil, plus obligeant & plus humain: car on voit tous les jours des Savans plus incivils, plus fiers, plus durs & plus rébarbatifs que le Financier le plus farouche. *Il y a de bonnes qualités qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises*, comme l'a remarqué le Duc de la Rochefoucault De ce nombre est la bonté, la douceur, & la complaisance. Du reste, ce caractère que la Bruyere donne au Philosophe sous son nom, ou plutôt en le faisant parler lui-même, n'est pas plutôt son caractère que celui que doit avoir tout homme de bon sens qui a l'ame bien faite. Or tel est le véritable Philosophe qui voulant vivre en société dans ce monde, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à faire, que de tâcher de gagner l'amitié des hommes par toute sorte de bons offices. Ses avances ne sont pas perdues.

dues. Il en recueille bientôt le fruit avec usure. Ce qui fait voir, pour le dire en passant * que *bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie.* Car, comme dit la Bruyere, de qui j'emprunte cette réflexion, *la Philosophie convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions.*

VI. LA faute que commet ici Vigneul-Marville volontairement ou par ignorance, de prendre historiquement & à la lettre ce que la Bruyere a voulu dire, de tout homme d'étude qui a soin de cultiver sa Raison, lui donne un nouveau sujet de déclamer sur ce que la Bruyere dit ailleurs d'*Antisthene* pour représenter la triste condition de plusieurs fameux Ecrivains, qui comme dit Boileau,

† N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.

Mais si la Bruyere n'a pas été fort à son aise dans ce monde, comme Vigneul-

* Chap. XI. DE L'HOMME.
† Sat. I. 6.

gneul-Marville nous en assûre, il n'en est que plus estimable d'avoir trouvé le moyen de se perfectionner l'Esprit au point qu'il a fait, malgré les distractions & les chagrins que cause la néceſſité indiſpenſable de pourvoir aux besoins de la vie. Il a eu cela de commun avec plusieurs Ecrivains célébres, qui, à la honte de leur siécle dont ils ont été l'ornement, ont vêcu dans une extrême misére. Vigneul-Marville nous donne lui-même une liste assez ample de ces Savans néceſſiteux; & bien loin de se jouer de leur infortune, il en paroît touché, comme on peut le voir par ce qu'il nous dit * de *Du Ryer*. Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour la Bruyere? Il semble que ce Critique ne l'insulte de cette maniére que pour avoir occasion de nous dire que c'étoit un Auteur forcé. *M. de la Bruyere*, † dit-il, *décrit parfaitement bien son état dans la page 448.* § *de la neuviéme Edition de son Livre, où sous la figure d'un* Auteur forcé, *qui est encore un autre de ses carac-*

rac-

* Pag. 193. † Pag. 328, &c.
§ Pag. 96. du Tom. II. de cette Edition.

ractères, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. Je ne sai ce que Vigneul-Marville entend, par un *Auteur forcé:* mais pour moi je crois qu'on pourroit fort bien appeller ici certains Ecrivains qui ne pensent rien d'eux-mêmes, Compilateurs de fadaises, d'historiettes, & de bons mots fort communs, que tout autre a autant de droit de transcrire qu'eux, Auteurs faits à la hâte, qui ne disent rien qu'on ne puisse mieux dire, dont le style plein de négligences & de méchantes phrases proverbiales n'a rien d'exact, de poli, de vif & d'engageant, en un mot qui sont toujours prêts à publier des Livres nouveaux qui ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler des Livres terminés en *ana*, ou qui sans être ainsi terminés, leur ressemblent parfaitement. Je ne sai si les Ecrivains qui depuis quelque tems remplissent les Boutiques des Libraires de ces sortes de compilations, sont tous des *Auteurs forcés*, comme parle Vigneul Marville : mais une chose dont je suis bien assuré, c'est qu'il n'y a qu'une extrême misére qui puisse les

excuser de prostituer ainsi leur réputation par des Ouvrages si pueriles.

* Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais Livre,

Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Et cela même n'est pas une fort bonne excuse, si nous en croyons le P. *Tarteron*, qui dit plaisamment dans la Préface qu'il a mise au-devant de Perse & de Juvenal, qu'*en fait d'impression, il ne faut jamais être pressé pour toutes les raisons du monde, y allât-il de la vie.*

Sous prétexte que le Public a reçu avec indulgence quelques † paroles échappées en conversation à de grands hommes, qu'on a publiées après leur mort, il ne meurt plus aucun Ecrivain, qu'on ne publie § un Recueil des belles choses qu'on lui a ouï-dire pendant sa vie : & quelques-uns même prennent la peine de faire de ces sor-

* *Moliere* dans son *Misanthrope*, Act. I. Sc. II.

† *Scaligerana*, *Thuana*, *Perroniana*, &c.

§ *Menagiana*, *Valesiana*, *Furetieriana*, *Sorberiana*, *Arliquiniana*, &c.

sortes de Recueils * en leur propre & privé nom, de crainte que personne ne s'avise de leur rendre ce devoir après leur mort. C'est prudemment fait à eux : car autrement qui penseroit à mettre sur leur compte tant de belles sentences de *Socrate*, d'*Aristippe*, de *Protagore*, d'*Antisthéne*..... dont ils remplissent ces Recueils, mais qu'on a pu voir depuis long-tems dans *Diogene Laërce*, dans *Plutarque*, ou tout au moins dans le *Polyanthea*? D'autres plus rusés changent de titre. Ils savent que rien n'impose plus aisément au Public qu'un titre nouveau ; & que tel Livre qui pourrissoit dans la Boutique d'un Libraire, a été admirablement bien vendu en paroissant sous un nouveau nom. C'est pourquoi voyant que le Public commence à se dégoûter des Livres terminés en *ana*, ils ont soin d'éviter cette terminaison dans les titres qu'ils donnent à leurs Ecrits. Mais cela n'empêche pas que ce ne soient des

* Chevreau publia quelques années avant sa mort un Livre intitulé *Chevræana*, où il fit entrer je ne sai combien de pensées tirées mot pour mot de *Plutarque*, de *Diogene Laërce*, & de tels autres Compilateurs anciens.

des *ana*, c'eft-à-dire des compofitions précipitées pleines de faits incertains, d'hiftoriettes fans fondement, de décifions mal fondées, ou tout-à-fait deftituées de preuves, ou de bons mots fades, ou qu'on a vûs cent fois ailleurs. Ce font les Auteurs de ces Livres qu'on auroit droit d'appeller des *Auteurs forcés*, & non des Ecrivains d'un Efprit auffi pénétrant & auffi original que la Bruyere, & qui compofent avec autant de jufteffe, de vivacité & de délicateffe que cet excellent homme.

Comme Vigneul-Marville n'en veut point à ces Compilateurs de fadaifes, il eft tems de finir cette invective, qui pourroit l'impatienter & lui faire croire qu'on le néglige.

VII. APRE'S avoir dit, je ne fai fur quel fondement, que la Bruyere étoit un *Auteur forcé*, il nous apprend * *qu'à la fin fon mérite illuftré par les fouffrances a éclatté dans le monde. Les gens ont ouvert les yeux*, ajoute-t-il: *La vertu a été reconnue pour ce qu'elle eft, & M. de la Bruyere changeant de fortune, a auffi chan-*

* *Mélanges*, pag. 329.

changé de caractère. Ce n'est plus un Auteur timide qui s'humilie dans sa disgrace. C'est un Auteur au-dessus du vent, & qui s'approchant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration : * » Tout le monde s'é-
» leve contre un homme qui entre en
» réputation : à peine ceux qu'il croit
» ses amis, lui pardonnent-ils un mé-
» rite naissant, & une premiere vo-
» gue qui semble l'associer à la gloire
» dont ils sont déja en possession. L'on
» ne se rend qu'à l'extrêmité, & après
» que le Prince s'est déclaré par les
» récompenses : tous alors se rappro-
» chent de lui, & de ce jour-là seu-
» lement il prend son rang d'homme
» de mérite. « *C'est-à-dire, sans figure*, continue notre Censeur, *que l'Académie a été forcée à recevoir M. de la Bruyere, & qu'elle y a consenti, le tems que M. Pelisson a prédit étant arrivé que l'Académie par une Politique mal entendue ne voulant pas aller au-devant des grands hommes pour les faire entrer dans sa Compagnie, se laisseroit entraîner par les*

* Paroles de la Bruyere, *Chap. XII.* intitulé, DES JUGEMENS, Tom. II. *pag.* 117.

les brigues, & donneroit malgré elle, à la faveur, ce qu'elle ne vouloit accorder par son choix, qu'à la capacité & au mérite.

» * La jolie maniére de raisonner que » voilà! Que vous êtes, M. de Vi-» gneul-Marville, un rude joueur en » critique, & que je plains le pauvre » M. de la Bruyere de vous avoir pour » ennemi! « Permettez-moi, Monsieur, de vous addresser les mêmes paroles dont *Elise* se sert en parlant à *Climene* dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, car vous jouez admirablement bien le personnage de cette Précieuse. Aussi bien qu'elle, † *Vous avez des lumiéres que les autres n'ont pas, vous vous offensez de l'ombre des choses, & savez donner un sens criminel aux plus innocentes paroles.* Pardon de l'application. Mais pour parler plus sérieusement, de quel droit ce dangereux Critique vient il empoisonner des paroles aussi innocentes que celles qu'il nous cite du Livre de la Bruyere? Qui lui a revelé que c'est de la Bruyere qu'il

* Paroles tirées de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, & appliquées au présent sujet.

† Voyez la *Critique de l'Ecole des Femmes*, Scene 2.

qu'il faut les entendre, plutôt que de toute autre personne qui commence à s'élever dans le monde ? La Bruyere le lui a-t-il dit en confidence ? Mais comment l'auroit-il fait, puisque dans son Discours à l'Académie il déclare expressément & sans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis ? *Vos voix seules*, dit-il à ces Messieurs, *toujours libres & arbitraires donnent une place dans l'Académie Françoise : Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre* SEULE MAGNIFICENCE. *Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni autorité, ni* FAVEUR *qui ayent pu vous plier à faire ce choix. Je n'ai rien de* TOUTES CES CHOSES. *Tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables, & moins éclairées que vous, a été* TOUTE LA MEDIATION *que j'ai employée, & que vous avez reçûe.*

Peut-on croire que la Bruyere eût parlé de cette maniére, s'il eût été reçû dans l'Académie à la recomman-

da-



Prince qu'eſt dûe ſa récı
l'Académie Françoiſe. Je ı
il l'a lû, & y a vû que la B
clare expreſſément qu'il n'a e
ne médiation pour être reçu
démie Françoiſe, que la ſing
Livre. Ce ſont les propre
Vigneul-Marville, *pag.*
Mélanges d'Hiſtoire & de
Mais ce terrible Cenſeur nı
pour ſi peu de choſe. *Com*
Bruyere, * ajoute-t-il, *dit*
dans ſes Caractères, *& qu*
ç'a été par la faveur du Pr
tant déclaré, a fait déclare
je m'en tiens à cette parole
premiere qui lui ſoit venue
doit être la meilleure ſelo

en vûe n'a été imprimé qu'après que la Bruyere a été reçu dans l'Académie Françoise. » Tout le monde s'éleve » contre un homme qui entre en ré- » putation : à peine ceux qu'il croit » ses amis, lui pardonnent-ils un mé- » rite naissant : on ne se rend qu'à » l'extrêmité, & après que le Prince » s'est déclaré par les récompenses. « *C'est-à-dire, sans figure*, si nous en croyons Vigneul-Marville, *que l'Académie a été forcée à recevoir M. de la Bruyere.* Quelle chûte ! Quelle explication, bon Dieu ! Ne diroit-on pas qu'une Place dans l'Académie vaut un Gouvernement de Province ? Il a bien raison d'écarter la figure, ou plutôt de tirer les paroles de la Bruyere du plus ténébreux cahos qu'il soit possible d'imaginer : car sans le secours d'un si subtil interpréte, qui s'aviseroit jamais d'entendre par le terme de *récompense* une place dans l'Académie Françoise ? Mais pour qui nous prend ce sévére Critique ? Croit-il donc être le seul qui ait lû *l'Histoire de l'Académie*, où tout le monde peut voir, * que les avantages

* *Pag.* 43, 44, &c. de l'Edition de Paris, 1701.



avoit dans les Provinces éloig-
ris ? C'eſt ſi peu de choſe q
s'étonne qu'on n'eût pas
outre ces priviléges, l'exen
tailles, qu'apparemment
obtenue ſans peine. Mais q
d'Académicien ſoit une des
portantes du Royaume : où
de la Bruyere dans l'endro
raEtères que nous cite Vig
ville ? Qu'y a-t-il là qu'on
appliquer plutôt qu'à tout l
mérite que le Prince s'aviſe
quelque poſte conſidérabl
t-il donc en France que l
dont les belles qualités ay
butte à l'envie dès qu'elles
mencé d'éclatter dans le me
eſt donc aujourd'hui beau

Je me suis un peu trop étendu sur cet article : car il suffisoit de proposer les fondemens de la Critique de Vigneul-Marville, pour en montrer la foiblesse. Mais j'ai été bien-aise de faire voir par cet exemple dans quels inconvéniens s'engagent ces Censeurs passionnés, qui veulent, à quelque prix que ce soit, décrier les personnes ou les Ouvrages qui n'ont pas le bonheur de leur plaire. Aveuglés par ce désir, ils prennent tout à contre-sens, censurent au hazard les paroles les plus innocentes, blâment hardiment les meilleurs endroits d'un Ouvrage, sans s'être donné la peine d'en pénétrer le véritable sens; & par là s'exposent eux-mêmes à la censure de tout le monde.

* Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages,
Sur tant de beaux Ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

VIII.

* La Fontaine, *Fable XVI. Liv. V.*

VIII. Ce que notre Censeur ajoute pour achever le prétendu Portrait de la Bruyere, n'est pas mieux fondé que ce que nous venons de refuter. *Il n'est point de Philosophe*, * dit-il, *plus humble en apparence, ni plus fier en effet que M. de la Bruyere. Il monte sur ses grands Chevaux; & à mesure qu'il s'éleve, il parle avec plus de hardiesse & de confiance.* » L'on peut, *dit-il*, refu- » ser à mes Ecrits leur récompense: » on ne sauroit en diminuer la répu- » tation; & si on le fait, qui m'em- » pêchera de le mépriser? « de la maniere que Vigneul-Marville cite ces paroles, on ne peut que les appliquer à la Bruyere. Mais encore un coup, qui a revelé à ce Censeur pénétrant que la Bruyere a voulu parler de lui même, & non de tout sage Ecrivain qui s'étant appliqué à démontrer la folie & l'extravagance des vices de l'homme pour le porter à s'en corriger, est en droit de mépriser ceux qui s'attachent à décrier son Ouvrage? On n'a qu'à lire tout le passage pour voir qu'il faut l'entendre dans ce

* Pag. 330.

ce dernier ſens. Il eſt un peu trop long pour le tranſcrire ici. Vous le trouverez au Chapitre XII. intitulé, DES JUGEMENS, pag. 121. Mais ſi notre Cenſeur veut à quelque prix que ce ſoit, qu'on applique ces paroles à la Bruyere lui-même, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraiſonnable, à les prendre dans leur vrai ſens. Il eſt viſible qu'il faut entendre ici par les perſonnes qui prétendent diminuer la réputation d'un Ouvrage, des Envieux qui n'y ſont portés que par pure malignité, comme il paroît par les méchantes raiſons qu'ils employent pour en venir à bout. Or quel meilleur parti peut-on prendre en ce cas-là que de mépriſer leurs vaines inſultes? & par conſéquent ſi la Bruyere a jamais été expoſé à la haine de ces ſortes de perſonnes, pourquoi n'auroit-il pû leur dire, » *Vous ne ſauriez diminuer la réputa-* » *tion de mes Ecrits* par vos méchan- » tes plaiſanteries, & par les fauſſes » & malignes applications que vous » faites de mes paroles? Mais ſi vous » impoſiez pour quelque tems au Pu- » blic par vos réflexions odieuſes & » mal-

» mal-fondées, *qui m'empêchera de* » *vous mépriser ?* Vous voudriez peut-» être que je m'amusasse à vous ré-» pondre. Je n'ai garde de le faire. » Ce seroit donner du poids à vos rai-» sonnemens frivoles. J'aime mieux » les regarder avec mépris, comme » ils le méritent. « Si c'étoit-là ce que la Bruyere a voulu dire, quel droit auroit-on de l'en censurer ? N'est-il pas vrai qu'en bien des rencontres c'est une fierté louable de mépriser les vaines morsures de l'Envie ? C'est ainsi qu'en a usé Boileau. Mais qui le blâme d'avoir mieux aimé enrichir le Public de nouveaux Ouvrages que de s'amuser à refuter toutes ces impertinentes Critiques qu'on fit d'abord des premieres Poësies qu'il mit au jour ? Et qui ne voudroit à présent, que le fameux *Arnaud* se fût occupé à autre chose qu'à repousser les attaques de ses Adversaires, à quoi il a employé la meilleure partie de sa vie ?

Enfin pour me rapprocher de Vigneul-Marville, il est tout visible que, si la Bruyere eût vû le Portrait odieux que ce dangereux Censeur a fait de sa personne sans aucune appa-

rence

rence de raiſon, il auroit fort bien pû ſe contenter de dire pour toute réponſe ; * *Ceux qui ſans nous connoître aſſez penſent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'eſt pas nous qu'ils attaquent, c'eſt le fantôme de leur imagination.* Car, comme je viens de le montrer, rien n'eſt copié d'après nature dans ce prétendu Tableau : tout y eſt, je ne dis pas *croqué & ſtrapaſonné*, comme parle Vigneul-Marville, mais plutôt peint au hazard, & ſans aucun rapport à l'Original que le Peintre a voulu repréſenter.

En voilà aſſez ſur la *Perſonne de la Bruyere :* voyons maintenant ce que notre Critique trouve à reprendre dans ſes *Ecrits*.

SE-

* *Paroles de la Bruyere*, Chap. XII. intitulé, DES JUGEMENS, Tom. II. pag. 106.



SECONDE PARTIE.

Du Livre de la Bruyere, intitulé, *Caractères ou Mœurs de ce siécle.*

I. SI décider étoit prouver, jamais Livre n'auroit été mieux critiqué, que celui de la Bruyere l'a été dans les *Mélanges d'Histoire & de Litterature*, recueillis par *Vigneul-Marville.* Mais comme tout homme qui s'érige en Critique, devient partie de celui qu'il entreprend de censurer, son témoignage n'est compté pour rien devant le Tribunal du Public. Après avoir déclaré que cet Auteur lui déplaît, il n'est plus nécessaire qu'il nous dise en différens endroits & en diverses manières qu'il condamne ses pensées, son style, ou ses expressions. On le sait déja. Tout ce qu'on attend de lui, c'est qu'il fasse voir nettement & par de bonnes raisons, que tel ou tel endroit du Livre qu'il prétend critiquer, est condamnable.

Je sai bien que plusieurs Savans se

ſont fait une habitude de nous étaler aſſez ſouvent leurs opinions particulières, ſans en donner aucune preuve. Tels ont été dans le ſiécle précédent quelques célébres Commentateurs qu'on nomme *Critiques*. Mais ce n'eſt pas par-là qu'ils ſe ſont fait eſtimer. C'eſt au contraire un défaut dont ils ont été blâmés par tout ce qu'il y a de gens raiſonnables dans la République des Lettres. Il eſt vrai qu'encore aujourd'hui pluſieurs Savans de cet ordre, qui écrivent * en Latin & en François, ſont aſſez portés à excuſer cette méthode, parce qu'ils ſont bien-aiſes de l'imiter : mais les gens de bon ſens ne ſauroient s'en accommoder.

L'eſprit ſe révolte naturellement contre des déciſions vagues qui ne l'inſtruiſent de rien. Que m'importe de ſavoir, qu'un Ouvrage vous déplaît, ſi j'ignore les raiſons pour leſquel-

* Témoin deux ou trois Editeurs d'Horace, qui depuis peu ont fait imprimer le Texte de ce fameux Poëte avec des corrections, des transpoſitions, & des changemens, dont ils ne donnent pour garant que leur goût, & leur autorité particuliere.

quelles vous le condamnez ? Par exemple, j'ai lû le *Voyage du Monde de Descartes*, composé par le P. *Daniel*; & j'ai été charmé de la naïveté de son style, de la pureté de ses expressions, & sur-tout de la solidité de ses raisonnemens. Quelque tems après, Vigneul-Marville trouve à propos d'imprimer * que l'Auteur de ce Livre est *un fade railleur*. Faudra-t-il qu'après avoir vû cette décision, faite en l'air, je renonce à mon jugement pour embrasser le sentiment de Vigneul-Marville ? Je ne crois pas qu'il osât lui-même l'exiger. Mais s'il n'a prétendu instruire personne par cette Critique, jettée au hazard sans preuve, pourquoi la faire ? Pourquoi perdre du tems inutilement ? L'Auteur des *Dialogues des Morts*, dit plaisamment, *que tout paresseux qu'il est, il voudroit être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu*, ajoute-t-il, *je suis assuré qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire.* Mais ce judicieux Ecrivain auroit trouvé l'emploi bien plus commo-

* *Melanges d'Histoire*, &c. pag. 152.

mode, s'il eût pû s'aviser de cette autre maniere de critiquer, où l'on suppose tout ce qu'on veut sans se mettre en peine de le prouver : méthode si courte & si facile qu'on pourroit, en la suivant, critiquer les meilleurs Livres sans se donner même la peine de les lire. Il est vrai qu'une telle Critique est sujette à un petit inconvénient; c'est que, si elle est facile à faire, elle est aussi fort aisée à détruire. Car il n'y a personne qui ne soit en droit de siffler toutes ces décisions destituées de preuves, & de leur en opposer d'autres directement contraires : de sorte qu'à critiquer de cette maniere, on n'est pas plus avancé au bout du compte, que le Marquis de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, qui voulant décrier cette Piéce, croyoit faire merveille en disant d'un ton de Maître, *qu'il la trouvoit détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.* Mais on lui fit bientôt voir que cette décision n'aboutissoit à rien, en lui répondant, *Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.* C'est à quoi doit s'attendre tout Censeur décisif qui veut en être cru

ſur ſa parole : Car s'il ſe donne la liberté de rejetter le ſentiment d'un autre ſans en donner aucune raiſon, chaçun a droit de rejetter le ſien avec la même liberté.

Si Vigneul-Marville eût penſé à cela, il ſe ſeroit plus attaché qu'il ne fait, à nous prouver en détail & par bonnes raiſons, que le Livre de la Bruyere eſt plein de penſées fauſſes, obſcures & mal exprimées, au lieu de nous dire en général, que * *ſi M. de la Bruyere avoit pris un bon ſtyle, qu'il eût écrit avec pureté, & fini davantage ſes Portraits, l'on ne pourroit ſans injuſtice mépriſer ſon Livre :* † *qu'il uſe de tranſpoſitions forcées*, § *qu'il n'a point de ſtyle formé, qu'il écrit au hazard, employant des expreſſiens outrées en des choſes très-communes, & que quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expreſſions baſſes, & fait ramper le fort avec le foible : qu'il tend ſans relâche à un ſublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choſes, tantôt dans les paroles, ſans jamais attraper le point*

* *Mélanges d'Hiſtoire*, &c. pag. 332.
† Pag. 333. § Id. pag. 336.

point d'unité qui concilie les paroles avec les choses, en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux. Car à quoi bon toutes ces décisions vagues, si l'on n'en fait voir la solidité par des exemples incontestables? *J'estime toujours les bonnes choses que M. de la Bruyere a tirées de nos bons Auteurs*, continue notre Critique * sur le même ton de Maître qui veut en être cru sur sa parole, *mais je n'estime pas la maniére dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a prises, que de les avoir obscurcies par son jargon. Je loue la bonne intention qu'il a eue de reformer les mœurs du siécle présent en découvrant leur ridicule, mais je ne saurois approuver qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination plutôt que dans nos mœurs mêmes, & qu'outrant tout ce qu'il représente, il fasse des Portraits de fantaisie, & non des Portraits d'aprés nature, comme le sujet le demande. Je fais cas des régles de bien écrire que M. de la Bruyere débite dans ses Caractères, mais je ne puis souffrir qu'il vio-*

* Pag. 350 & 351.

viole ces régles qui ſont du bon ſens, pour ſuivre le déreglement d'un génie capricieux. En un mot, je loue le deſſein de M. de la Bruyere qui eſt hardi, & très-hardi, & dont le Public pourroit retirer quelque utilité, mais je dis ſans façon, que ce deſſein n'eſt pas exécuté de main de Maître, & que l'entrepreneur eſt bien au-deſſous de la grandeur de ſon entrepriſe. Voilà une terrible Critique: mais que nous apprend-elle dans le fond? Rien autre choſe ſi ce n'eſt que Vigneul-Marville n'approuve pas le Livre de la Bruyere, de ſorte que tous ceux qui eſtimoient ce Livre avant que d'avoir lû cette Critique, pourroient ſe contenter de lui dire, *C'eſt donc là le jugement que vous faites des* Caractères de ce ſiécle : *voilà qui va le mieux du monde : & nous, Monſieur,* * *nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule & mal fondé.* A la vérité, cette Contre-critique ne nous apprendroit rien non plus; mais Vigneul-Marville n'auroit aucun droit de

* De quibus quoniam verbo arguis, verbo ſatis eſt negare. *Ex Cicerone, pro Sex. Roſcio Amerino*, cap. 29.

de s'en plaindre. C'eſt de quoi ce Cenſeur auroit dû s'appercevoir d'autant plus aiſément, que dans la plûpart des choſes qu'il dit contre les *Caractères de ce ſiécle*, il entre en diſpute avec *Ménage*. Car s'il a eu raiſon de ne pas ſe rendre à l'autorité de ce ſavant homme, il devoit ſuppoſer naturellement que ceux qui liroient ſa Critique, ne feroient pas plus de cas de ſon autorité qu'il n'en fait de celle du *Menagiana* : ce qui, pour le dire en paſſant, fait bien voir l'inutilité de ces déciſions ſans preuve qu'on ſe donne la liberté d'entaſſer dans ces Livres terminés en *ana*, & dans d'autres Ouvrages compoſés ſur le même modéle.

Ces Réflexions générales pourroient preſque ſuffire pour détruire ce que Vigneul-Marville a jugé à propos de publier contre le Livre de la Bruyere : car la plûpart de ſes Remarques ne ſont fondées que ſur ſa propre autorité, qui dans cette occaſion doit être comptée pour rien, ou ſur la ſuppoſition qu'il fait gratuitement & ſans en donner aucune preuve, que le Livre qu'il prétend critiquer eſt un

méchant Livre. C'eſt ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au Public de ſavoir qu'on peut réfuter un Livre, ſi cette réfutation n'inſtruit de rien, je tâcherai de faire voir par raiſon, le contraire de ce que Vigneul-Marville s'eſt contenté d'avancer ſans preuve.

II. LA BRUYERE finit ſon Livre par ces paroles : *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & ſi on les goûte, je m'en étonne de même.* La diverſité & l'incertitude des jugemens des hommes eſt ſi grande, que cet Auteur pouvoit fort bien parler ainſi d'un Ouvrage où il avoit tâché de repréſenter naïvement les mœurs de ſon ſiécle. Car croyant d'un côté avoir exécuté fidélement ſon deſſein, (ſans quoi il n'auroit pas dû publier ſon Livre) il devoit s'étonner qu'on ne goûtât point des choſes dont chacun pouvoit aiſément reconnoître la vérité auſſi bien que lui; & de l'autre conſidérant la bizarrerie & l'extrême varieté des Jugemens humains, il ne pouvoit qu'être ſurpris, ſi ces choſes venoient à être goûtées de la plûpart de ſes Lecteurs. C'eſt là, ſi je ne me trom-

trompe, le vrai ſens de cette ſentence que Vigneul-Marville veut trouver ambigue. Qu'elle le ſoit ou non, c'eſt par-là qu'il commence la cenſure qu'il a trouvé à propos de faire du Livre de la Bruyere, *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & ſi on les goûte, je m'en étonne de même.* Pour moi, * dit Vigneul-Marville, je m'en tiens à ce dernier. C'eſt-à-dire qu'il ne goûte pas beaucoup ces Caractères. A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au Public, il devoit lui en découvrir en même tems les raiſons, ſuppoſant modeſtement que le Public ne ſe ſoucie pas beaucoup d'être informé de ſes dégoûts; ce qu'il n'a pas fait, à mon avis, comme j'eſpere le montrer clairement dans tout le reſte de ce petit Ouvrage. *J'avoue pourtant en honnête homme*, ajoute d'abord Vigneul-Marville, *que le Livre de M. de la Bruyere eſt d'un caractère à ſe faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur ſiécle ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cauſe de l'in-*

* pag. 331.

clination que la plûpart ont pour la satyre, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclée ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général, & assez legérement, on a lû ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du Gygès, *du* Genius sæculi, *& des autres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner si les* Caractères *de M. de la Bruyere ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siécle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachées de quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est reveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui supposent des Clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaison enragée de connoître les vices de la Cour : la Cour de son côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, sur les vices de la Ville pour en turlupiner, & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces, d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour.*

C'est

C'eſt donc uniquement *à l'inclination que la plûpart des hommes ont pour la Satyre*, que le Livre de la Bruyere doit cette approbation générale qu'il a reçue en France où il a été imprimé *juſqu'à neuf fois*, & le ſera ſans doute davantage par la même raiſon. Il s'enſuivroit de ce beau raiſonnement, que les Satyres d'*Horace*, de *Perſe*, de *Juvenal*, de *Regnier*, de *Boileau*, &c. n'ont été & ne ſont encore eſtimées qu'à cauſe du plaiſir que la plûpart des hommes prennent à s'entretenir des vices des autres hommes. Mais ce n'eſt pas cela, n'en déplaiſe à Vigneul-Marville.

On admire ces Auteurs parce qu'ils ſont pleins d'eſprit, que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes ſont exacts, que leurs railleries ſont fines, ſolides, & agréablement exprimées, ... Et lorſqu'ils viennent à louer ce qui eſt louable, comme ils le font très-ſouvent, on eſt autant touché de ces éloges que des traits ſatyriques qu'ils répandent dans leurs Ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en Chaire des maximes généra-

rales sur la plûpart des sujets ; quelques Ecrivains se font à cette maniére de raisonner, qui n'instruit de rien. Car pour l'ordinaire, si l'on prend ces maximes générales à la rigueur & dans toute l'étendue qu'emportent les termes dont on se sert pour les exprimer, elles sont fausses : & si on les considére dans un sens vague & indéterminé, elles ne sont d'aucun usage, & ne disent rien que ce que tout le monde sait déja. C'est ce qu'il est aisé de voir dans le point en question. Il est certain que les hommes ont de la malignité, tout le monde en convient. Mais peut on en conclure que cette malignité régle tous leurs jugemens ? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité, ils ont aussi du bon sens. S'ils rient du Portrait d'un avare, d'un lâche, d'un impertinent, ce n'est pas toujours à cause qu'ils aiment à se divertir aux dépens d'autrui, mais parce qu'on leur représente l'idée de ces différens caractères avec des couleurs vives & naturelles, ce qui ne manque jamais de plaire. Preuve de cela, c'est que ces Portraits les divertissent, sans qu'ils songent à

en faire l'application à aucun original actuellement exiſtant. C'eſt par cette raiſon qu'on aime la Comédie, où l'on voit des défauts agréablement tournés en ridicule, ſans penſer à perſonne dans le monde, en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple *, lorſque le Parterre ſe divertit à voir repréſenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le compoſent, n'a pas devant les yeux un homme de ſa connoiſſance dont le caractère réponde à celui de cet Hypocrite : mais le Portrait de ce ſcelerat leur plaît, parce que tous ſes traits ſont bien tirés, & conviennent admirablement au caractère que le Poëte lui a voulu donner. C'eſt ce qui fait qu'un Avare ſe divertit quelquefois à voir le portrait d'un Avare, dont il eſt lui-même le plus parfait original, & ſur qui ſouvent ce Portrait a été tiré.

* Chacun peint avec art dans ce nouveau
miroir,
S'y voit avec plaiſir, ou croit ne s'y point
voir.

L'A

* Boileau, *Art Poëtique*, Chant III. 353. & ſuiv.

L'Avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un Avare souvent tracé sur son modéle,
Et mille fois un Fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Mais supposé que la malignité contribue à nous faire trouver du plaisir dans ces sortes de spectacles & dans la lecture des Livres satyriques, elle n'est pourtant pas généralement & constamment si grande cette malignité, qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes, & leur fasse goûter toute sorte de Satyres, quelque impertinentes qu'elles soient. Si cela étoit, on auroit conservé mille fades Libelles pleins de fiel & d'aigreur, qu'on a composé dans tous les tems contre les personnes les plus illustres. On ne vit jamais tant de Satyres que du tems de la *Ligue*. Où sont elles présentement? Elles ont disparu pour jamais, si vous en exceptez le fameux *Catholicon* d'*Espagne* à qui le tems n'a rien ôté de son prix. D'où vient cette distinction en faveur de cet Ouvrage? Est-ce de la malignité des hommes, & de leur inclination à la Satyre? Nullement: mais de la bon-

bonté de la Piéce, *qui*, comme dit le P. *Rapin*, *surpasse tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers siécles. Il régne dans tout cet Ouvrage*, ajoute-t-il, *une délicatesse d'esprit, qui ne laisse pas d'éclater parmi les maniéres rudes & grossiéres de ce tems-là : & les petits Vers de cet Ouvrage sont d'un caractère très-fin & très-naturel.* C'est là, dis-je, ce qui a conservé cette Satyre, & qui la fit si fort estimer dès qu'elle vit le jour : car, comme * dit Vigneul-Marville, qui a fait des observations très-curieuses sur cette piéce, *dès qu'elle parut, chacun en fut charmé.*

Et sans remonter si haut, combien de Libelles satyriques ne publia-t-on pas en France contre le Cardinal *Mazarin? On ne voyoit alors par la Ville*, dit † l'Histoire de ce tems-là, *que Libelles diffamatoires, que Chansons & Vers satyriques, qu'Histoires faites à plaisir, que Discours d'Etat & raisonnemens politiques, où Mazarin étoit représenté sous les noms les plus odieux, & où mê-*

* Pag. 198. *de ses Mélanges.*

† Histoire du Prince de Condé, pag. 325. seconde Edition.

même les perſonnes Royales n'étoient guéres épargnées. Voilà bien de quoi réveiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pu toute ſeule donner du prix à tous ces Libelles, & les empêcher de tomber dans l'oubli.

Il eſt vrai que la malignité, la paſſion & le deſir de décrier les perſonnes qui ſont le ſujet d'un Ouvrage ſatyrique, peuvent le faire valoir pendant quelque tems. Mais s'il eſt fade & impertinent, on s'en dégoûte preſque auſſi tôt que d'un froid Panegyrique. Mille Libelles ridicules qu'on a fait pendant la * derniére Guerre, à Paris, à Londres, à Vienne, à la Haye, à Amſterdam & ailleurs, en ſont une bonne preuve. Recherchés & lûs avec avidité pendant quelques mois, ils étoient rebutés en peu de tems, pour faire place à d'autres, qui n'étant pas meilleurs, éprouvoient bien-tôt la même diſgrace.

Lors donc qu'une Satyre eſt générale-

* *Qui commencée* en 1688 *& finie* en 1697. *étoit* la derniere *par rapport à l'an* 1702. *auquel cette* Défenſe *a été imprimée pour la premiére fois.*

ralement estimée, il ne suffit pas de dire, pour la décrier, que cette estime générale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raisonnement ne peut être de mise, qu'après qu'une Satyre qui a été en vogue pendant quelque tems, vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors, après en avoir montré les défauts, (ce qui est à noter) que ce qui la faisoit valoir pendant ce tems-là, quelque grossiére qu'elle fût, c'étoit apparemment le plaisir malin qu'on prenoit à se divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conséquent, si Vigneul-Marville ne goûte pas les *Caractères de ce siécle*, quoiqu'ils soient généralement estimés, il n'a pas raison de dire pour justifier son dégoût, *qu'il ne faut pas s'étonner si les* Caractères *de M. de la Bruyere ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siécle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachées de quelques-uns de ces vices.* Car si la Bruyere a bien exécuté son dessein, on ne peut qu'estimer son Ouvrâge, com-

comme on estime les *Satyres de Boileau* & les *Comédies de Moliere;* & s'il l'a mal exécuté, il y a lieu de s'étonner que son Livre ait été si long tems & si généralement estimé. De sorte que si Vigneul Marville croit que la Bruyere ait mal représenté les mœurs de son siécle, il doit le prouver par des raisons tirées de l'Ouvrage même, & non pas de la malignité des hommes, qui seule ne suffit pas pour faire valoir long-tems une méchante Satyre.

Mais ce qui fait bien voir que les *Caractères de ce siécle* ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde, à la passion extraordinaire que la Ville a de connoître les vices de la Cour, & au plaisir que la Cour prend à se divertir des défauts de la Ville, non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les Provinces d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour, c'est que les premiéres Editions du Livre de la Bruyere furent enlevées, quoiqu'il y eût fort peu de ces Caractères qu'on peut appliquer à des personnes particuliéres.

D'ailleurs, cet Ouvrage n'est pas moins

moins estimé dans les Païs étrangers qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus souvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande ; & on l'admire en Angleterre, où il a été traduit en Anglois. Ces peuples ont-ils aussi *une démangeaison enragée*, comme parle Vigneul-Marville, de connoître les vices de tous les François qui font quelque figure à Paris, ou à Versailles ? D'où leur viendroit cet empressement pour des personnes dont ils ne connoissent pas même les noms ? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *Caractères de ce siécle*, où non-seulement ces prétendues personnes ne sont pas nommées, mais où le caractère qu'on leur donne ne contient rien que ces Etrangers ne puissent aussi-bien appliquer à mille autres personnes qu'à ceux que certaines gens croyent que l'Auteur a eu devant les yeux ? Un Anglois, par exemple, ouvre le Livre de la Bruyere, & y trouve ce Caractère : * *Argyre tire son gand pour montrer une belle main,*

* Chap. XI. intitulé, DE L'HOMME, Tom. II. pag. 45.

main, & ne néglige pas de découvrir un petit ſoulier qui ſuppoſe qu'elle a le pied petit : elle rit des choſes plaiſantes ou ſérieuſes pour faire voir de belles dents : ſi elle montre ſon oreille, c'eſt qu'elle l'a bien faite, & ſi elle ne danſe jamais, c'eſt qu'elle eſt peu contente de ſa taille qu'elle a épaiſſe. Elle entend tous ſes intérêts à l'exception d'un ſeul, elle parle toujours, & n'a point d'eſprit. Faudra-t-il que cet Anglois aille s'adreſſer à Vigneul-Marville (car il eſt, je penſe, le ſeul qu'on puiſſe conſulter ſur cela) pour ſavoir quelle eſt la perſonne de la Cour ou de la Ville que la Bruyere a voulu repréſenter ſous le nom d'*Argyre*? Cela n'eſt pas néceſſaire. Il n'a qu'à jetter les yeux autour de lui pour y voir des perſonnes de ce caractère, ce qui ſuffit pour lui faire ſentir que la Bruyere a bien dépeint dans cet endroit la foibleſſe & l'aveuglement de la plûpart des hommes, qui négligeant de connoître leurs plus grands défauts, s'apperçoivent bientôt de leurs plus petits avantages.

Au reſte, de la maniére dont Vigneul-Marville parle du Livre de la Bruyere, on diroit qu'il ne l'a jamais

lû.

lû. Car en soutenant comme il fait, que ce grand succès qu'il a eu dans le monde, ne vient que du plaisir malin que les hommes prennent * *à voir à découvert les défauts d'autrui*, il semble supposer que cet Ouvrage n'est qu'un amas de Portraits satyriques, † *de toutes les personnes de la Cour & de la Ville*, comme il parle. Cependant rien n'est plus faux que cette supposition. Car non-seulement ce Livre est presque tout composé de solides réflexions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes sans aucun rapport à qui que ce soit, comme verra tout homme qui prendra la peine de le lire : mais encore la plûpart des Portraits qui y sont, ne peuvent point être plutôt appliqués à certaines personnes particuliéres qu'à mille autres que la Bruyere n'a jamais vû : & quelques autres en assez grand nombre contiennent l'éloge des personnes les plus distinguées par leur vertu ou par leur mérite qui ayent paru en France vers la fin du XVII. siécle : Carac-

* Mélanges d'Histoire, &c. *pag.* 331.
† *Id.* pag. 332.

ractères beaucoup plus propres à exciter l'envie des hommes qu'à reveiller *cette maligne curiosité*, qui, selon Vigneul-Marville, leur fait trouver tant de plaisir *à voir les défauts d'autrui pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts*, qu'elle leur donne du goût pour des Satyres fort froides & fort insipides, telles que les *Caractères de ce siécle*.

Mais puisque nous voilà tombés sur le chapitre des Portraits que la Bruyere a répandus dans son Livre, nous transporterons ici tout ce que notre Critique en dit ailleurs, afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. VIGNEUL-MARVILLE commence à parler des Portraits qui sont répandus dans le Livre de la Bruyere, en attaquant avec la derniére intrépidité le jugement avantageux qu'en avoit fait Menage dans le Recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort, sous le titre de *Menagiana*. » M. de la » Bruyere est merveilleux, dit * M. Mé-

* *Menagiana*, Tom. IV. pag. 219. de l'Edition de Paris, 1715.

» Menage, à attraper le ridicule des » hommes, & à le développer. « *Il devoit dire plutôt à l'envelopper*, ajoute * Vigneul-Marville, *car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des chiméres, qui n'ont nulle vraisemblance. M. Menage tout entêté qu'il est de son M. de la Bruyere, est contraint de reconnoître que ses Portraits sont un peu chargés. Il fait la petite bouche, & n'ose dire, comme il est vrai, que ses Portraits sont trop chargés, & si peu naturels que la plûpart ne conviennent à personne. Quand on peint de fantaisie, on peut charger ses Portraits, & s'abandonner à ses imaginations, mais quand on peint d'après nature, il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que M. de la Bruyere travaille plus en détrempe qu'à l'huile, qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs, & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont que croqués : il a encore le malheur, ne sachant pas dessiner correctement, qu'il strapasonne ses figures, & en fait des grotesques & des monstres.*

Plaisante maniére de critiquer! Poser

* Dans les *Mélanges*, pag. 340.

ser d'abord ce qui est en question, le répéter cent fois en differens termes sans le prouver; & triompher, après cela, comme si l'on avoit terrassé son ennemi! Il n'y a si petit Ecolier qui n'en pût faire autant. Vigneul Marville en veut aux Portraits de la Bruyere, & à Menage qui les approuve. Il le déclare hautement, *il n'en fait pas la petite bouche*, pour parler son langage; mais enfin, tout ce qu'il dit pour confondre Menage, c'est qu'il n'est pas de son sentiment sur les Portraits qu'on trouve dans le Livre de la Bruyere. *Id Populus curat scilicet.* C'est de quoi le Public se met fort en peine! Selon Menage, *M. de la Bruyere est merveilleux à attraper le ridicule des hommes, & à le développer.* Dites plutôt à l'envelopper, répond gravement Vigneul-Marville. *A la vérité*, continue Menage, *les Portraits de M. de la Bruyere sont un peu chargés; mais ils ne laissent pas d'être naturels.* Vigneul-Marville conviendra-t-il de cela? Nullement. Il va donc le refuter, direz-vous, par des exemples sensibles, ou par des raisons incontestables? Vous n'y êtes pas. Il se contentera d'oppo-

ser

ser à Menage une décision toute contraire. *Non-seulement*, dit-il, *les Portraits de M. de la Bruyere sont trop chargés, mais ils sont si peu naturels que la plûpart ne conviennent à personne.* Et parce que certaines gens assignent la victoire à celui qui parle le plus, & qui parle le dernier, Vigneul-Marville qui veut tenter l'aventure, dit & redit en différens termes que les Portraits de la Bruyere sont très-mal entendus, qu'ils sont *croqués*, *strapassonnés*, que ce sont des *grotesques* & des monstres, empruntant habilement les termes de l'Art que tout le monde n'entend pas, afin de mieux éblouïr ses Lecteurs en leur faisant sentir qu'il est homme du métier, qu'il entend ces matiéres & peut en parler *savamment*. Et en effet, bien des gens se laissent surprendre à ces airs de Docteur. Ils s'imaginent qu'un homme qui parle si positivement, doit avoir de bonnes raisons de ce qu'il avance. La conséquence n'est pourtant pas fort sûre : car au contraire ceux qui ont de bonnes raisons à dire, se hâtent de les proposer nettement, sans perdre le tems en paroles inutiles. Mais suppo-

sons pour un moment que Vigneul-Marville ne condamne pas les Portraits de la Bruyere sans savoir pourquoi, d'où vient qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit si clairement lui-même ? S'est-il imaginé que tout le monde étoit du même sentiment que lui ? C'est avoir bonne opinion des hommes. Pourquoi donc perdoit-il de l'encre & du papier à nous débiter ce qu'il supposoit être connu de tout le monde, avant qu'il prît la peine de l'écrire dans ses *Mélanges d'Histoire & de Litterature*? Et s'il a cru, (comme il est plus vraisemblable) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglés sur ce point, ou par leur propre malignité, comme il nous l'a déja dit, ou par l'autorité du *Menagiana*, comme il nous le diroit * bientôt, pourquoi nous cache-t-il les bonnes raisons qu'il a de condamner les Portraits de la Bruyere, & qui pourroient désabuser ceux qui les admirent ? » Oh, dira-t-on, le dessein de

» Vi-

* *M. Ménage*, dit-il à la page 348. de ses Mélanges, *a donné un grand relief aux Caractéres de M. de la Bruyere.*

» Vigneul-Marville étoit de combat-
» tre le *Menagiana*; & ſon autorité
» ſuffit pour cela. Elle doit l'empor-
» ter inconteſtablement ſur ce Recueil
» ſans aveu, qui n'eſt tout au plus
» qu'un Ouvrage poſthume, où man-
» que, par conſéquent, cette exacti-
» tude d'expreſſion & cette juſteſſe
» de raiſonnement qui ne ſe rencon-
» trent d'ordinaire que dans des Ecrits
» qu'on a touchés & retouchés, &
» où l'Auteur a mis la derniére main.«
Eh bien ſoit, que les *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature* l'emportent ſur le *Menagiana* :

On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me
taire.

Mais en conſcience, Vigneul-Marville ne ſavoit-il pas, avant que d'écrire ſon Livre, que les *Caractères de ce ſiécle* avoient été approuvés en France & dans les Païs étrangers, qu'ils y ont été imprimés & réimprimés avant la mort de Menage ? Pourquoi donc ſe contente-t-il de nous dire gravement, que les Portraits qu'on trouve dans ce Livre, ne ſont pas naturels, qu'ils ſont *croqués* & *ſtra-*

pasonnés, que ce sont des grotesques ; & des monstres ? Prétend-il qu'après une décision si formelle, tous ceux qui approuvoient l'Ouvrage de la Bruyere, renonceront à leur opinion pour embrasser la sienne, & qu'ils aimeront mieux l'en croire sur sa parole que de se fier á leur propre jugement ? Ou bien, a-t-il pris toutes ces décisions pour des preuves ? Je le crois trop habile homme pour tomber dans une telle méprise. C'est à lui à nous apprendre ce qui en est. En attendant je crains bien qu'il ne se trouve des gens assez soupçonneux pour se figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire, & qu'il a bien fait voir par son exemple, que si la Bruyere *ne dessine pas toujours correctement*, il a pourtant assez bien peint ces Censeurs décisifs qui se croyent dispensés de rendre raison de ce qu'ils avancent. Voici le Portrait : je ne sai *s'il est en détrempe ou à l'huile*, comme parle Vigneul-Marville, je l'en fais juge lui-même. *Dire d'une chose modestement, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, &* (NB.) *les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression,*

c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

Je remarquerai à ce propos (s'il m'est permis de perdre de vûe pour un moment le Censeur de la Bruyere) que rien n'est plus sage que le conseil qu'un savant Romain donnoit aux Orateurs de son tems, * *de chercher des choses dignes d'être écoutées par des personnes savantes & raisonnables, avant que de penser en quels termes & comment ils les exprimeroient.* Il est visible que les Ecrivains sont encore plus obligés de suivre ce conseil que ceux qui parlent en public : car au lieu que ceux-ci peuvent imposer par un extérieur agréable, par les charmes de la voix, par la beauté du geste & par une prononciation vive & animée qui ravit & enchante l'esprit, † en lui présentant

* *Volo priùs habeat Orator rem de quâ dicat, dignam auribus eruditis, quàm cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodo.* M. Tullii Cic. ad Marcum Brutum Orator. *Cap.* 34.

† *Cùm enim fertur quasi torrens oratio, quamvis multa cujusquemodi rapiat, nihil ta-*

tant ſans ceſſe de nouvelles penſées; qui le tenant toujours en ſuſpens, l'amuſent tour-à-tour, ſans qu'il ait le tems de les examiner fort exactement, l'Ecrivain au contraire ne peut eſperer d'attacher ſon Lecteur qu'en lui propoſant ſur le ſujet qu'il a entrepris de traiter, des penſées nobles, ſolides, exactes, profondes, & qui tendent à un même but. Ce ne ſont pas des ſons qui ſe perdent en l'air & qui s'oublient en peu de tems: ce ſont des mots qui reſtent toujours devant les yeux, qu'on compare, qu'on examine de ſang froid, & dont on peut voir aiſément la liaiſon ou l'inconſiſtance. Mais comme parmi nos Orateurs-Populaires, vulgairement nommés *Prédicateurs*, il y en auroit de bien embarraſſés s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choſes dignes d'occuper l'attention des per-

men teneas, nihil apprehendas. Cic. *De Finib. bon. & mal.* L. II. c. 1. Je me ſerois exprimé ici beaucoup plus fortement, ſi j'euſſe eu devant les yeux ce beau paſſage qui ne me vint dans l'eſprit que long-tems après la premiére Edition de ce petit Ouvrage.

personnes éclairées & intelligentes, la plûpart accoutumés à nous débiter au hazard & sans préparation tout ce qui leur vient à la bouche * sur les sujets qu'ils ont entrepris de traiter, il y auroit aussi bien des *Faiseurs de Livres* reduits au silence, s'ils s'imposoient la néceſſité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé sur les sujets qu'ils ont en main, des pensées qui puſſent plaire à des gens de bon sens. Et où les trouveroient-ils ces pensées raisonnables, puisqu'ils se hazardent fort souvent à faire des Livres sur des matiéres qu'ils n'entendent pas eux mêmes? † *Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même*, Je vais faire

* A voir le desordre qui régne dans les Discours qu'ils font au Peuple, on peut assurer qu'avant que de monter en Chaire, ils ne savent ce qu'ils diront, & qu'après avoir ceſſé de parler, ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils ont dit. Et cela qui n'est en effet qu'un vain exercice de la Langue & des Poumons, ils l'appellent *prêcher par méditation.*

† Paroles de la Bruyere, dans ses *Caractères*, Chap. XV. DE LA CHAIRÉ, Tom. II. pag. 245.

faire un Livre, *ſans autre talent pour écrire que le beſoin qu'il a de cinquante piſtoles ..... Il veut écrire & faire imprimer : & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît : il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a ſept jours dans la ſemaine, ou que le tems eſt à la pluye.* Il y en a même qui ſe louent, pour ainſi dire, à des Libraires, pour travailler à la journée ſur toute ſorte de ſujets, tant en vers qu'en proſe ; & ſouvent c'eſt le Libraire lui-même qui leur fournit des titres, auſquels ils ſe chargent d'attacher au plutôt un certain nombre de paroles, qui venant à remplir pluſieurs pages, font enfin, ce qu'on peut appeller un *Livre.* Voilà d'où nous vient à Paris ce grand nombre d'Ouvrages nouveaux où l'on ne voit que déſordre & confuſion depuis le commencement juſques à la fin, que penſées vagues & indéterminées, que réfléxions triviales, que faux raiſonnemens, que déciſions deſtituées de preuve, que faits incertains, mal exprimés, & chargés de circonſtances ridicules, &c. Mais, à ce que j'entens

dire,

dire, ce n'eſt pas ſeulement en France que les Libraires ont des Auteurs à leurs gages, ceux d'Angleterre * & de Hollande en ont auſſi bon nombre qui ne ſont pas moins féconds en bagatelles littéraires : Preuve trop aſſurée de la décadence des Belles-Lettres en Europe ! Car enfin ces méchans Livres *gâtent le goût du Public, & l'accoutument aux choſes fades & inſipides*, comme remarque très-bien la Bruyere dans la ſuite du paſſage que je viens de citer.

Pour revenir à Vigneul-Marville, il a tort ſans doute de cenſurer les Portraits de la Bruyere, ſans donner aucune raiſon de tout le mal qu'il en dit : mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit, ne puiſſe être véritable. Voyons donc ce qui en eſt. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ces Portraits ſe réduit à ceci, *qu'ils ſont trop*

* La proſtitution eſt allée ſi loin à cet égard, que des Libraires Anglois m'ont aſſuré qu'en Angleterre, il s'eſt trouvé des Ecrivains qui pour de l'argent ont permis qu'on mît leur nom à des Livres qu'ils n'avoient pas compoſés.

trop chargés ; & si peu naturels que la plûpart ne conviennent à personne.

IV. La plûpart de ces Portraits ne conviennent à personne, cela est vrai, si Vigneul-Marville entend par-là que la plûpart ne conviennent pas à certaines personnes particuliéres, ensorte qu'ils ne puissent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les condamner par cette raison, puisqu'ils n'ont pas été faits pour représenter certaines personnes particuliéres, à l'exclusion de toute autre. C'est ce que la Bruyere nous apprend lui-même. *J'ai peint à la vérité d'après nature*, nous dit-il dans la Préface qu'il a mise devant son Discours à l'Académie Françoise, *mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs : je ne me suis point loué au Public pour faire des Portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginés. Me rendant plus difficile, je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre ; & de ces mêmes traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisembla-*

blables. Et par conséquent, bien loin que ce soit un défaut en ces Portraits de ne convenir à personne en particulier, c'est au contraire une de leurs plus grandes perfections, puisqu'ils ne représentent que ce que le Peintre a voulu leur faire représenter. Par exemple, la Bruyere nous veut donner le caractère d'un *Damoiseau* qui ne songe qu'à se bien mettre, qui en fait son capital, & ne croit être dans le monde que pour cela : *Iphis*, dit il, *voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien & en rougit; il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache : le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour : il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur : Il a soin de rire pour montrer ses dents : il fait la petite bouche; & il n'y a guéres de moment où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, il ne peut être plus content de sa personne qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne sai quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir :*

il

il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer: il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude. Rien n'est plus juste que ce caractère. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne sauroit dire avec quelque apparence de raison que ce Portrait ne représente qu'une certaine personne, ensorte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet *Iphis* eût seul toutes les qualités que la Bruyere lui attribue, & que nul autre ne pût les avoir; & par conséquent, il faudroit regarder toute cette peinture comme un tissu de faits historiques, ce qui seroit de la derniére absurdité: car comment la Bruyere auroit il pû savoir qu'Iphis vit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, qu'il en rougit, & qu'il alla se cacher dans sa chambre jusqu'à ce que son Cordonnier lui eût fait d'autres souliers sur ce nouveau modéle.....? Mais quoique cet Iphis n'ait jamais existé, le portrait qu'en fait la Bruyere ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, & qu'il convient très-bien à ces effeminés, amoureux

reux de leur personne, qui ne s'occupent que de leur parure, sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer qu'ils ressemblent en tout à cet Iphis imaginaire, qu'ils ont tous les dents belles, la voix claire & délicate, la jambe bien faite, *&c.*

Du reste, que la Bruyere ait pensé ou non à certaines personnes particulieres en faisant ces sortes de peintures, on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caracteriser telle ou telle personne en particulier, dès-là qu'il ne désigne personne en particulier par des traits qui lui conviennent uniquement, comme par quelque chose qu'il ait fait ou dit en tel tems & en tel lieu, & dont le bruit ait été répandu dans le monde. C'est ce qu'a fort bien prouvé l'Abbé de *Villiers* dans son *Traité de la Satyre* : *Quand*, * dit-il, *un Ecrivain qui se propose de n'attaquer que le vice en général se sert de noms supposés pour rendre plus sensibles les desordres généraux qu'il attaque, ou pour égayer davantage les matiéres qu'il traite,*

* Au Chapitre intitulé, *des Libelles diffamatoires.*

te, on ne doit point lui en faire un crime; pourvû qu'il ne dise rien en effet qui désigne quelqu'un personnellement. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs Ecrivains de l'Antiquité, dont nous avons cru pouvoir suivre l'exemple, & que nous avons aussi tâché de disculper dans les éclaircissemens que nous avons ajouté au Poëme de l'Amitié, *en faisant voir qu'on n'a jamais eu droit d'accuser d'avoir eu quelqu'un en vûe, lorsque dans la peinture qu'il fait d'un vice sous un personnage imaginaire, il ne représente que le vice qu'il attaque.* Tout cela convient parfaitement à la plûpart des Portraits de la Bruyere, comme ce judicieux Ecrivain s'est fait un plaisir de le reconnoître. *Quand un Auteur a pris ces précautions*, ajoute-t-il, *on n'a point lieu de lui demander la Clef des noms qu'il emploie : & si l'on s'obstine à la savoir, il peut répondre que la seule Clef de son Ouvrage est* l'homme vicieux & corrompu, *puisque c'est-là le seul Original sur lequel il a composé ses Portraits. Ainsi, on ne doit point le rendre responsable de ces Clefs, que chacun compose comme il lui plaît, qu'on répand dans le monde sur les Ouvrages de cette nature. Comme il*

n'y

n'y a donné lieu que par la peinture générale du vice, les seuls qu'on a droit d'accuser de médisance, sont ceux qui voulant à toute force qu'un Ouvrage de Morale soit une Satyre, veulent aussi qu'il y ait une Clef, & prennent le soin d'en faire une qu'ils donnent pour véritable. C'est ce qui est arrivé depuis à l'égard du Livre des Caractères des Mœurs de ce siécle, *& c'est à quoi celui qui en est l'Auteur a solidement répondu dans la derniére Edition de son Livre.*

Vigneul-Marville auroit dû lire ces réflexions, & y répondre, avant que de décrier les Portraits de la Bruyere, comme peu naturels, comme *des Sphinx & des chiméres*, sous prétexte que la plûpart ne conviennent à personne, c'est-à-dire, à une certaine personne qui y soit distinguée par des traits particuliers qui ne puissent convenir qu'à elle. Il est vrai qu'à prendre la plûpart de ces Portraits en ce sens-là, ce sont de pures chiméres. Mais de quel droit peut-on les faire passer pour des Portraits de certaines personnes particuliéres, si l'on n'y voit rien qui désigne ces personnes, plutôt que mille autres? C'est comme

si

l'Auteur les a chargés de quantité de traits qui ne sauroient guéres se trouver réunis dans un seul sujet. C'est ce que Vigneul-Marville auroit pû apprendre de la Préface que la Bruyere a mise au-devant de son Discours à l'Académie Françoise : & si cette Préface lui déplaît, il auroit dû le voir dans le Remerciment, que l'Abbé Fleuri fit à Mrs. de l'Académie en succédant à la Bruyere : car venant à parler des *Caractères de ce siécle*, il remarque expressément, *qu'on trouve dans cet Ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop ressemblantes.* Voilà l'énigme, qui embarrassoit si fort Vigneul-Marville, bien nettement expliquée.

VI. *Il n'est pas vrai*, replique notre Censeur *, *que M. de la Bruyere n'ait personne en vûe, & quoiqu'il ait nié le fait avec détestation, il ne peut en homme d'honneur désavouer le Portrait qu'il a fait de* Santeuil *sous le nom de* Theodas. Pourquoi ne le désavoueroit-il pas s'il est assez mal honnête homme pour *nier avec détestation* ce qu'il sait être très-

* *Mélanges*, pag. 341.

très-véritable ? Vigneul-Marville nous donne là une affreuſe idée de la Bruyere ſans aucune apparence de raiſon : & s'il eſt lui-même homme d'honneur, il doit une réparation publique à la mémoire d'un honnête homme, qu'il repréſente au Public comme le plus infame de tous les hommes. Car ſi, ſelon la judicieuſe remarque de la Bruyere *, *celui qui dit inceſſamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à perſonne, qu'il conſent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne ſait pas même contrefaire l'homme de bien*, que dirons nous de celui qui nie avec des ſermens horribles d'avoir fait une choſe dont il eſt aiſé de le convaincre, & qu'il ne peut s'empêcher d'avouer, je ne dirai pas s'il eſt homme d'honneur, car il ne ſauroit l'être après avoir abuſé d'une maniére ſi lâche de ce qu'il y a au monde de plus ſacré. Or tel eſt la Bruyere lui-même, ſi nous en croyons Vigneul-Marville. Jamais calomnie ne fut plus palpable & plus atroce que celle de ce témé-

raire

* Chap. V. DE LA SOCIETE', pag. 274.

raire Censeur. Je pourrois m'emporter ici, je le sens bien : mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'innocence en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque tems après que le Livre de la Bruyere fut public, on voulut deviner les originaux des caractères qu'il avoit insérés dans cet Ouvrage. Là-dessus certaines gens firent des Listes de toutes les personnes qu'ils se figuroient, que la Bruyere avoit voulu représenter dans tel ou tel endroit de son Livre. Ces prétendues Clefs, presque toutes différentes entr'elles, (ce qui suffisoit pour en faire voir la fausseté) coururent la Ville, de sorte que la Bruyere se crut enfin obligé de les désavouer. C'est ce qu'il fit dans la Préface qu'il mit au-devant de son Remerciment à l'Académie Françoise, & qu'il insera dans son Livre des *Caractères de ce siécle*. Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit sur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, lorsqu'il dit que la Bruyere *a nié avec détestation d'avoir eu qui que ce soit en vûe* dans son Livre. *Puisque j'ai eu la foi-*

blesse,

blessé, dit la Bruyere, *de publier ces Caractères, quelle digue éleverai-je contre ce déluge d'explication qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni Auteur, ni complice de ces Clefs* * *qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées, que les personnes les*

* Mais puisque la Bruyere a desavoué toutes ces *Clefs*, d'où vient, me direz-vous, qu'on en met constamment une dans toutes les Editions de Hollande, & qu'on la glisse quelquefois dans les Editions de France? Un Docteur, beaucoup plus respecté que respectable, me fit cette question il y a cinq ou six mois; & voici ce que je lui répondis: » Ceux » qui liront cette clef avec un peu d'atten- » tion, verront sans peine qu'elle a été faite » au hazard; & qu'en bien des endroits elle » est entierement chimerique. Pourquoi donc » paroît elle si souvent? C'est que les Librai- » res s'obstinent à la conserver, parce qu'ils » savent que bien des sots, dont le nombre » est aussi grand aujourd'hui que du tems de » * Salomon, ne voudroient point acheter » une Edition de la *Bruyere*, dont on auroit » retranché cette *Clef*.

* *Stultorum infinitus est numerus*: Ecclesiastes, cap. I. vers. 15.

les plus accréditées de la Cour ont desespéré d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la même chose, que, si je me tourmentois beaucoup à soûtenir que je ne suis pas un mal-honnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur Libelle diffamatoire? Où trouvera-t-on dans ces paroles, que la Bruyere ait nié avec déteſtation d'avoir eu perſonne en vûe dans ſes *Caractères ?* N'y voit-on pas plutôt le contraire avec la derniere évidence ? Car s'il a refuſé à ſes meilleurs amis la Clef de ſon Ouvrage, ſi les perſonnes les plus accréditées de la Cour ont déſeſperé d'avoir ſon ſecret, n'eſt-il pas viſible, qu'il a eu quelquefois deſſein de repréſenter dans ſon Livre certaines perſonnes particuliéres ? Et en effet, il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cette Préface : *J'ai peint à la vérité d'après nature, dit-il, mais je n'ai pas* TOUJOURS *songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs.* S'il n'y a pas *toujours* ſongé, il y a donc ſongé *quelquefois*. La conſéquence eſt inconteſtable.

VII.

VII. Il eſt donc vrai que dans le Livre de la Bruyere il y a quelques *Caractères perſonnels* : qu'on me permette d'apeller ainſi, pour abreger, ces ſortes de Portraits où la Bruyere a ſi bien déſigné certaines perſonnes par des traits qui leur conviennent uniquement, qu'on a droit de dire, *c'eſt un tel ou une telle.* Voici maintenant ce que Vigneul-Marville y trouve à reprendre. A ſon avis, * *Ils ne ſont pas entierement d'après nature, l'Auteur y ayant mêlé ſes propres imaginations. Mais*, ajoute-t-il, *c'eſt en cela qu'il a grand tort; car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtés, l'un bon & l'autre mauvais*, † *il auroit moins offenſé les gens, de les faire voir tout entiers de ces deux côtés, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntés.* Nous venons de voir comment des Portraits peuvent n'être pas chimériques, quoiqu'ils ne repréſentent pas une certaine perſonne en particulier à l'excluſion de toute autre. Pour ceux qui

* Pag. 341.
† Pag. 342.

qui sont véritablement *personnels*; dont il s'agit présentement, Vigneul-Marville ne dévoit pas se contenter de dire que la Bruyere les défigure par de fausses couleurs, il devoit le prouver par des exemples inconteſtables. Du reſte, ce qu'il dit de la Bruyere qu'*il ne répréſente les gens que par leur méchant côté*, prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces Caractères de fort près, & qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en a fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces Caractères pour être convaincu que la Bruyere s'y fait un plaiſir de rendre juſtice au mérite des perſonnes qu'il a voulu peindre, & que, bien loin de ne faire voir *les gens* que par leur méchant côté, il repréſente auſſi naïvement & avec des couleurs pour le moins auſſi vives leurs belles qualités que leurs défauts. C'eſt ce qu'il ſera aiſé de voir par quelques exemples.

Vigneul-Marville veut que ſous le nom de *Theodas*, la Bruyere nous ait fait le portrait de *Santeuil*, Chanoine Régulier de S. Victor, l'un des plus excellens Poëtes Latins qui ayent paru en France dans le XVII. ſiécle. On dit

dit la même chose dans le * *Menagiana*, & je n'ai pas de peine à le croire : car outre que la Bruyere donne à son Theodas un génie extraordinaire pour la Poësie Latine, il y a dans sa Peinture quelques autres traits qui ne peuvent guéres convenir qu'à Santeuil. Je n'ai garde pourtant de l'assurer aussi positivement qu'on a fait dans le *Menagiana* & dans les *Mélanges d'Histoire & de Litterature* : car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en douter après ce que je viens de dire. Mais supposé que la Bruyere nous l'ait avoué lui-même, voyons si l'on en pourra conclure avec Vigneul-Marville, que la Bruyere *n'a fait voir les personnes particuliéres qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais*, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualités. La premiére ligne va nous convaincre visiblement du contraire. *Concevez*, dit la Bruyere † en parlant de *Theodas*, ou si l'on veut de Santeuil, *concevez* un

* Tom. II. p. 378. Edit. de Paris, 1715.
† Caractères de ce siécle, Tom. II. Chap. XII. intitulé, *Des Jugemens*, pag. 114, 115.

un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colère, fougeux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne part, & comme à son insçu, quelle verve ! quelle élevation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous ? Oui, du même, de Theodas, de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se releve, il tonne, il éclatte ; & du milieu de cette tempête il sort une lumiére qui brille & qui réjouït : disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage : il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables : on est surpris de voir naître & éclorre le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions : qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne fait : ce sont en lui comme deux Ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette

pein-

peinture surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jetter aux yeux de ses Critiques, & dans le fonds assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout differens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme dans Theodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme. N'est-ce donc là représenter *les gens* que par ce qu'ils ont de mauvais ? Mais plutôt, qui ne voudroit avoir les petits défauts que la Bruyere remarque dans *Theodas*, à condition de mériter les louanges qu'il lui donne? J'en fais juge Vigneul-Marville lui-même.

Voici un autre Portrait dans les *Caractères de ce siécle* qui ne convient qu'à une seule personne. * *Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire, c'est le modéle des bons contes, il fait parler les animaux;*

* Tom. II. Chap. XII. DES JUGEMENS. pag. 114.

maux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que legereté, qu'élegance, que beau naturel, & que délicatesse dans ses Ouvrages. A ces traits on reconnoît le célébre *la Fontaine*, ce parfait original dans l'art de raconter, en quoi il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'ont précédé, & n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'est-il représenté dans ce Tableau que par ce qu'il avoit de mauvais ? C'est justement tout le contraire : car si l'on nous dit d'un côté qu'il *paroissoit* grossier, lourd, stupide, (ce qu'il a eu de commun avec * le Prince des *Poëtes Latins*) on nous fait bientôt voir que c'étoit une *apparence trompeuse*, & que sous cet extérieur peu prévenant étoit caché un génie extraordinaire & inimitable, que le Peintre se fait un plaisir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit possible de lui

* *Virgile*, dont on a dit aussi, qu'il étoit fort pesant en conversation, & presque semblable à un homme du commun & sans lettres : *Sermone tardissimum ac penè indocto similem Melissus tradidit.* C'est ce que vous trouverez dans sa *Vie* en autant de termes.

lui donner, de sorte que dans le tems qu'on admire toutes ces rares qualités réunies dans un seul sujet, on n'est pas moins charmé de la pénétration de celui qui les a si bien conçues, & de son adresse à nous les peindre si vivement. Et sa sincerité n'est pas moins louable dans cette occasion que son discernement : car s'il est vrai, comme dit * le Duc *de la Rochefoucault*, que *c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur*, la Bruyere mérite sans doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de si bonne grace à ceux qui en sont dignes.

J'avoue qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait si bien valoir les belles qualités. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car si l'on ne représente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un Peintre qui voulant nous représenter l'air du Roi de Suede, se contenteroit de nous peindre son front, ou qui n'ayant vû

* Dans ses *Réflexions morales*.

vû que le front de ce jeune Vainqueur, peindroit de fantaisie tout le reste du visage. Un Historien ne dit-il que du bien de son Heros, c'est un lâche flatteur, ou bien il manque de Mémoires : qu'il fasse de nouvelles perquisitions avant que de publier son ouvrage. Car enfin, s'il y a une maxime générale sans exception, c'est sans doute celle-ci, *Nul homme n'est sans défauts, le plus parfait est celui qui en a le moins.* Et par conséquent, un véritable Historien doit dire du bien & du mal des hommes, pour les représenter tels qu'ils sont effectivement; par où il se distingue du Satyrique qui se contente de relever ou d'exagerer leurs défauts, & du Panegyriste qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus, ou leur en suppose. C'est ce qu'avoit fort bien compris *Bussy Rabutin* : car après avoir dit, que ce qu'il a écrit du Vicomte *de Turenne* dans ses *Mémoires*, sera cru davantage & lui fera plus d'honneur que les Oraisons funébres qu'on a faites de lui, parce qu'on sait que ceux qui en font, ne parlent que pour louer, & que lui n'a écrit que pour dire

dire la vérité, il ajoute, * *Et d'ailleurs, il y à plus d'apparence que mes Portraits sont ressemblans que ceux des Panegyristes, parce que je dis du bien & du mal des mêmes personnes, qu'eux ne disent que du bien; & que nul n'est parfait en ce monde.*

Ici nôtre Censeur dira peut-être, que si la Bruyere a représenté sincerement les bonnes & les mauvaises qualités de Santeuil & de la Fontaine, il ne s'ensuit pas qu'il en use ainsi dans les autres Caractéres personnels qu'il lui a plû de nous donner. Cela est vrai. Mais supposé que la Bruyere n'eût fait voir d'autres personnes que par ce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'ensuivroit pas non plus qu'il en eût toujours usé ainsi : & par conséquent Vigneul Marville a eu tort de proposer son objection en termes aussi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, si le Caractère même qu'il cite du Livre de la Bruyere, ne sauroit prouver, comme il le prétend, que cet illustre Ecrivain se soit plû à ne faire

* *Lettres du Comte de Bussy Rabutin*, Tom. IV. pag. 242. & 243. Edition de Hollande.

faire voir *les gens*, comme il parle, que par leur mauvais côté? Ce caractère est celui de *Menalque*, nom emprunté sous lequel la Bruyere nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit fait faire des extravagances ridicules, qui, quoiqu'en assez grand nombre, sont toutes très-divertissantes par leur singularité.

Y a-t-il dans tout ce récit quelque particularité qui fasse connoître sûrement que la Bruyere ait voulu désigner une telle personne à l'exclusion de toute autre? Je n'en sai rien. C'est à Vigneul-Marville qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves. Autrement, il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi se tourmenteroit-il à chercher qui est désigné par Menalque? La Bruyere lui a épargné cette peine par une Note qu'il a mise au commencement de ce Caractère. *Ceci est moins un Caractère particulier*, dit-il dans cette Note, *qu'un recueil de faits de distractions: Ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car les goûts étant différens, on a à choisir.* Que prétend après cela Vigneul-Marville? Que

nous

nous l'en croyions plutôt que la Bruyere ? Quelle apparence qu'il sache mieux la pensée d'un Auteur, que l'Auteur même qui l'a produite ? Il est vrai que cette déclaration de la Bruyere ne prouveroit rien, si l'on pouvoit trouver dans le caractère de Menalque des choses qui convinssent indubitablement à une certaine personne, & qui ne pussent convenir à aucune autre. Mais jusqu'à ce que Vigneul-Marville ait fait cette découverte, il n'a aucun droit de contredire la Bruyere. Et où en seroient les Ecrivains, si le premier qui se mettroit en tête de les critiquer, étoit reçu à expliquer leurs intentions sans avoir aucun égard à leurs paroles, c'est-à-dire, à leur prêter toutes les pensées qu'il voudroit, quelque opposées qu'elles fussent à ce qu'ils ont dit en termes exprès & d'une maniére fort intelligible ?

Je sai bien qu'on a publié dans le *Menagiana* que par Menalque, dont il est parlé dans le Livre de la Bruyere, il faut entendre le feu *Comte de Brancas*, mais on ne le donne que comme un bruit de ville, & une simple conjecture que Menage laisse

échapper en converſation pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient * deux exemples de diſtractions de ce Comte, auſſi bizarres & auſſi extraordinaires qu'aucune de celles que la Bruyere attribue à ſon Menalque. *On veut que Menalque dans le Livre de M. de la Bruyere ſoit le feu Comte de Brancas.* Ce ſont les propres termes † du *Menagiana.* Voyez ſi c'eſt là un témoignage fort authentique, & ſi Vigneul-Marville n'eſt pas bien fondé à nous dire après cela, que Menalque dont la Maiſon eſt illuſtre, a été deshonoré par la Bruyere. *Le faux Menalque*, nous § dit ce grave Cenſeur, *ſubſtitué dans l'eſprit des gens au véritable Menalque, deshonore celui-ci, & laiſſe une tache honteuſe dans ſa Maiſon qui eſt illuſtre.* Ce raiſonnement n'eſt pas des plus ſolides, mais laiſſons-le paſſer. Voilà donc le vrai Menalque deshonoré, & toute ſa poſtérité avec lui.

* On peut les voir dans le IV. Tome du *Menagiana*, pag. 220. de l'Edition de Paris, 1715.

† Pag. 220. Tom. IV.

§ Pag. 341.

lui. A qui nous en prendrons-nous ? Sera-ce à la Bruyere qui ne nomme nulle part le vrai Menalque, & qui ne dit rien qui lui convienne plutôt qu'à cent autres personnes : ou bien à Menage & aux Compilateurs de ses Conversations qui le désignent par son nom & par sa qualité, & qui nous apprennent par des faits très-bien circonstanciés & qu'ils donnent pour véritables, qu'il peut fort bien être l'original du faux Menalque ? Je m'en rapporte à Vigneul Marville lui-même. Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide Censeur se scandalise si fort des Portraits satyriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractères de ce siécle*, lui qui, sans épargner ni les vivans, ni les morts, critique à tort & à travers, toute sorte de personnes, sans se mettre en peine de cacher leurs noms ? C'est ce que l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres*, a pris soin de remarquer dans l'Extrait qu'il a fait du Livre de Vigneul-Marville. *Peut-être,* * dit-il, *quelques per-*

son-

* *Nouvelles de la République des Lettres,* Janv. 1700. pag. 92. & 93.

sonnes trouveront-elles à redire que M. de Vigneul-Marville parle si librement, & , s'il est permis de le dire , D'UNE MANIERE SI PIQUANTE *de diverses personnes, sans distinguer celles qui sont mortes de celles qui sont encore en vie. Mais ce ne sera pas le plus grand nombre de Lecteurs qui lui fera un procès sur ce sujet. La Satyre est d'un goût assez général ; & pourvû que l'on ne s'y trouve point personnellement interessé , on n'est pas trop fâché d'en trouver dans un Livre. Voici un exemple d'un de ces endroits où il semble que l'Auteur n'ait épargné ni les morts ni les vivans* , &c. On peut voir le reste dans la *République des Lettres* , à l'endroit que je viens de citer. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec Madame *Des-Houlieres :*

Foible raison que l'homme vante ,
Voilà quel est le fonds qu'on peut faire sur
vous !
Toujours vains, toujours faux , toujours pleins
d'injustices ,
Nous crions dans tous nos Discours ,
Contre les passions, les foibles , & les vices ;
Où nous succombons tous les jours.

Après cette Critique des *Portraits* de la

la Bruyere, notre Censeur fait une remarque générale & deux particuliéres contre les *Caractères de ce siécle.* Et comme les fautes qui regardent les pensées sont beaucoup plus considérables que celles qui ne regardent que les mots, voyons ces remarques avant que de retourner sur nos pas, pour examiner ses réflexions sur le style de cet Ouvrage.

VIII. M. *de la Bruyere,* * dit-il, *prie le Lecteur à l'entrée de son Livre, pag.* 5. (Tom. I. pag. 129. de cette Edit.) » de ne point perdre son titre » de vûe, & de penser toujours, que » ce sont les Caractères ou les Mœurs » du siécle qu'il décrit. « *J'ai suivi avec exactitude cet avis de M. de la Bruyere, mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des Païs perdus, & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyere qui n'appartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le resserrer, & s'en tenir aux Caractères de ce siécle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point notre siécle des au-*

* Mélanges d'Histoire, &c. p. 342. 343.

autres siécles, mais qui sont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément & des choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre. Voilà bien des paroles, mais qui n'emportent autre chose que cette simple décision, *Qu'il y a*, selon Vigneul Marville, *quantité de choses hors d'œuvre dans les Caractères de ce siécle* : de sorte que, si l'on vouloit s'en rapporter à lui, on ne pourroit mieux faire que de proscrire la troisiéme partie de cet Ouvrage. Mais ce Censeur ne prend pas garde qu'il n'est que Partie dans cette affaire, qu'on ne doit compter pour rien son sentiment particulier, & qu'il ne peut esperer de gagner sa cause qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'Auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une Objection où il faille descendre dans le détail & parler avec la derniére précision, c'est sans doute celle qu'il fait présentement. Je ne crois pas la Bruyere infaillible, ni son Ouvrage sans défauts : & je suis persuadé que dans ce genre d'écrire par pensées détachées, il est presque impossible qu'il n'ait laissé échapper des cho-

choſes qui ne ſont pas tout-à-fait eſſentielles à ſon ſujet. Mais d'autre part, il n'eſt guéres moins difficile de faire voir clairement & d'une maniére indubitable, que telles choſes qu'on trouve dans ſon Livre, ſont hors d'œuvre. Comme une penſée peut avoir différens rapports, il faut ſavoir au juſte celui que l'Auteur a eu dans l'eſprit (ce qui n'eſt pas fort aiſé à deviner) pour pouvoir dire ſûrement qu'elle n'eſt pas en ſon lieu. Cette ſeule réflexion auroit dû empêcher notre Critique de décider trop promptement & ſans de bonnes raiſons qu'il y a un tiers à retrancher dans le Livre de la Bruyere. Il ſemble qu'une des principales raiſons qu'il ait eu de prononcer ce terrible Arrêt, c'eſt *qu'il a trouvé dans ce Livre quantité de choſes qui ne diſtinguent point notre ſiécle des autres ſiécles*. Mais où eſt-ce que la Bruyere s'eſt engagé à n'inſerer dans ſon Livre que ce qui peut diſtinguer notre ſiécle des autres ſiécles? Il nous promet *les Caractères ou les Mœurs de ce ſiécle*. C'eſt le titre de ſon Ouvrage: & ſon deſſein eſt de peindre les hommes en général, ſans reſtraindre ſes Portraits

à une seule Cour, ni les renfermer en un seul Païs, comme il nous le déclare lui-même * dans sa Préface. Son affaire est donc de représenter nos Moeurs telles qu'elles sont effectivement : & s'il le fait, il a dégagé sa promesse. Mais que par ces Peintures, notre siécle soit distingué ou non des autres siécles, cela ne le regarde pas. Et je ne sai même (pour le dire en passant) si ce dessein de peindre un siécle par des choses qui ne convinssent à aucun autre siécle, ne seroit point aussi ridicule, que celui d'un Peintre qui voudroit peindre les hommes de ce siécle sans nez ou sans menton, pour les mieux distinguer de tous ceux qui ont vêcu dans les siécles précedens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur, toujours sujets aux mêmes passions, & aux mêmes foiblesses, toujours capables des mêmes vertus & des mêmes vices. Les Acteurs changent, mais c'est toujours la même Comédie. D'autres hommes joueront bientôt les mêmes rôles qu'on joue aujourd'hui. *Ils s'évanouiront*

* Tom. I. *pag.* 129.

ront à leur tour, comme dit quelque part la Bruyere; *& ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus.* Vraie image de ce monde, qui montre visiblement que ce siécle ne peut être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux siécles précedens qu'à celui-ci! Si donc Vigneul-Marville a trouvé dans les *Caractères de ce siécle* quantité de traits qui ne distinguent point notre siécle des autres siécles, bien loin de les proscrire par cette raison-là, il en devoit conclure que ces traits étoient apparemment très-conformes à la Nature, qui agit toujours à peu près de même dans tous les siécles. C'est-là en effet la conclusion que nous tirons tous les jours en lisant les Livres des Anciens. Nous croyons, par exemple, que *Terence* a bien peint un débauché, un fripon, un jeune homme amoureux, &c. Pourquoi? Parce que les Portraits qu'il en fait, conviennent exactement aux débauchés, aux fripons, aux jeunes gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'est sur le même fondement que nous admirons la justesse des Caractères de

Theo-

Theophraste. Les hommes dont Theophraste nous peint les Mœurs, dit la Bruyere, *étoient Atheniens, & nous sommes François : & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat, le long intervalle des tems, & que nous considérions que ce Livre a pû être écrit la derniére année de la* CXV. *Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainsi, il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce Peuple d'Athenes, dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos Amis, nos Ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siécles soit si entiére. En effet*, ajoute la Bruyere, *les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions : ils sont encore tels qu'ils étoient alors & qu'ils sont marqués dans Theophraste, vains, dissimulés, flatteurs, interessés, effrontés, importuns, défians, médisans, querelleux, superstitieux.*

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à Vigneul-Marville s'il croit que Boileau ait fait une véritable peinture de ce siécle dans ces beaux vers :

* L'ar-

* L'argent, l'argent, dit-on : sans lui tout est
sterile :
La Vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile :
L'argent en honnête homme érige un scelerat :
L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

Il me répondra sans doute que c'est-là visiblement un des caractères de notre siécle. Mais est-ce un caractère qui distingue notre siécle des autres siécles ? C'est ce que Vigneul-Marville ne dira jamais. Il est trop versé dans la lecture des Anciens, pour ignorer qu'un † fameux Poëte a dit en latin du siécle d'*Auguste* ce que Boileau nous dit là du siécle de LOUIS XIV. Or si Boileau a pu désigner le siécle présent par des traits qui conviennent également bien à des siécles déja passés, pourquoi la Bruyere ne pouvoit-il pas faire la même chose.

IX.

* Epitre V. à *M. de Guilleragues*. ver. 85.
† *Horace*, Epistolarum, Lib. I. Epist. 1. ver. 35.

O cives, cives, quærenda pecunia primùm est ;
Virtus post nummos, &c.

IX. La premiére remarque particuliére que Vigneul-Marville fait après cela contre la Bruyere, c'est* *que souvent il fait le mysterieux où il n'y a point de mystere.* J'appelle cette remarque particuliére, parce que notre Critique ne la confirme que par un seul exemple, & qui est si mal choisi, comme vous allez voir, que je ne pense pas que personne veuille s'en fier, pour le reste, à son jugement. *Ainsi*, continue notre Censeur, *pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même*, que l'Esprit de discernement est la chose du monde la plus rare, *il exagere & prononce d'un ton de Prophête cette belle Sentence:* † » Après l'Esprit de discernement, ce » qu'il y a au monde de plus rare, ce » sont les Diamans & les Perles. « Notre Critique fait ici deux fausses suppositions, si je ne me trompe, l'une que la Bruyere veut nous faire comprendre que l'Esprit de discernement est fort rare. C'est à quoi il n'a ja-

* *Mêlanges d'Histoire*, pag. 343.
† Paroles de la Bruyere, *Tom. II. Chap. XII.* DES JUGEMENS, *pag.* 116.

jamais pensé, à mon avis. Il se contente de le proposer comme une pensée digne de remarque, & sur laquelle chacun devroit faire de sérieuses réflexions, pour s'accoutumer à se défier de soi-même, & à ne pas croire trop promptement entendre ce qu'il n'entend point, défaut trop commun parmi les hommes, & qui est la grande source des erreurs où ils tombent à tout moment! La seconde supposition mal fondée que fait ici notre Critique, c'est de s'imaginer qu'il soit fort aisé de comprendre *que l'Esprit de discernement est très-rare.* Bien loin de là, c'est peut être la chose que les hommes comprennent le moins; car il n'y a que ceux qui ont du discernement (dont le nombre est sans doute fort petit) qui comprennent combien le discernement est une chose rare dans ce monde. Et ce qui va surprendre Vigneul-Marville, la maniére dont il refute lui-même la Bruyere, prouve visiblement qu'il n'est pas facile de comprendre combien le discernement est rare dans ce monde; & combien il importe d'être averti que c'est une chose extrêmement rare. C'est

ce

ce qu'on verra tout-à-l'heure. *Après l'Esprit de discernement*, dit la Bruyere, *ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les Diamans & les Perles.* Ce tour ne plaît pas à Vigneul-Marville. *Les gens de Village*, dit-il, *admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyere sait donner à ses pensées : cependant ce n'est qu'un renversement de pensée enchâssée dans un pur* galimatias. *Car il n'est point vrai que les Diamans & les Perles soient des choses très-rares, & si rares qu'il n'y ait que l'Esprit de discernement qui soit plus rare; ce qu'il faudroit supposer, pour soutenir la pensée de M. de la Bruyere, & la rendre raisonnable. Les Diamans & les Perles à la vérité sont précieuses ; mais pour rares, il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les Perles & les Diamans ; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de Diamans & de Perles, plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Ainsi les Perles & les Diamans étant des choses assez communes, quoique de grand prix, il faut que M. de la Bruyere conclue, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon sens, que le discernement n'est pas la chose du monde la plus rare.* Quand

Vigneul - Marville auroit été payé pour prouver que *le Discernement* est une chose très-rare, pouvoit-il s'en mieux acquiter qu'en faisant ce beau raisonnement, où il ne *discerne* pas Paris du reste du Monde, *confondant* ainsi deux objets, entre lesquels il y a plus de différence qu'entre une mouche & un élephant ? On trouveroit, dit-il, *à Paris* dix boisseaux de Diamans & de Perles plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine : Donc la Bruyere a tort de dire qu'après l'Esprit de discernement, ce qu'il y a *au Monde* de plus rare, ce sont les Diamans & les Perles. Quoi donc ? Parce que le Papier de la Chine est plus rare à Paris que les Perles, est-il aussi plus rare que les Perles dans le Royaume même de la Chine, qui est sans doute *dans le Monde*, puisqu'il en est une des plus belles parties ? n'est il pas bien difficile après cela de comprendre que le Discernement soit si rare qu'il l'est effectivement, puisque des Ecrivains aussi pénétrans & aussi judicieux que Vigneul-Marville en manquent quelquefois jusqu'à prendre *Paris* pour *le Monde*, une partie pour le tout ?

X. LA seconde remarque particuliere de notre Critique, c'est * *que M. de la Bruyere a le don de se contredire & de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît*, dit-il, *dès l'entrée de son Livre à la page* 11. *Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçue, que les Anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles:* » Tout est dit, » *s'écrie* † *M. de la Bruyere*, & l'on » vient trop tard depuis plus de sept » mille ans qu'il y a des hommes & » qui pensent. Sur ce qui concerne » les Mœurs, le plus beau & le meil- » leur est enlevé; l'on ne fait que gla- » ner après les Anciens. « *Tout est bien jusques-là : mais si comme M. de la Bruyere se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens* (*ce qui gâte tout*) les habiles d'entre les Modernes. *Car par-là il égale les Modernes aux Anciens, & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi bien que des Anciens après lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout*

* *Pag.* 344. & 345.

† Tom. I. *Chap. I.* intitulé, DES OUVRAGES D'ESPRIT, *pag.* 135.

tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est que M. de la Bruyere a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur qu'il introduit contre sa maxime, des Modernes habiles aussi inventifs dans la Morale que les Anciens. Autant de mots, autant de fausses suppositions & de conclusions mal fondées. La Bruyere ne songe point à égaler en cet endroit les Modernes aux Anciens. Il ne dit pas que les Anciens ayent tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale : mais seulement que les Anciens & les habiles d'entre les Modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les Mœurs, il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la Morale, que peu de nouvelles réfléxions à faire sur cette importante matiére. Et par conséquent la Bruyere ne s'est pas contredit en disant au commencement de son Livre : *Tout est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des*

hommes & qui pensent. Sur ce qui concerne les Mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes. Il n'y a, dis-je, aucune contradiction dans ces paroles ; mais plutôt une grande modestie, que tout homme équitable doit louer & admirer après avoir lû le Livre de la Bruyere, où l'on ne peut s'empêcher de voir quantité de belles choses qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages des plus habiles d'entre les Anciens & les Modernes. Peut-être que Vigneul-Marville joue sur le mot de *Tout* qu'il prend à la rigueur pour une universalité metaphysique & qui ne reçoit aucune exception ; mais il est visible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un sens vague & populaire pour la plus grande partie des choses dont il s'agit, & cela en nombre indéterminé, comme quand on dit, *Tout Paris est allé au-devant du Roi*, &c.

Du reste, bien loin que la Science des Mœurs ait été entierement épuisée par les Anciens, il semble au contraire qu'on peut assurer sans craindre de se trop avancer, qu'on y fera de

nou-

nouvelles découvertes aussi long-tems qu'il y aura des hommes sur la terre, tant les desirs, les vûes, les complexions & les passions de cette espéce de créatures sont différentes, & capables de combinaisons à l'infini. C'est le sentiment * d'un grand Maître en ces matiéres : *Quelque découverte que l'on ait faite dans le Païs de l'Amour propre*, † dit-il, *il y reste encore bien des terres inconnuës.*

XI. Allons voir présentement ce que Vigneul-Marville trouve à redire dans le style du Livre de la Bruyere. Il le condamne sans façon. *J'avoue*, § dit-il, *que si M. de la Bruyere avoit pris un bon style, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ses Portraits, qu'on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre.* Vous avez déja vû quel fonds on peut faire sur ce que ce Critique a jugé à propos de publier contre les *Portraits* de la Bruyere ; & vous allez voir tout-à-l'heure qu'il ne s'entend guéres mieux en style qu'en Portraits.

* Le Duc de la Rochefoucault.
† Dans ses *Réflexions Morales*. Réfl. 4.
§ pag. 332.

traits. Car voici comme il continue. *Sa maniére d'écrire (selon M. Menage) est toute nouvelle : mais pour cela elle n'en est pas meilleure ; il est difficile d'introduire un nouveau style dans les Langues & d'y réüssir, principalement quand ces Langues sont montées à leur perfection, comme la nôtre l'est aujourd'hui.*

Je ne sai ce que Vigneul-Marville entend par *style*, mais il me semble que ce n'est autre chose qu'un certain enchaînement de pensées, exprimées par des paroles, qui en font voir la liaison : de sorte que, selon que cette liaison est nette & raisonnable, on peut dire que le style a de la netteté & de la justesse. Je suppose qu'on entend sa Langue, sans quoi le discours ne sauroit avoir cette pureté & cette netteté qui consiste dans l'usage des termes propres, dans leur juste arrangement, & dans tout ce qui rend l'expression exacte & facile à entendre. Du reste, ce qui fait le bon style, c'est le bon raisonnement, & l'ordre naturel des pensées. * Et comme il y a

* *Est in hoc incredibilis quædam varietas : nec pauciores animorum penè quàm corporum formæ.*

a peut-être autant de différence entre les esprits des hommes qu'entre leurs visages, il y a peut-être autant de styles que de personnes qui se mêlent d'écrire, parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent justement les choses dans le même ordre & avec la même précision. C'est de quoi l'on peut faire tous les jours des expériences sensibles. Que trois ou quatre personnes, par exemple, fassent une Lettre sur un même sujet, chacun prendra un tour différent, & liera diversement ses pensées, l'un plus agréablement & plus naturellement que l'autre: de sorte que chaque Lettre aura son style particulier, quoique dans le fonds les pensées n'en soient pas fort différentes. Ainsi, l'on ne voit pas trop bien ce que notre Censeur a dans l'esprit quand il dit, *qu'il est difficile d'introduire un nouveau style:* car chaque Ecrivain a son style. *Voiture* manie & conduit autrement ses pensées que *Balzac*. Son style est plus libre, & paroît moins étudié. Vigneul-Marville narre tout autrement

formæ. Quintil. Instit. Orat. *Lib. II. cap.* 8.

ment que *Pellisson*. Il y a pour le moins autant de différence entr'eux qu'entre *Chapelain* & *Virgile*. Et le style de Pellisson est aussi fort différent de celui de *Menage*, ou du P. *Bouhours*, comme celui du P. Bouhours diffère beaucoup de celui de * *Cleante*, de *Fontenelle*, ou de l'*Abbé de Vertot*. Bien plus: le même Ecrivain n'a pas toujours le même style. Quelquefois il n'est pas en humeur d'écrire; & dès-là, son style n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoutumé d'avoir. Quelquefois il est plus diffus qu'à son ordinaire, pour n'avoir pas le loisir ou le courage de châtier son style, de le polir & d'en retrancher toutes les inutilités qui lui échappent dans le feu de la composition. Il me souvient à ce propos d'un conte qu'on trouve dans la *Vie de Virgile*. On dit, † que lorsque ce Poëte composoit ses *Georgiques*,

* *Barbier Daucourt.*

† *Cùm Georgica scriberet, traditur quotidiè meditatos manè plurimos versus dictare solitum, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere; non absurdè, carmen se ursæ more parere dicens, & lambendo demùm effingere.* In Virgilii Vitâ.

ques, il dictoit le matin quantité de vers, & que les retouchant tout le reste du jour, il les réduisoit à un très-petit nombre, ce qu'il appelloit *lêcher l'Ours*. Ces vers que Virgile composoit le matin, étoient sans doute fort différens de ceux, qui, pour ainsi dire, en étoient extraits le reste du jour. Et si par hazard quelques uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous, il y auroit, sans doute, bien des Critiques qui ne voudroient pas croire qu'ils fussent échappés à ce grand Poëte, à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là & ceux que nous avons de lui.

Puisque nous en sommes sur la différence des styles, il ne sera pas, je pense, tout-à-fait hors de propos d'avertir en passant, qu'une des choses qui contribue le plus à cette différence, c'est le différent usage des Particules qu'on a inventé pour marquer la connexion que l'esprit met entre les idées ou les propositions qui composent le discours : *Car lorsque l'esprit veut faire connoître ses pensées aux autres, il lie non-seulement les parties des Propositions, mais des sentences entiéres*

l'une à l'autre, dans toutes leurs différentes relations & dépendances, afin d'en faire un discours suivi. Je tire cette remarque d'un excellent Ouvrage, traduit de l'Anglois, intitulé, *Essai Philosophique concernant l'entendement humain.* * L'Auteur est visiblement un génie du premier ordre, Philosophe exact & profond, qui examine les choses dans leur source, & qui pénétre fort avant dans tous les sujets qu'il manie. Ce qui soit dit sans garentir son Systême. Pour ce qui est de l'usage des Particules dans le style, ce qu'il ajoute sur cela mérite d'être rapporté. Le voici mot pour mot, comme il l'a exprimé lui-même : *Pour qu'un homme pense bien*, dit † ce Philosophe, *il ne suffit pas qu'il ait des idées claires & distinctes en lui-même, ni qu'il observe la convenance ou la disconvenance, qu'il y a entre quelques-unes de ces idées, mais il doit encore lier ses pensées, & remarquer la dépendance que ces raisonnemens ont l'un avec l'autre. Et pour bien*

* *Locke.*

† Liv. III. Chap. 7. §. 2. pag. 381. de la quatriéme Edit. en François, 1741.

bien exprimer ces sortes de pensées, rangées méthodiquement, & enchaînées l'une à l'autre par des raisonnemens suivis, il lui faut des termes, qui montrent la connexion, *la* restriction, *la* distinction, *l'*opposition, *l'*emphase, *&c. qu'il met dans chaque partie respective de son Discours.* Et par conséquent c'est de la juste application qu'on fait de ces termes que dépend principalement la clarté & la beauté du style, comme le remarque * le même Auteur. Au contraire, le style d'un Discours est obscur, mal formé, sans suite & sans force, si l'on y applique ces Particules au hazard & sans raison. Et à parler exactement d'un homme qui écrit de cette maniére, il faut dire, non qu'il écrit d'un *style nouveau*, mais qu'il n'a point de style.

Vigneul-Marville n'avoit garde de faire ces réflexions, lui qui fait consister la *nouveauté* du style qu'il reproche à la Bruyere dans l'usage de quelques mots impropres, ou qui étant joints ensemble composent des expressions peu Françoises. Car aprés avoir

* Ibid.

avoir dit qu'il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtyle dans les Langues, il continue ainſi : * *Seneque, Barclée, Juſte Lipſe & les autres, qui s'en ſont voulu mêler dans le Latin n'ont point été approuvés par les plus ſages Critiques : & dans la Langue Françoiſe, Cirano de Bergerac & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gracian, ſont inſupportables. M. de la Bruyere lui-même fait le procès à ces gens-là, & le ſien propre, lorſqu'il dit dans ſes* Caractères, Tom. I. *page* 260. † » L'on voit des gens qui dé» goûtent par leurs ridicules expreſ» ſions, par la nouveauté, & j'oſe » dire, par l'improprieté des termes » dont ils ſe ſervent, comme par l'al» liance de certains mots qui ne ſe » rencontrent enſemble que dans leur » bouche, & à qui ils font ſignifier » des choſes que leurs premiers In» venteurs n'ont jamais eu intention » de leur faire dire. Ils ne ſuivent en » parlant ni la raiſon, ni l'uſage, » mais leur bizarre génie. « *Voilà M. de*

* *Pag.* 332. & 333.

† Chap. V. DE LA SOCIETE' ET DE LA CONVERSATION.

de la Bruyere copié au miroir & d'après nature, ajoute notre ſubtil Critique.

XII. Comme je liſois cette *Défenſe de la Bruyere* à un de mes amis, il m'arrêta tout d'un coup dans cet endroit, pour apoſtropher notre Cenſeur. Mais vous, dit-il, Monſieur de Vigneul-Marville,

> * Pour en parler ainſi, vous y connoiſſez-vous ?

» Vous, dont le diſcours n'eſt » qu'un tiſſu d'expreſſions impropres, » pueriles, & monſtrueuſes ; & de » méchantes phraſes proverbiales » qu'on devroit à peine pardonner à » d'honnêtes gens qui s'en ſerviroient » en badinant dans une converſation » libre. « En effet, notre Critique n'y penſe pas, de s'ériger en Juge dans une affaire où ſon autorité eſt recuſable pour tant de raiſons. Il fait fort le délicat en matiére d'expreſſions. Mais ſur quoi fonde-t-il cette grande délicateſſe ? Sur la bonté de ſon goût ? D'où vient donc que ſon Livre eſt ſi mal écrit ? D'où vient qu'il l'a

* Boileau, *Sat. III.* v. 70.

l'a rempli de tant d'expressions basses, impropres, obscures, affectées, & peu Françoises ? Si vous ne voulez pas m'en croire, lisez ce qui suit.

* *Lorsque Moreri trouve des Auteurs qui s'épanchent sur des riens, il s'épanche avec eux.* Quelle façon de parler, *s'épancher avec quelqu'un sur des riens !* Elle est fondée sur l'usage, ou sur le bizarre génie de celui qui trouve à propos de s'en servir ? Je m'en rapporte à lui-même.

† *On lâche un argument captieux à M. Simon : il le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un subtil* distinguo, *& se sauve par la brêche.* Je ne sai si *les gens de Village*, comme parle ailleurs notre Critique, admireront cette belle période, mais je doute qu'elle soit au goût des personnes de bon sens qui ont quelque politesse.

§ *Le Maréchal de Bassompiere détenu à la Bastille employoit le tems à lire de bons Livres & à composer des Remarques*

* *Mélanges d'Histoire & de Litterature*, pag. 292.
† Pag. 233.
§ Pag. 186.

ques & des Mémoires qui lui sont glorieux, pour dire *qui lui sont honneur*.

* *Il semble que les Muses s'étoient appliquées à approprier au dehors les Livres de la Bibliotheque de M. Grollier, tant il paroissoit d'art & d'esprit dans leurs ornemens*. La pensée n'est-elle pas rare, & l'expression noble & Françoise : *des Livres appropriés au-dehors*, c'est-à-dire, *reliés par les Muses ?*

† *A l'âge de douze ans le Tasse étudia en Droit*. On dit, *étudier en Droit, en Philosophie, en Rhetorique ;* mais on n'a jamais dit, *étudier à la Philosophie*, &c. Vigneul-Marville est apparemment le premier qui ait parlé ainsi. Il sait pourtant les régles de notre Langue. Il a lû celles de *Vaugelas* & du P. *Bouhours*. Mais bien des gens lisent des régles qu'ils n'observent point. C'est ainsi que notre Critique donne un regime à *auparavant*, comme si c'étoit une préposition, quoique Vaugelas dise expressément que § le vrai usa-

* Pag. 186. † Pag. 142.

§ *Remarques sur la Langue Françoise*, To. II. pag. 203. Edit. de Hollande. Vous trouverez

usage d'*auparavant*, c'eſt de le faire adverbe, & non pas prépoſition. *Bien auparavant cet Auteur*, * dit Vigneul-Marville, *deux célébres Ecrivains ont donné à leurs expreſſions toute la force qu'elles pouvoient ſouffrir.*

† *La Cour jette volontiers les yeux ſur les vices de la Ville pour en turlupiner.* On dit, *turlupiner quelqu'un* : mais qu'on diſe *turlupiner de quelqu'un*, *de ſes vices*, c'eſt Vigneul-Marville qui doit prendre la peine de nous en convaincre par quelque témoignage inconteſtable. Je ne crois pas au reſte, que le vice puiſſe jamais être un légitime ſujet de turlupinade.

M. Gaudin, dit ¶ encore notre Critique, *mit un clou à la Fortune*, *qui commençoit à rouler pour lui.* La belle expreſſion, *mettre un clou à la Fortune!* N'eſt-elle pas bien claire & bien Françoiſe?

* Meſ-

verez la même choſe dans ſes *Doutes* du P. Bouhours, pag. 152. & dans une Note de Thomas Corneille ſur cette remarque de Vaugelas.

* Pag. 335.
† Pag. 332.
¶ Pag. 138.

* *Messieurs Dupuy, graves comme des Catons, prenoient les Sciences du côté de leur plus grand sérieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire, que le polichinel de la Litterature.* Et celle-là, n'est-elle pas noble & de bel usage, *avoir le polichinel de la Litterature?* Parleroit-on ainsi † parmi les Chartreux? Si cela est, notre Auteur est excusable d'employer une si plaisante expression que tout l'Ordre a consacré; *Vigneul-Marville* m'entend, & cela suffit.

¶ *Il n'y a pas encore long-tems que les Eugenes & les Aristes qui pensoient triompher de leurs Ennemis par leurs insul-*

* Pag. 86.

† Dans le tems que je travaillois à cette Défense de la Bruyere, je vis une Lettre écrite de Rouen où l'on assuroit que le véritable Auteur des Mélanges attribués à Vigneul-Marville, étoit *Dom Bonaventure d'Argone*, Prieur de la Chartreuse de Gaillon. A présent la chose est certaine, & généralement reconnue. Voyez dans le *Rabelais* de M. *le Duchat*, (Edit. d'Amsterdam, 1711.) la pag. 213. Tom. III. & le Tom. troisiéme p. 1016. des *Lettres de* M. *Bayle*, réimprimées en 1729.

¶ Pag. 385.

fultes, tomberent entre les mains d'un Critique severe qui leur fit la barbe de si près, que les pauvres gens en sont demeurés tout écorchés. Voilà donc aussi Vigneul-Marville érigé en *barbier* qui a *écorché* la Bruyere. Ces idées ne sont-elles pas brillantes, & bien assorties ?

* *Un fort honnête homme qui pensoit à écrire l'histoire du tems, disoit : Je ne veux point d'Heros affecté ; la seule Vérité sera mon heroïne.* Vigneul-Marville rapporte trop fidélement les paroles de cet honnête homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux François, sans blesser la Vérité *son heroïne.* On ne dit point, *je ne veux point d'Heros,* mais *de Heros.* C'est la premiére remarque de Vaugelas.

Dispensez-moi de pousser plus loin cette Critique. Je ne l'ai faite que pour faire sentir à Vigneul-Marville qu'il devroit se défier de lui-même, & ne pas prendre trop promptement ses décisions pour des preuves.

XIII. Mais c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger. Notre Cen-

* Pag. 57.

Censeur y est tombé plusieurs fois : & voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoute immédiatement après. *Il est vrai*, dit-il, *qu'avant cela ce Monsieur avoit dit*, *pag.* 50. » * Que » l'on peut en une sorte d'Ecrits (*il » entend parler des siens*) hazarder de » certaines expressions, user de ter- » mes transposés & qui peignent vi- » vement, & plaindre ceux qui ne » sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en » servir ou à les entendre. « Il seroit fort difficile de deviner d'où ce Critique a pu savoir qu'en cet endroit la Bruyere veut parler de ses Ouvrages plutôt que de bien d'autres, où l'on doit prendre ces libertés, comme nous verrons bientôt. Passe pour cela. Voyons ce qu'il trouve à redire dans ces paroles, *M. de la Bruyere*, † dit-il, *se chatouille ici pour se faire rire. Certes, il faut être bien bon pour s'imaginer du plaisir où il n'y a que des duretés à essuyer. Car qu'y a-t-il de plus dur dans la*

* *Dans les* Caractères de ce siècle, *au Chap. II.* intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, pag. 175.

† Pag. 333. & 334.

la Langue Françoiſe, qui étant toute unie, ſuit exactement l'ordre naturel dans ſes conſtructions, que de tranſpoſer ſes termes & de former de l'embarras où il n'y en doit point avoir. Mais plutôt, ne faut-il pas être *bien bon* pour croire prouver une choſe qu'on ne peut que ſuppoſer? Vigneul-Marville condamne abſolument les tranſpoſitions dans la Langue Françoiſe, & la Bruyere les croit permiſes en une ſorte d'Ecrits, c'eſt-à-dire, ſi nous en croyons ce Cenſeur, dans les *Caractères de ce ſiécle*. Qui ne voit que ce hardi Critique ne devoit ſe donner la liberté de conclure que les tranſpoſitions ſont contraires au génie de notre Langue, qu'après avoir montré par dix ou douze exemples de tranſpoſitions, tirées du Livre de la Bruyere, qu'elles ne ſervent qu'à embarraſſer le diſcours? Ce n'eſt pas qu'après tout, la concluſion eût été fort ſûre; car d'autres Ecrivains pourroient avoir bien fait ce que la Bruyere n'auroit ſû faire. Quoi qu'il en ſoit, Vigneul-Marville a trouvé cette diſcuſſion trop embarraſſante. Il a mieux aimé proſcrire en général toutes les tranſpoſitions, que

de

de prendre la peine d'examiner ſi l'on a raiſon de s'en ſervir en certaines rencontres. *Nos Poëtes mêmes*, conti-tinue-t-il, *à qui les tranſpoſitions ſont d'un grand ſecours dans la verſification, les ont abandonnées, & ne s'en ſervent que dans la derniére extrêmité*, & *quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'eſt-là une des graces de notre Langue de ne rien tranſpoſer, ni dans la Proſe ni dans la Poëſie ; ce qui ayant été découvert au commencement de ce ſiécle par M. de Malherbe & par le Préſident Maynard, ſe pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.* Cela veut dire que, ſelon notre Critique, les tranſpoſitions doivent être entierement bannies de la Proſe, & n'être reçues dans la Poëſie que par néceſſité. Mais cette déciſion eſt un peu trop vague & trop générale, comme vous allez voir. Il eſt certain que depuis l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, on s'eſt fort appliqué à polir notre Langue, & qu'on a tâché ſur-tout d'en rendre le tour ſimple, aiſé, clair, & dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet

tou-

toutes les constructions obscures ou équivoques; & l'on a suivi dans l'arrangement des paroles l'ordre le plus naturel, comme le moins susceptible d'ambiguité. Cet ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition, & après cela le verbe & son regime, l'adverbe tantôt devant ou après le verbe. Et faut-il suivre cet ordre en toute rencontre? Oui, lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours, à laquelle il faut tout sacrifier, car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours, on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandonner, ou pour se conformer à l'usage, qui a comme consacré certains tours irréguliers, ou pour dégager une période, qui, sans cela, seroit languissante, obscure & embarrassée: outre que dans un Discours oratoire, les transpositions ont une grace & une vivacité toute particuliere. Et tout cela, nous l'allons prouver par des exemples.

1. Je dis premiérement qu'il y a des

des transpositions si fort autorisées par l'usage, que la construction naturelle seroit non-seulement rude, mais entiérement barbare. *Car voyez-vous*, dit * le P. Tarteron, *ainsi va le monde*, *nous déchirons notre prochain, il nous déchire aussi.* Un François qui sait sa Langue, peut-il parler autrement? Et n'auroit-on pas droit de traiter d'Ostrogot un homme, qui voulant suivre l'ordre naturel en cette occasion, diroit, *Ainsi le monde va, nous déchirons notre prochain, il nous déchire aussi?* *C'est par cette maxime*, † dit le nouveau Traducteur de Demosthene, *vous le savez peut-être comme moi, que se conduisoient dans l'administration de la République, les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours sans jamais les imiter; un Aristide, un Nicias, un Periclès, & ce grand homme dont je porte le nom.* Voilà encore une transposition, *que se conduisoient dans l'administration de la République*

* Dans la Traduction de Perse, *Sat. IV.* pag. 67. *Edition de Paris.*

† *Tourreil*, Philippiques de Demosthene, *Edit. de Paris*, *in* 4. 1701. pag. 54.

publique, les anciens Orateurs, mais qui eſt d'une abſolue néceſſité. Je ne ſaurois croire que Vigneul-Marville lui-même pût ſe reſoudre à dire, *C'eſt par cette maxime que les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours ſans jamais les imiter; un Ariſtide, &c. ſe conduiſoient dans l'adminiſtration de la République.* En effet, quelque déclaré qu'il ſoit contre les tranſpoſitions, juſqu'à dire que *c'eſt une grace de notre Langue de ne rien tranſpoſer ni dans la Proſe, ni dans la Poëſie*, il lui échappe quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainſi, parlant des Epîtres de Ciçeron à Atticus, il dit * *Ces Epîtres vous inſtruiront de la guerre civile & des ſentimens qu'en avoit Ciceron.* Il auroit pû dire, *que Ciceron en avoit*, ſans que ſon diſcours en eût été moins embarraſſé, mais ce tour lui a paru plus agréable, ou peut-être, lui eſt tombé de la plume ſans qu'il s'en ſoit apperçu lui-même.

2. En ſecond lieu, rien n'eſt plus propre à dégager le diſcours que des tranſ-

* Pag. 367.

transpositions faites à propos, comme l'éprouvera infailliblement tout Ecrivain qui a du goût pour la netteté du style, & qui se trouve chargé d'un Ouvrage de longue haleine. *De-là vient*, dit * un fameux Orateur, *que le Prince de Condé valoit seul à la France des Armées entiéres : que devant lui les forces ennemies les plus redoutables, s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom : que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles : que par lui nos frontiéres étoient à couvert & nos Provinces en sûreté : que sous lui se formoient & s'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers experimentés, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos derniéres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef.* Qui ne voit que cette derniére période auroit été fort languissante & embarrassée, si l'Orateur eût suivi l'ordre naturel, comme il avoit fait jusques-là, & qu'il eût dit,

* Le P. *Bourdaloue*, dans l'Oraison funébre du Prince de Condé.

dit, que *ces Soldats aguerris, ces Officiers experimentés, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos derniéres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef, se formoient & s'élevoient sous lui?*

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. *C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliotheque, m'a donné.* » Cette ma-» niére de parler, *ajoute* * *l'Auteur de* » *qui j'emprunte cet exemple*, toute ré-» guliére qu'elle est, est ridicule: & » il n'est pas difficile de voir qu'il est » mieux de prendre le tour irrégulier » en disant: *C'est un Livre que m'a* » *donné cette personne, qui me vint voir* » *hier sur les six heures du soir, lorsque* » *vous étiez avec moi dans ma Biblio-* » *théque.* C'est une chose si connue, » *poursuit ce judicieux Ecrivain*, que » nous

* *Andry* dans ses *Réflexions sur l'Usage présent de la Langue Françoise*, pag. 485. Edition de Hollande.

» nous n'avons point d'Auteurs qui y
» manquent : il n'est pas même jus-
» qu'aux moins exacts & aux moins
» soigneux de la politesse, qui ne
» prennent ce tour irrégulier, plutôt
» que d'embarrasser mal-à-propos
» une phrase. « Je ne crois pas que Vigneul-Marville soit d'un autre sentiment.

3. Il me reste à faire voir que dans des Discours d'un style vif & soutenu, les transpositions ont une grace toute particuliére. Nos plus célébres Ecrivains m'en fourniront des preuves que je ne pense pas que notre Critique ose contredire. Je tirerai la premiére des Œuvres de S. Evremond, *cet Auteur célébre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison*, comme a très-bien * remarqué Vigneul-Marville. *J'estime le Précepteur de Neron*, † dit il, *l'Amant d'Agrippine, l'Ambitieux qui prétendoit à l'Empire : du Philosophe & de l'E-*

* Pag. 335.

† *Jugement de Seneque, Plutarque & Petrone*, Tom. II. pag. 149. Edition d'Amsterdam, 1726.

l'Ecrivain, je n'en fais pas grand cas. Il auroit pû dire, *je ne fais pas grand cas du Philosophe & de l'Ecrivain.* Mais outre que le tour irrégulier est plus vif & plus harmonieux, S. Evremond trouve par là le moyen de varier son style, secret si important, que quiconque l'ignore, ne sera jamais, quoi qu'il fasse, qu'un très-méchant Ecrivain,

* Un style trop égal & toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Si S. Evremond à eu droit d'employer des transpositions dans un Discours familier, à plus forte raison peut-on s'en servir dans des Discours publics, qui étant animés de la voix, doivent être écrits d'un style plus vif & plus soutenu. Aussi rien n'est plus ordinaire dans ces sortes de compositions que ces tours irréguliers.

Ce

* Boileau dans l'*Art Poetique*, Chant I, vs. 71.

Ce cœur plus grand que l'Univers, dit le P. Bourdaloue dans l'Oraiſon funébre du Prince de Condé ; *ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier, ce cœur ſi digne de Dieu, il a voulu que nous le poſſedaſſions, & que nous en fuſſions les dépoſitaires.*

Changeant de ſcéne, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre & dans une vie plus tranquille, dit le même Orateur, en parlant de ce grand Prince.

* *Cet échec, quand vous voudriez concourir avec les Dieux & ſortir de l'inaction, à quoi leur toute-puiſſance ne ſupplée jamais*, dit le Traducteur de Demoſthéne que nous avons déja cité, *cet échec, dis-je, cette révolution, nous n'aurons pas long-tems à les attendre.*

† *Ce que vous deſiriez tant*, dit ailleurs le même Traducteur, *de ſuſciter les Olynthiens contre Philippe ; ce que la voix publique vouloit ici qu'on tentât à quelque prix que ce fût, le ſort lui ſeul l'a*

* *Tourreil*, Philippiques de Demoſthéne, pag. 35.
† Pag. 65.

l'a fait pour vous, & de la maniére qui vous convient davantage.

Déja, dit un autre fameux * Orateur, *fremissoit dans son camp l'ennemi confus & déconcerté, déja prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.*

Il est visible que dans tous ces endroits une construction plus réguliére feroit languir le discours & lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît si fort à l'oreille dans une action publique.

Enfin, puisque Vigneul-Marville † semble estimer les régles du P. *Bouhours*, je ne saurois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire, par une remarque judicieuse de ce fameux Grammairien sur les transpositions qui ont bonne grace en certaines rencontres. *Il y a*, selon § le P. Bouhours, *des tours irréguliers qui sont éle-*

* *Fléchier*, Evêque de Nîmes, dans l'*Oraison funébre de M. de Turenne.*

† *Mélanges d'Histoire*, &c. pag. 347.

§ Remarques nouvelles, sur la Langue Françoise, *Tom. I. pag.* 303. *troisiéme Edition de Paris*, 1682.

élegans. » Les exemples, *ajoute-t-il*,
» feront entendre ce que je veux dire.
» M. de Maucroix dit dans la secon-
» de Homelie de Saint Jean Chrysof-
» tome au Peuple d'Antioche : *Ce lieu*
» *qui nous a donné la naissance, nous*
» *l'évitons comme une embuche*, & M.
» Patru dit dans le Plaidoyer pour
» Madame de Guenegaud, *Cependant*
» *cette Souveraine, les nouvelles Consti-*
» *tutions la dégradent; toute son auto-*
» *rité est anéantie, & pour toute mar-*
» *que de sa dignité, on ne lui laisse que*
» *des réverences. La Supérieure ne fait*
» *rien qu'on ne condamne, ses plus inno-*
» *centes actions, on les noircit.*

» Il semble, continue le P. Bou-
» hours, qu'il faudroit dire réguliè-
» rement, *Nous évitons comme une em-*
» *buche ce lieu qui nous a donné la nais-*
» *sance. Cependant les nouvelles Consti-*
» *tutions dégradent cette Souveraine : on*
» *noircit ses plus innocentes actions.* On
» parle ainsi dans la conversation &
» dans un Livre tout simple : mais
» dans une action publique qui est ani-
» mée de la voix & qui demande une
» éloquence plus vive, le tour irré-
» gulier a meilleure grace. C'est en

» ces rencontres qu'il eſt permis quel-
» quefois aux Orateurs auſſi - bien
» qu'aux Poëtes, de ſe diſpenſer des
» régles ſcrupuleuſes de la conſtruc-
» tion ordinaire; & on peut preſque
» dire du Sermon & du Plaidoyer ce
» que l'Auteur de l'Art Poëtique dit
» de l'Ode :

» Son ſtyle impétueux ſouvent marche au
» hazard :
» Chez elle un beau deſordre eſt un effet de
» l'art.

» Mais ſi ces ſortes d'irrégularités ſont
» élégantes dans la Proſe, *ajoute le P.*
» *Bouhours*, elles le ſont encore plus
» dans la Poëſie qui eſt d'elle-même
» un peu impetueuſe, & qui n'aime
» pas tant un Langage tout uni. Il
» y en a un exemple dans * l'Ode à
» Achante :

» Je jouïs d'une paix profonde;
» Et pour m'aſſurer le ſeul bien
» Que l'on doit eſtimer au monde,
» Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour
» rien.

» On

* Compoſée par l'Abbé *Regnier*.

» On diroit réguliérement, *je compte*
» *pour rien tout ce que je n'ai pas*: mais
» *Tout ce que je n'ai pas, je le compte*
» *pour rien*, est plus poëtique & plus
» beau. Aussi nos excellens Poëtes
» prennent ce tour-là dans les en-
» droits animés :

» * Ces moissons de Lauriers, ces honneurs,
» ces conquêtes,
» Ma main, en vous servant, les trouve
» toutes prêtes.

Qu'on juge après cela, si la Bruyere n'a pas eu raison de dire *qu'on peut en une sorte d'Ecrits user de termes transposés, & qui peignent vivement*; & si au contraire Vigneul-Marville n'a pas eu tort de décider que *c'est une des graces de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose, ni dans la Poësie*. Il y a sans doute des transpositions forcées, & contraires à la douceur & à la netteté du Langage : mais il y en a aussi qui ont fort bonne grace, & qu'on ne peut proscrire sans priver no-

* *Racine* dans son IPHIGENIE, Acte V. Scen. II.

notre Langue de cet air vif, libre & naturel qui en fait une des plus grandes beautés. C'eſt ce qu'avoit fort bien compris Vaugelas, cet Auteur ſi judicieux, dont l'autorité ſera toujours d'un grand poids dans cette matiére. Car aprés avoir condamné certaines tranſpoſitions trop rudes, il ajoute, * *Pluſieurs attribuent aux vers la cauſe de ces tranſpoſitions; qui ſont des ornemens dans la Poëſie, quand elles ſont faites, comme celles de M. de Malherbe, dont le tour des vers eſt incomparable; mais pour l'ordinaire elles ſont des vices en proſe : je dis* pour l'ordinaire, *parce qu'il y en a quelques-unes de fort bonne grace.* Voyez comment ce ſage Ecrivain ſait éviter ces décifions générales & abſolues, qui preſque toujours ſont démenties par quelques exceptions inconteſtables.

XIV. CONTINUONS d'examiner ce que Vigneul-Marville trouve à reprendre dans le ſtyle de la Bruyere. » † Perſonne avant M. de la Bruye» re,

* Dans l'article intitulé, *Arrangement des mots*. Tom. II. pag. 210. *Edit. de Hollande*.

† Mélanges d'Hiſtoire, *&c.* pag. 335.

» re, *dit M. Menage*, n'avoit trouvé
» la force & la justesse d'expression
» qui se rencontrent dans son Livre. «
En vérité, s'écrie sur cela notre Censeur, *M. Menage nous auroit fait plaisir de nous marquer les endroits du Livre de M. de la Bruyere où cela se trouve : en récompense on lui en montreroit au double, où cela ne se trouve point.* Que ne les montroit-il donc ces endroits, sans perdre le tems en paroles inutiles ? pourquoi abuser de son loisir & de celui du Public, à faire imprimer de tels Dialogues ? On ne peut pas desesperer après cela de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuses d'herbes. *Il pleuvra aujourd'hui*, dites-vous, *& moi je n'en crois rien ; & je suis prêt à parier contre vous double contre simple.* Imaginez quelque chose de plus frivole, si vous voulez, il ne le sera pas davantage que cet endroit des *Mélanges d'Histoire & de Litterature.* Car que nous importe de savoir que Menage auroit fait plaisir à Vigneul-Marville, de lui citer des endroits des *Caractères de ce siécle*, où parut de la force & de la justesse d'expression ; & que s'il l'eût

 fait

fait, Vigneul-Marville *lui en auroit montré au double où cela ne se trouve point?* Après ce beau Dialogue, en sommes-nous plus savans, & plus capables de juger du Livre de la Bruyere?

XV. * C'est *bien gratuitement, & sans y penser,* ajoute Vigneul-Marville, *que M. Menage vient nous dire qu'avant M. de la Bruyere, personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il s'imagine dans ses Caractères. Bien auparavant cet Auteur, deux célébres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison: Ce sont Messieurs Nicole & de S. Evremond.* Oh! pour le coup Vigneul-Marville a raison. La France a produit plusieurs excellens Ecrivains qui ont leur mérite aussi bien que la Bruyere. Nicole & S. Evremond sont de ce nombre: tout le monde en convient. Le Censeur des *Caractères de ce siécle*, qui avance tant de choses sans les prouver, a fort bien fait de s'en dispenser en cette occasion. C'est sans dou-

* Pag. 335. & 336.

doute une trop grande hardiesse à Menage de préferer la Bruyere à tant de fameux Ecrivains qui ont paru dans ce dernier siécle. Ces sortes de comparaisons sont toujours odieuses & téméraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à Menage qu'il faudroit s'en prendre qu'aux Compilateurs de ses conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées qu'il n'auroit garde de soutenir dans un Ouvrage public?

XVI. Mr. *Menage*, continue * notre Critique, *ajoute que M. de la Bruyere dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire, M. de la Bruyere affectant d'entasser paroles sur paroles, & pensées sur pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90. où il dit que* la Pruderie est une imitation de la Sagesse. *Cette pensée est si claire qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où. Cependant voyons quels tours & quels détours*

* Pag. 336.

tours M. de la Bruyere prend, pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. » Un Comique, » * *dit-il*, outre sur la scéne ses Per- » sonnages : un Poëte charge ses des- » criptions : un Peintre qui fait d'a- » près nature, force & exagere une » passion, un contraste, des attitu- » des : & celui qui copie, s'il ne me- » sure au compas les grandeurs & les » proportions, grossit ses figures, » donne à toutes les piéces qui en- » trent dans l'ordonnance de son Ta- » bleau, plus de volume que n'en ont » celles de l'original : de même la » Pruderie est une imitation de la Sa- » gesse. » *Outre que tout ce discours sent fort son galimathias : qui, je vous prie, après cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne soit M. Menage) que M. de la Bruyere dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six ?*

Voilà ce que Vigneul-Marville trouve à censurer dans cette réflexion de la Bruyere, que *la Pruderie est une imi-*

* Tom. I. Chap. III. intitulé, DES FEMMES, pag. 221.

Imitation de la Sagesse. Ce sont, comme vous voyez, autant d'arrêts définitifs, indépendants de toute raison. Mais que faire? chacun a sa méthode. Celle de notre Critique n'est pas de prouver ce qu'il avance. Il pourroit pourtant avoir raison dans le fonds. Voyons ce qui en est.

La Bruyere veut nous faire voir comment la Pruderie est une imitation de la Sagesse, & il emploie pour cela plusieurs comparaisons. Sa pensée étoit assez claire sans toutes ces comparaisons; replique Vigneul Marville. Mais ce Critique se trompe. Car sans ces Comparaisons la pensée de la Bruyere auroit été fort imparfaite. Il ne suffit pas de dire que la Pruderie imite la Sagesse, si l'on ne fait sentir comment & jusqu'à quel point elle le fait. La plûpart des vertus consistent en un certain milieu dont les deux extrêmités sont également défectueuses. Demeurez en-deçà, ou passez au-delà des justes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'est plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'Avare croit être bon menager, & le Prodigue qui le traite de

de fou, croit être le seul qui sache faire un bon usage des richesses. Les Lâches donnent à leur foiblesse le beau nom de Prudence, & les Téméraires pensent être de vrais Braves. Tous ces gens-là ignorent les justes bornes des vertus qu'ils croyent pratiquer. Ils vont au-delà du but, ou demeurent en deçà, faute de connoître ce juste milieu dont les deux extrêmités sont également vicieuses. Et par conséquent, lorsqu'on veut donner une juste idée d'un de ces vices, il faut marquer comment & jusqu'à quel point il imite une certaine vertu. Car de dire en général que c'est une imitation d'une telle vertu, c'est en donner une idée qui peut tout aussi-bien convenir à un autre vice qui lui est directement opposé. L'avarice, par exemple, est une imitation de la Frugalité, mais qui dans le fonds en est autant éloignée que la Prodigalité même. La Bruyere avoit l'esprit trop juste pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la Pruderie est une imitation de la Sagesse, mais il a soin de marquer en quoi consiste cette imitation. Ce qu'il fait par un

un parallele ingénieux qui amusant agréablement l'esprit, fait voir nettement, que c'est une imitation outrée qui passe les bornes de la raison. *Un Comique outre sur la scéne ses Personnages : Un Poëte charge ses descriptions, &c. . . . . de même la Pruderie est une imitation de la Sagesse.* Qu'y a-t-il là d'obscur, & qui sente son galimathias ! La Pruderie imite mal la Sagesse, en portant les choses dans l'excès, comme un Comique qui outre ses personnages, comme un Poëte qui charge ses descriptions, comme un Peintre qui travaillant d'après nature, force & exaggere les passions & les attitudes qu'il tâche de représenter, ou qui voulant copier un tableau, en grossit les figures. Notre Critique ne trouve aucune justesse en tout cela. Je ne saurois qu'y faire. Mais il me semble que des comparaisons sont justes, lorsque les choses comparées conviennent dans le point sur lequel roule la comparaison, ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce parallélе. Car le Comique, le Poëte, le Peintre y conviennent tous en ceci, qu'ils vont au-delà de certaines bornes qu'ils

ne

ne devroient pas passer, aussi-bien que la Pruderie qui va au-delà des bornes de la Sagesse en prétendant l'imiter.

Une autre chose que Vigneul-Marville blâme dans ce parallèle, c'est que l'Auteur y emploie trop de paroles, d'où il conclut que Menage a tort de dire, que *M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six.* Cette conclusion est un peu trop précipitée, ne lui en déplaise. Car de ce qu'un Auteur seroit un peu plus diffus qu'à son ordinaire dans un certain endroit de son Livre, il ne s'ensuivroit nullement qu'il le fût par-tout ailleurs. Et où en seroient les meilleurs Ecrivains, Vigneul-Marville lui-même, si cette maniére de raisonner étoit reçuë ? Virgile est obscur dans un tel endroit : Donc c'est un méchant Ecrivain qui ne s'entend pas lui-même. Il y a dans Ciceron une période embarrassée & d'une longueur accablante : Donc Ciceron ne sait pas écrire. Vigneul-Marville raisonne mal dans un tel endroit de son Livre, il conclut du particulier au général : Donc c'est un méchant

chant Logicien qui parle au hazard & sans réflexion. Qui ne voit que toutes ces conclusions sont impertinentes, & que notre Censeur auroit droit de se plaindre de la derniére? Qu'il fasse donc aux autres la même justice qu'il exige pour lui-même. Bien plus: non-seulement, ce Critique a tort de conclure d'un seul passage des *Caractères de ce siécle*, que l'Auteur de ce Livre affecte ordinairement d'entasser paroles sur paroles sans nécessité, mais ce passage même qu'il cite pour le prouver, est, à mon avis, très-mal choisi. Vigneul Marville pourroit peut-être dire, que l'Auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entasse quatre comparaisons sans nécessité, puisqu'une ou deux auroient pû suffire. Mais la question n'est pas de savoir si la Bruyere parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire; & si l'on pourroit le dire aussi nettement en moins de paroles. Ce sont deux choses fort différentes. On peut être concis & grand parleur * en même tems, sur-

* Témoin *Seneque*, qui d'un style fort concis, dit plusieurs fois la même chose.

ſur-tout en écrivant : car dans la converſation *grand parleur*, & *diſeur de rien* ne ſignifient ordinairement qu'une ſeule & même choſe.

XVII. Apre's tant de fauſſes attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'eſt la critique de quelques expreſſions que la Bruyere a employées dans le paſſage que nous venons d'examiner, & qui ne paroiſſent pas Françoiſes à Vigneul-Marville. Il y en a quatre, ſavoir (1) *un Peintre qui fait d'après nature*, pour dire *qui travaille, qui peint d'après nature* : (2) *forcer une paſſion, un contraſte, des attitudes*, expreſſions barbares en langage de peinture, ſi l'on en croit notre Cenſeur : (3) le terme de *volume* appliqué aux figures d'un Tableau, quoiqu'il ne ſe diſe, ſelon Vigneul-Marville, que des choſes qui ſe meſurent & ſe peſent : & (4) enfin les *piéces d'un Tableau*, au lieu de dire les figures d'un Tableau, le mot de *piéces* étant reſervé pour le blazon, *comme M. de la Bruyere le ſait ou ne le ſait pas*, ajoute poliment notre Critique.

Je ne ſai ſi l'on ne pourroit point dou-

douter de la ſolidité de quelques-unes de ces déciſions : mais je ſuis fort tenté de ne pas diſputer cette petite victoire à Vigneul-Marville, quand ce ne feroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample Critique des *Caractères de ce ſiécle*. Car afin que vous le ſachiez, tout ce que vous avez vû juſqu'ici, n'eſt que le prélude d'un combat à toute outrance. Vigneul-Marville avoit compoſé un plus gros Ouvrage * *qu'il a ſupprimé* après avoir appris la mort de la Bruyere. Ce n'eſt ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la piéce. Mais ſi j'accorde à Vigneul-Marville qu'il a eu raiſon de cenſurer ces quatre expreſſions dans les *Caractères de ce ſiécle*, c'eſt à condition qu'il n'abuſera pas de ce petit avantage, comme s'il lui donnoit droit de conclure que l'Auteur de ce Livre ne ſait pas écrire en François, † *qu'il n'a point de ſtyle formé, qu'il écrit au hazard ; &* § *que la plûpart de ſes expreſſions ſont for-*

* Pag. 345.
† Mélanges d'Hiſtoire, &c. pag. 336.
§ Pag. 339.

forcées, impropres & peu naturelles. Ce seroit imiter ces Critiques dont parle Madame Deshoulieres qui pour un mot bien ou mal placé, approuvent ou condamnent tout un Ouvrage.

> Quelques faux brillans bien placés,
> Toute la piéce est admirable :
> Un mot leur déplaît, c'est assez,
> Toute la piéce est détestable.

Je crois Vigneul-Marville trop raisonnable pour donner dans cet excès. Il sait qu'Homere s'endort quelquefois ; & qu'on trouve des fautes dans les plus excellens Ecrivains. Il est Auteur lui-même, & par conséquent sujet à se méprendre aussi-bien que Pindare, Virgile, Horace, & tous les plus fameux Ecrivains anciens & modernes.

Du reste, quoique je ne veuille pas disputer à Vigneul Marville la gloire d'avoir censuré avec raison les expressions qu'on vient de voir, * celle-ci sur-

* Voici pourtant une expression tirée *des Entretiens sur les Ouvrages des Peintres* qui pourroit servir à justifier celle dont se sert ici la

ſur-tout, *un Peintre qui fait d'après nature*, je ſuis obligé d'avertir le Public que ce Cenſeur ne donnant pour preuve de la ſolidité de cette cenſure, que ſa propre autorité, & la connoiſſance qu'il prétend avoir du langage des Peintres, on fera bien de ne s'y fier que ſous bonne caution : puiſqu'on trouve dans ſon Livre même, des expreſſions tirées de la Peinture qui peuvent faire douter qu'il entende auſſi-bien les termes de cet Art, qu'il ſemble ſe le perſuader, comme quand il dit, * que la Bruyere *travaille plus en détrempe qu'à l'huile.* On dit *peindre en huile*, j'en ſuis ſûr, & je puis le prouver par des autorités inconteſtables : mais je doute qu'on puiſſe dire, *travailler*, *peindre à l'huile*, Je m'en rapporte aux Experts.

XVIII. Je ne ſai pourquoi j'ai cru ſi legérement que Vigneul-Marville uſeroit moderément du petit avantage

la Bruyere : » Si ce beau *faire*, & cette belle » union de couleurs que l'on voit dans leurs » Ouvrages non conteſtés, &c. page 217. » Tom. III. «

* Pag. 340.

tage que je viens de lui céder. Bien loin de-là, ce Critique en est devenu si fier qu'il commence à s'oublier lui-même, tant c'est une chose difficile de se modérer dans la victoire. *Ce ne seroit jamais fait*, dit-il, *si l'on vouloit critiquer toutes les expressions forcées, impropres, & peu naturelles qu'on veut faire passer pour des beautés & des raffinemens de Langage.* Voilà de terribles menaces, mais qui, par bonheur pour la Bruyere, ne seront pas mises en exécution. Vigneul-Marville veut lui épargner la honte d'une entiére défaite. Il se contentera de lui porter deux ou trois coups pour faire voir au monde ce qu'il seroit capable de faire s'il vouloit déployer toutes ses forces contre lui. Il semble pourtant, à en juger par ces deux ou trois attaques, que ce Critique n'est pas dans le fonds si redoutable qu'il voudroit nous le faire accroire. Vous en jugerez.

1. *Est-ce parler naturellement, & proprement,* * dit-il d'abord, *comme le souhaite M. de la Bruyere en plusieurs en-*

* Pag. 339.

endroits de son Livre, de dire, * que la véritable grandeur se laisse toucher & manier. *Cela en bon François & selon la raison*, poursuit notre Critique, *ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent.* Je connois pourtant un habile homme qui se mêle de faire des Livres, & qui croit entendre les régles & les beautés de la Langue Françoise, qui se sert du terme de manier en parlant de choses qui ne sont point corporelles. Et cet homme (qui le croiroit ?) c'est Vigneul-Marville lui-même qui s'en sert ainsi deux fois, & cela dans le même Ouvrage où il censure si fierement la Bruyere pour avoir employé ce terme une seule fois. *Un homme*, dit Vigneul Marville, page 251 de ses Mélanges, *un homme a composé un Sermon, un Plaidoyer, ou une Harangue avec bien du soin. Il a* MANIÉ, *tourné, agencé les pensées.* Si ce rigide Censeur croit qu'on ne peut *manier* que des choses corporelles, comment a-t-il pû *manier* des pensées ?

* Tom. I. Chap. II. DU MERITE PERSONEL, pag. 198.

ſées ? Qu'il nous explique cette énigme. *Les bons Ecrivains*, dit-il * ailleurs, *s'approchent du ſtyle Laconique qui n'eſt pas moins difficile à* MANIER.

2. Paſſons à ſa ſeconde remarque. *Dit-on en bons termes*, jetter de la profondeur dans ſes Ecrits ? *M. de la Bruyere le dit*, † *page* 45. *Mais le bon ſens & l'uſage ne le diſent point.* Après cela, il n'y a plus rien à dire. Le moyen de réſiſter à des déciſions ſi formelles ! Mais pourtant d'où vient que la Bruyere n'auroit pû ſe ſervir de cette expreſſion, puiſque S. Evremond, *qui*, comme dit très-bien notre Critique, *revêt ſes penſées qui ſont nobles, d'expreſſions hardies, mais toujours juſtes, toujours propres à ſon ſujet*, n'a pas fait difficulté de dire : § *Lorſque le choix du ſujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre ſuſceptible de force & d'ornement : il doit* jetter de l'ordre *dans ſon deſſein*, & de la liaiſon

dans

* pag. 139. de ſes *Mélanges*.

† Tom. I. Chap. I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, *pag.* 170.

§ Oeuvres mêlées. *De l'Eloquence*, pag. 293. Tom. I.

dans ses pensées. Pourquoi ne pourroit-on pas *jetter de la profondeur dans un Ecrit*, aussi-bien *que de l'ordre dans un dessein & de la liaison dans ses pensées*? Autre énigme que notre Critique est prié d'expliquer, si tel est son bon plaisir.

3. Il ajoute une troisiéme remarque qu'il exprime en ces termes : *dire comme M. de la Bruyere*, page 173. *en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret*, * qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils sont transparens ? *N'est-ce pas là outrer ses expressions ? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit* : ils ne remuent pas les lévres, & on les entend : on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurés*. Je dirois volontiers à cet égard ce que M. de Fontenelle a dit quelque part du style sublime, *qu'il ne faudroit y donner qu'à son corps défendant.* Il est pourtant certain que les termes figurés trouvent fort bien leur pla-

* Tom. I. Chap. V. DE LA SOCIETE'. pag. 302.

place en quelques rencontres, & sans prétendre traiter cette matiére à fonds, il me semble qu'on peut s'en servir pour deux raisons. L'une, lorsqu'on manque de termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire, ce qui arrive fort souvent, & dont il ne faut pas tant attribuer la cause à la pauvreté des Langues, qu'à l'ignorance des hommes qui ne connoissant pas les choses en elles-mêmes, n'en peuvent parler que par voie de comparaison. L'autre raison pourquoi l'on peut employer des termes figurés dans le discours, c'est pour divertir l'esprit en lui représentant par des images corporelles ce qu'on lui a déja expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres, & qui peignent la chose telle qu'elle est en elle-même. Car en ce cas-là, les expressions figurées n'ayant rien d'obscur amusent agréablement l'esprit, en lui traçant d'une maniére sensible ce qu'une expression propre lui fait comprendre avec une entiére exactitude. Et c'est-là, si je ne me trompe, le seul usage qu'on devroit faire des termes figurés lorsqu'on n'est pas indispen-

pen-

pensablement obligé de s'en servir. C'est comme une débauche d'esprit, qui ne peut que plaire lorsqu'elle vient à propos, mais qui sans cela choque, déplaît & embarrasse infailliblement.

Je laisse à d'autres le soin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractères* qui n'a pu échapper à la censure de Vigneul-Marville. Ce sont des choses de goût & de sentiment qu'on ne peut guéres faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent point d'eux-mêmes.

XIX. Notre Critique ne peut souffrir que Menage doute que la maniére d'écrire de la Bruyere soit suivie. *Pourquoi non*, * dit-il ? *Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux ? Néanmoins*, ajoute-t-il, *j'accorde à M. Menage que jamais personne de bon goût n'imitera le méchant style de M. de la Bruyere.*

Belle conclusion, & digne de l'Exorde !

Non-seulement la Bruyere a pu avoir

* Pag. 340.

avoir quelques Imitateurs, mais il en a eu effectivement un très-grand nombre. Son Censeur ne peut l'ignorer, tant la chose a éclatté dans la République des Lettres. Les uns ont pillé ses mots & ses expressions, les autres ses pensées ; & tous se sont parés du *titre* de son Ouvrage, comme s'il suffisoit, pour avoir part à la gloire d'un excellent Ecrivain, de faire des livres sous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque tems que des Ouvrages qui portoient le nom de *Caractères*, ou quelque autre qui signifioit à peu près la même chose. *Ouvrage dans le goût des Caractères. Les différens Caractères des femmes du siécle. Caractères & Portraits critiques sur les défauts ordinaires des hommes. Portraits sérieux & critiques. Caractères tirés de l'Ecriture sainte, & appliqués aux Mœurs de ce siécle. Caractères naturels des hommes, en forme de dialogue. Caractères des vertus & des vices. Suite des Caractères de Theophraste & des Mœurs de ce siécle, &c.* On ne voyoit que *Caractères*. Les Boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais, je vous prie, le Censeur

teur de la Bruyere pouvoit-il mieux faire valoir le mérite *des Caractères de ce siécle*, qu'en nous faisant ressouvenir de ce grand nombre d'Ouvrages qu'a produit le desir d'imiter cet excellent Original : fades copies, la plûpart méprisées du Public, & toutes fort inférieures à leur modéle.

Si Vigneul-Marville a cru, comme il le semble, que parmi tous ces Copistes, il s'en trouve quelques-uns qu'on peut comparer à la Bruyere, d'où vient qu'il ne les a pas nommés? Pourquoi perdre une si belle occasion de nous convaincre de l'étendue de ses lumiéres, & de la solidité de son jugement? Car infailliblement, on lui auroit fait honneur de cette belle découverte, puisqu'il ne paroît pas que le Public ait encore préferé ou égalé aucun de ces Imitateurs à celui qu'ils ont tâché de copier.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,

a pris le titre orgueilleux de *Theophraste moderne* : & c'est, dit-on, celui qui approche le plus de la Bruyere.

Mais s'il le suit, ce n'est qu'à la trace; & de bien loin, comme l'a montré depuis peu * un Ecrivain, qui après avoir assez bien découvert les défauts du *Theophraste moderne*, n'a pas toujours rendu justice à l'Auteur des *Caractères de ce siécle*. Ce qui soit dit sans conséquence. Car outre qu'on a déja † repoussé les attaques de ce nouveau Critique, je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui après m'être attiré sur les bras un adversaire aussi redoutable que Vigneul-Marville.

XX. Enfin, je vois terre, comme disoit § *Diogene*. Il ne me reste plus qu'à examiner quelques réflexions de notre Critique sur les personnes qui ont approuvé le Livre de la Bruyere. *Si ce ne sont pas des esprits superficiels*, dit-il ¶ d'abord, *je puis bien assurer que*

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques sur les Caractères de M. de la Bruyere.*

† Dans un Livre intitulé, *Apologie de M. de la Bruyere, ou Réponse à la Critique des Caractères de Theophraste.*

§ *Le Cynique*. Voyez sa *Vie* composée par *Diogene-Laërce*, Liv. VI. §. 38. Edition d'Amsterdam de 1692.

¶ Pag. 346.

que ce sont ou des gens qui lisent les Livres superficiellement & sans examen, ou des personnes qui se trouvent dans l'obligation de louer M. de la Bruyere. Je vous laisse à penser, après ce que nous venons de voir, s'il lui sied bien de parler ainsi.

Il nomme ensuite quelques-uns de ces approbateurs, dont il tâche de diminuer l'autorité.

XXI. Le premier est le P. *Bouhours*, qui, * dit-il, *a élevé M. de la Bruyere jusqu'aux nues, le rangeant entre les Auteurs célébres qui ont fourni à son Recueil de Pensées choisies. Cela*, ajoute-t-il, *s'est fait, je crois, autant par politique qu'autrement.* Il le *croit*, à la bonne heure; mais que nous importe de savoir ce qu'il *croit*, s'il ne nous apprend le fondement de sa croyance? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il *croit* le contraire; & les voilà à deux de jeu, lui & Vigneul-Marville, tout aussi avancés l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela? *Mais à tout prendre*, continue notre Censeur, toujours sur le ton d'un hom-

* Pag. 347.

homme qui veut en être cru sur sa parole, *je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loué absolument M. de la Bruyere, & sans restriction mentale. Il est trop habile Jesuite pour avoir fait ce coup-là purement & simplement.* Voilà ce qu'on appelle offenser les gens sans raison, & sans aucune néceffité. *D'ailleurs*, ajoute-t-il, *si M. de la Bruyere est un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les régles du P. Bouhours sont fausses; ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus.* Si ce n'est-là *perdre impunément de l'encre & du papier*, qu'on me dise ce que ce peut être? Car pour moi je n'y vois autre chose que des paroles qui ne signifient rien. Quelles sont donc ces régles que la Bruyere a violées? Sont-ce toutes les régles du P. Bouhours, ou quelques-unes seulement? Et puis, ces régles sont-elles fondées sur un usage incontestable, ou sur l'autorité de celui qui les a publiées? Peut-on condamner un homme sans instruire son procès, & le moyen d'instruire un procès sans en voir les piéces! Vigneul-Marville néglige un peu trop les formes, pour un homme

qui

qui a étudié * en Droit Civil.

D'ailleurs, à voir la maniére dont il parle de l'estime que le P. Bouhours a fait paroître publiquement pour le Livre de la Bruyere, ne diroit-on pas que le P. Bouhours ne l'a loué qu'en termes vagues, & sans donner aucune raison de son estime? C'est pourtant tout le contraire. Car non content de dire que la Bruyere pense d'une maniére solide & agréable, il tire des *Caractères de ce siécle*, des pensées qui sont effectivement pleines de solidité, d'agrément & de délicatesse. Par exemple après avoir dit † que la pensée d'un Ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux Petits, lui semble très-belle & très-noble, il ajoute: *Un Auteur moderne*, c'est-à-dire, la Bruyere, *tourne agréablement la même pensée en Satyre*: » Les » Grands se piquent, § *dit-il*, d'ou» vrir une allée dans une forêt, de sou-

* Voyez la Note ci-dessus, pag. 380.

† *Pensées ingénieuses*, pag. 194. Edition de Hollande.

§ T. I. *Chap. IX.* intitulé DES GRANDS, pag. 414.

» soutenir des terres par de longues
» murailles, de dorer des platfonds,
» de faire venir dix pouces d'eau, de
» meubler une galerie : mais de ren-
» dre un cœur content, de combler
» une ame de joie, de prévenir d'ex-
» trémes besoins, ou d'y remedier,
» leur curiosité ne s'étend pas jusques-
» là. « Vigneul-Marville croyoit-il cet endroit mal pensé & plus mal exprimé? Pourquoi ne le faisoit-il pas voir en corrigeant ce qu'il y voyoit de faux, & en l'exprimant d'une maniére plus fine & plus agréable? C'étoit-là le vrai moyen de plaire au Public en censurant le Livre de la Bruyere : c'est par là qu'il pouvoit donner de l'autorité à sa Critique, affoiblir le témoignage du P. Bouhours, & plaire à ses Lecteurs en les instruisant.

» Il y a, dit ailleurs * la Bruyere,
» un Païs où les joies sont visibles,
» mais fausses, & les chagrins ca-
» chés, mais réels.

» La Vie de la Cour, dit-il † en-
» core,

* Tom. I. Chap. VIII. DE LA COUR, pag. 397.
† *Ibid.*

» core, eſt un jeu ſérieux, mélanco-
» lique, qui applique. Il faut arran-
» ger ſes piéces & ſes batteries;
» avoir un deſſein, le ſuivre, parer
» celui de ſon adverſaire, hazarder
» quelquefois, & jouer de caprice:
» & après toutes ces rêveries & tou-
» tes ces meſures on eſt échec, quel-
» quefois mat: le plus fou l'emporte
» & le plus heureux.

Le P. Bouhours a trouvé à propos d'inſerer ces deux paſſages dans ſon Recueil de *Penſées ingénieuſes*; & ſelon lui * *ces ſortes de définitions ou de deſcriptions où l'antithéſe joue un peu, ont quelque choſe de bien agréable.* Vigneul-Marville eſt-il d'un autre avis? Croit-il que le P. Bouhours n'a pas parlé de bonne foi en cette occaſion, ou qu'il a eu tort de louer ces penſées, qui, ſelon lui, ſont fauſſes & groſſiérement exprimées? Que ne faiſoit-il donc voir ce qu'elles avoient de faux? Ou s'il ne les croit pas fauſſes, mais ſeulement aſſez mal tournées, pourquoi ne leur donnoit-il pas un tour plus vif & plus agréable pour nous

* Pag. 217.

nous convaincre tout d'un coup de la beauté de son esprit, du peu d'adresse de la Bruyere, & du mauvais goût du P. Bouhours? Mais il est encore tems d'en venir à cette épreuve. Qu'il nous fasse voir cette rare merveille; & nous le regarderons comme le *Phenix* des Ecrivains de ce siécle.

XXII. Aprés le P. Bouhours, notre Critique met en jeu l'Abbé *Fleury* qui dans son Remercîment à l'Académie Françoise fit l'éloge de la Bruyere dont il prenoit la place, en ces termes : » Le Public fait tôt ou tard justice aux Auteurs; & un Livre lû » de tout le monde, & souvent redemandé ne peut être sans mérite. » Tel est * l'Ouvrage de cet ami dont » nous regrettons la perte, si prompte, si surprenante; & dont vous » avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place : Ouvrage » singulier en son genre; & au jugement de quelques-uns, au-dessus » du grand Original que l'Auteur s'é- » toit

* *Les Caractéres de ce siécle*, dont la huitiéme Edition est la derniére que *la Bruyere* a revûe & augmentée.

» toit d'abord proposé. En faisant le
» caractère des autres, il a parfaite-
» ment exprimé le sien : on y voit
» une forte méditation & de profon-
» des réflexions sur les esprits & sur
» les mœurs : on y entrevoit cette
» érudition qui se remarquoit aux
» occasions dans ses conversations
» particuliéres, car il n'étoit étranger
» en aucun genre de doctrine : il sa-
» voit les Langues mortes & vivan-
» tes. On trouve dans ses *Caractères*
» une sevére critique, des expres-
» sions vives, des tours ingénieux,
» des peintures quelquefois chargées
» exprès pour ne les pas faire trop
» ressemblantes. La hardiesse & la
» force n'en excluent ni le jeu ni la
» délicatesse : par-tout y régne une
» haine implacable du vice, & un
» amour déclaré de la vertu : enfin
» ce qui couronne l'Ouvrage, &
» dont nous qui avons connu l'Auteur
» de plus près pouvons rendre un
» témoignage, on y voit une Reli-
» gion sincére, ... Toutes ces
louanges ont un air de vérité qui les
rend respectables. Qu'en juge Vi-
gneul-Marville ? Il les compte pour
rien.

rien. Selon lui, ces louanges ne sauroient être d'un grand poids, *parce que l'honnêteté dont M. l'Abbé Fleury fait profession, l'a obligé de louer avec excès M. de la Bruyere; outre que l'Académie exige de ses Candidats cet encens comme une espéce de tribut qu'ils doivent à la mémoire de ceux qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité.* C'est tout ce qu'on pourroit dire de cet Eloge, si ce n'étoit qu'un amas d'épithétes vagues & générales qui ne pussent pas plutôt convenir à la Bruyere qu'à toute autre personne. Mais si l'Abbé Fleury a prétendu peindre au naturel la Bruyere, nous donner le vrai caractère de son Esprit & de ses Ouvrages, comme on a tout sujet de le croire, Vigneul-Marville a tort de décrier cet Eloge, sans faire voir en détail qu'il ne sauroit convenir à la personne qui en est le sujet. Ce n'est pas tant la Bruyere qui est interessé dans cette censure, que l'Auteur de son Panegyrique. Ce sont les Ouvrages d'un Auteur qui font son véritable éloge, & non des Discours étudiés qu'on publie à sa louange après sa mort. La Bruyere avoit remporté l'es-

l'estime du Public avant qu'il eût été loué par l'Abbé Fleury, ou par le * Sécretaire de l'Académie, qui dans la Réponse qu'il fit à cet illustre Abbé prit soin d'exprimer le caractère de la Bruyere par des traits si justes & si délicats que je me crois obligé d'en orner ce Discours. *L'excellent Académicien à qui vous succédez*, dit-il à l'Abbé Fleury, *étoit un génie extraordinaire. Il sembloit que la nature eût pris plaisir à lui reveler les plus secrets mystères de l'intérieur des hommes, & qu'elle exposât continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs ne les a-t-il point depeints! Ecrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & singulier donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mêmes: Peintre hardi & heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit, en faisoit toujours plus entendre qu'il n'en faisoit voir.* Si ce Portrait a paru chimerique à Vigneul-Marville, il est étonnant qu'il n'ait pas daigné dire un mot pour désabuser

* L'Abbé *Regnier*.

ser tant de bons esprits qui en France & dans tout le reste de l'Europe sont persuadés qu'il représente fidélement l'Original d'après lequel il a été tiré.

XXIII. Le troisiéme Approbateur de la Bruyere, que notre Critique a jugé à propos de citer, c'est Menage, *qui a donné* * dit-il, *un grand relief, aux Caractères de M. de la Bruyere. Mais,* ajoute Vigneul-Marville, *ce M. Menage disoit bien des choses sans réflexion : ses* Menagiana *le témoignent assez. Il loue & blâme d'ordinaire, plutôt, ce semble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & louer avec jugement & la balance à la main.* Sans prétendre défendre ici Menage ou ses *Menagiana*, je vous laisserai le soin de conclure, après tout ce que je viens de dire, qui de Menage ou de Vigneul-Marville est plus coupable du défaut de parler pour parler, de louer & blâmer sans connoissance de cause. Mais d'où vient que notre Critique n'a rien dit de l'Eloge que Menage a fait de la Traduction des CARACTERES DE THEOPHRASTE? Elle

* Pag. 318.

Elle est *, dit-il, *bien belle, & bien Françoise, & montre que son Auteur entend parfaitement le Grec. Je puis dire que j'ai vû bien des choses que peut-être, faute d'attention, je n'avois pas vûes dans le Grec.* Voilà qui est bien exprès, & qui doit être compté pour quelque chose, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la Langue Grecque. Peut-être que Vigneul-Marville se prépare à nous donner une nouvelle Traduction des Caractères de Theophraste, plus exacte, & sur-tout plus Françoise que celle qu'en a donné la Bruyere. Il ne sauroit mieux faire. Car outre qu'il rendroit par ce moyen un assez grand service à sa Patrie en lui procurant une meilleure Traduction d'un Ouvrage qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, il feroit enfin revenir le Public de ce prodigieux entêtement où il est pour *ce M. de la Bruyere*, s'il m'est permis de parler le langage de Vigneul-Marville, qui aura sans doute le crédit d'introduire

* *Menagiana*, Tom. IV. pag. 219. *Edit. de Paris*, 1715.

duire cette belle expression parmi les honnêtes gens, où je ne crois pas qu'elle soit encore fort en usage.

XXIV. POUR conclusion, notre Critique suppose je ne sai quels défenseurs de la Bruyere qui se retranchent sur l'estime que Mrs. de l'Académie Françoise ont fait paroître pour sa personne & pour ses Ouvrages en le recevant dans leur Corps. A quoi Vigneul-Marville, répond, *que * ces Messieurs ne l'ont choisi qu'à la recommandation du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, comme il l'avoue lui-même dans ses* CARACTERES, *quoiqu'il déclare expressément dans son* Discours *à l'Académie* » qu'il n'a em» ployé aucune médiation pour y » être reçu que la singularité de son » Livre. « Mais cette recommandation du Prince & cet aveu qu'en a fait la Bruyere, sont de pures chimeres. C'est ce que nous avons † déja montré, & avec tant d'évidence, que ce seroit perdre le tems, & abuser de la patience de ceux qui liront ce Discours,

* Pag. 348.
† Ci-dessus, pag. 400. 401. *& suiv.*

cours, que d'y insister davantage.

Cependant si la Bruyere avoit été reçu dans l'Académie Françoise, à la recommandation du Prince, pourquoi ne pourroit-on pas regarder cette faveur comme une preuve du mérite de celui qui en auroit été honoré? *Il semble que Vigneul-Marville voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix, & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du Peuple*; comme * on a accusé injustement la Bruyere de l'avoir pensé. Boileau fut admis dans l'Académie † à la recommandation du Roi, & n'y seroit apparemment jamais entré sans cela: Est-ce à dire qu'il ne méritoit pas d'être reçu dans cette illustre Compagnie? On pourroit me répliquer, que, *si la faveur des Princes n'exclut pas le mérite, elle ne le suppose pas aussi*,

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques sur les Caractères de M. de la Bruyere*, pag. 405. Edit. de Paris. Et c'est, croit-on communément, Vigneul-Marville lui-même, qui a composé ce Livre. *Risum teneatis, amici.*

† Voyez *l'Histoire de l'Académie Françoise*, pag. 260. Edit. de Holl. *an.* 1688.

aussi, comme a fort bien remarqué la Bruyere :

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce
que nous sommes :
Ils se trompent en vers comme les autres
hommes.

Cela est vrai, j'en tombe d'accord. Mais il n'est pas moins certain, ce me semble, qu'on devroit faire beaucoup plus de fonds sur l'estime qu'un Prince auroit témoigné pour un Auteur généralement estimé tel que la Bruyere, que sur les dégoûts d'un Critique chagrin qui auroit diffamé sa *Personne* sans raison, & censuré ses *Ecrits* sans les entendre, comme a fait Vigneul-Marville, ainsi que chacun peut s'en convaincre par la lecture de ce petit Ouvrage.

FIN.

TABLE

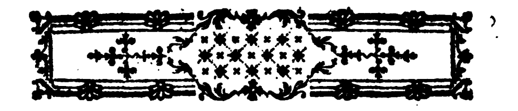


TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES
Contenues dans la DEFENSE DE LA BRUYERE.

PREMIERE PARTIE.

De la Personne de la Bruyere.

ARTICLE I.

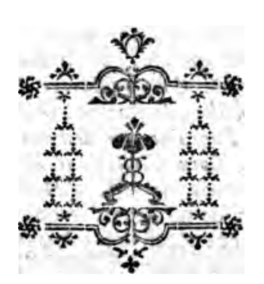
Art.

SECONDE PARTIE

Du Livre de la Bruyere, *intitulé* les Caractères de ce siécle.

ART. I.

FIN DE LA TABLE, ET DU TOME II. ET DERNIER.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, ancien Consul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de sa Communauté ; Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Les Caracteres de Théophraste, par la Bruyere, avec les Notes de M. Coste ; Œuvres de Pierre & Thomas Corneille, de Racine, & de Moliere ; Fables de la Fontaine, & Œuvres diverses de la Fontaine ; Loix Civiles par Domat, avec les augmentations de M. d'Hericourt* : s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *dix* années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges : Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression

tion étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre

Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le treiziéme jour du mois de Novembre l'an de grace mil sept cent quarante-quatre, & de notre Régne le trentiéme Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 384. Fol. 324. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 23 Novembre 1744.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

Et ledit Sieur David, Pere, a fait part du présent Privilege, pour ce qui regarde les

Œuvres diverſes de la Fontaine, des Œuvres de Racine, Moliere, Fables de la Fontaine, Œuvres de Meſſieurs Corneille, Loix Civiles, aux Sieurs David, fils aîné, Cavelier, Saugrain, pere & fils, de Nully, Le Clerc, pere, & Conſorts, pour en jouir avec lui, ſuivant leurs parts & portions, & les Traités faits entr'eux. A Paris ce 24 Novembre 1744.

Signé, DAVID, Pere.

Je cede à Madame la Veuve Piſſot, à Meſſieurs Huart & Nyon Peré, un ſixiéme chacun dans le préſent Privilege, pour ce qui regarde les Œuvres diverſes de la Fontaine; & un huitiéme auſſi à chacun dans le même Ouvrage, à Meſſieurs Chaubert, Durand & David le jeune. A Paris le 25 Novembre 1744.

Signé, DAVID, l'aîné.

Regiſtré les deux Ceſſions ci-deſſus ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Fol. 326. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13 *Août* 1703. *A Paris le* 26 *Novembre* 1744.

Signé, VINCENT, *Syndic*.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils, Imprimeur de la REINE, & de Monſeigneur l'Archevêque. 1749.

